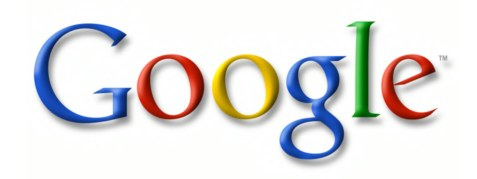






NRCO

Vlastoff

PROMÉTHÉE

PANDORE

ET

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Essai d'analyse de quelques légendes d'Hésiode.

par Georges Wlastoff
auteur de la Chronique sacrée etc.

Edition de l'auteur.

ST.-PÉTERSBOURG
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.
(Vass.-Ostr., 9 ligne, № 12.)
1883.



Table des matières.

AVANT-PROPOS.

L'étude que nous publions est un essai d'analyse de trois légendes d'Hésiode.

En lisant cet auteur on remarquera qu'il est avant tout compilateur, que les légendes qu'il met à côté l'une de l'autre dénotent une origine diverse: quelques unes d'entre elles arrivent avec un cachet phénicien tout marqué, d'autres nous ramènent aux expressions consacrées des Védas; quelques unes sont purement astronomiques; d'autres semblent rappeler des faits réels voilés par un langage allégorique. Aussi avons nous cru pouvoir disséquer la Théogonie d'Hésiode en trente et une légendes, auxquelles nous ajoutons les récits légendaires du poême les Oeuvres et les Jours et la légende d'Alcmène dans les premiers 56 vers du Bouclier d'Hercule[1]).

En traitant séparément chacune de ses trente trois ou trente quatre légendes, on peut remarquer que deux d'entre elles ont un caractère tout particulier de haine contre Zeus le tyran, ce sont les légendes de Prométhée et de Pandore, et qu'une troisième légende, celle des âges semble nous donner la clef qui peut nous servir à relier entre elles les légendes pour ainsi dire orthodoxes, — qui célébrent Zeus le père des dieux et des mortels, — avec les légendes qui le regardent comme un tyran oppresseur.

---

1) Nous ésperons pouvoir publier en russe sous peu notre traduction d'Hésiode, avec une analyse séparée de chacune de ces légendes.

Ces trois légendes, avec une quatrième, celle de Hercule qui délivre Prométhée et sert à marquer le moment de sa reconciliation avec le Zeus d'origine védique, forment le sujet de cette étude.

Le lecteur jugera si notre point de vue est juste. — Nous ne nous faisons pas cependant illusion sur ce que plusieures parties de notre étude seront fortement assaillies: nous désirons seulement que ces attaques, auxquelles nous nous attendons, aient pour but unique d'élucider la vérité, et nous serons heureux, si notre faible essai servira de point de départ pour éclaircir quelques points obscures des temps de la Grèce préhistorique.

Parmi les points les plus obscurs des temps préhistoriques est la question presque tojours évitée de la différence qui existait entre les Pélasges et les Grècs, qui ne pourrait être expliquée que par un espace de temps considérable qui dut s'écouler entre l'arrivée des uns dans la péninsule grecque et l'apparition des autres.

Pour poser plus clairement la question: les Pélasges avaient-ils emportés avec eux des réminiscences védiques[1]) comme les Grecs?

Nous serons obligés de répondre negativement d'après tout ce que nous savons rélativement à la population primitive de la Grèce, qui du reste n'était pas probablement homogène, mais qui était une agglomération de tribus de la race touranienne, comme de tribus d'origine Indo-Européenne, avec une grande cependant prépondérance numérique des Aryas-Pélasges dont le flot immense se déversa dans les deux péninsules, grecque et italique. Mais nous revenons à notre question. Si comme nous le pensons le flot pélasgique commença à couler vers l'occident

---

1) Quand nous employons le terme «védique» pour les Grecs, nous avons en vue les hymnes de ce culte qui furent certainement composés avant que la migration Aryas-indienne envahit le Sapta-Hindou. Ce sont les origines des Védas que nous avons en vue, qui durent eclore pendant que tous les Aryas occuppaient encore une partie de l'Asie centrale.

bien avant que les hymnes védiques furent composés, et que la société védique fut constituée, il dut avoir un moment postérieur quand de nouveaux conquérants durent apporter en Grèce les réminiscences védiques avec les métaphores, les expressions, les croyances et les allégories qui indiquent clairement leur origine védique.

Tout ceci, et beaucoup d'autres raisons que le lecteur trouvera dans le cours de cette étude, nous a amené forcément à reconnaitre que l'invasion grecque-védique dut avoir lieu beaucoup de siècles plus tard que l'occupation de la péninsule grecque par les races aryas, nommées les Pélasges, auxquels nous ajouterons les Ioniens qui semblent être arrivés avant les tribus védiques et avoir occupé principalement l'Asie Mineure (Comp. Hérod. VII, 94) et une partie du Péloponèse.

Il nous semble que nous n'avons aucun moyen d'accepter la civilisation grecque comme un produit pur et simple du développement d'une ou de plusieures tribus pélasgiques, arrivées ensemble avec tout le flot des Pélasges.

Premièrement nous ne nous rappelons pas dans l'histoire un seul exemple d'un développement de ce genre sans choc extérieur, sans influence étrangère et qui ne serait dû qu'à un développement moral et intellectuel d'une tribu sauvage dont le genre de vie reste invariable dans la contrée qu'elle occuppe. Mais il y a une objection beaucoup plus sérieuse: si la culture grecque, si la langue de ce peuple et ses croyances ont une teinte qui dénote leur origine védique, doit-on accepter que la migration des Pélasges — dont le nom embrasserait tous les Grecs, — n'eut lieu qu'après que les hymnes védiques, au moins en partie, furent composés, après que la société que ces hymnes nous révèlent fut complètement organisée?

Mais alors cette migration n'aurait donc lieu qu'après le mouvement des Aryas dans le Sapta-Hindou, ce qui est contraire à tout ce que nous pouvons conjecturer sur la chronologie de ces temps antiques.

Mais si les Pélasges ne purent avoir d'éducation védique, qui est un moment chronologiquement **postérieur** à la migration des Pélasges, et n'est le développement que d'une partie [1]) des Aryas, comment se fait-il que la Grèce eut gardé des réminiscences védiques si vivaces?

On ne saurait sortir de ce dilemme qu'en acceptant deux occupations du sol de la contrée, qui portait le nom de la Grèce et des colonies du littoral de l'Asie Mineure, avec les îles qui formaient un pont entre la première et les secondes. L'une de ces occupations est lente, pélasgique et ionienne et semble avoir duré beaucoup de siècles, l'autre semble une secousse produite par des tribus Aryas (comme leurs frères les Pélasges), — mais qui étaient en possession d'un culte naturaliste très-pur, de hymnes védiques et d'un état de société et de famille bien supérieur à l'état demi-sauvage dans lequel se trouvaient les premiers occupants du sol de la Grèce.

Nous devons ajouter que dans la marche du développement de l'idée religieuse des Aryas en général et des Aryas védiques en particulier, Mr Max Muller [2]) indique plusieures périodes ou époques de développement qui sont nettement caractérisées par les hymnes. La première ou plutôt la plus ancienne des périodes

---

1) Mr Barth, dans l'Encyclopédie des sciences religieuses (1879) v. l'art. sur les religions de l'Inde, semble avoir prouvé que les termes «Arya» et «védique» ne sont pas synonymes; des Aryas védiques purent exister en même temps que des Aryas d'autres croyances. Mais cette observation n'entrave pas l'argument que les Pélasges ne purent connaître le culte et les premiers hymnes védiques, quoique chantés encore sur les versants septentrionaux du Hindou-kousch. Pour la parenté du Grec avec le Sanscrit des Védas comparez Max Muller's Lectures on the origin and growth of religion, pp. 147. sq. (London, 1882). Les premiers hymnes des Védas doivent remonter vers le XIV, siècle avant notre ère (v. Viv. de St. Martin, Géographie du Véda, pp. 5, 6, 9). Voyez sur la transmission orale des Védas et sur le terme Dyaus-Zeus l'ouvrage cité de M. Muller pp. 146—162. La supposition de Mr Vivien de St. Martin coïncide avec le calcul de l'apparition du nom Achaiuscha dans les documents égyptiens; v. Gladstone's Homeric Synchronism. pp. 130, 141 etc.

2) Lectures on the origine and growth of religion (1882) pp. 147; 266—267; 282, 285, 294—296; 299—301.

du développement religieux, période peut-être antérieure aux premiers hymnes, est l'adoration de Dyaus, le ciel brillant et lumineux, divinité commune à tous les Aryas et entre autres aux Pélasges. Mais il parait que les moments suivants de la croissance de l'idée religieuse dans les hymnes védiques ne les trouva plus dans la patrie commune des Aryas; ils durent commencer leur lente migration à travers des steppes de l'Asie et de la Russie méridionale tandis que leurs frères restés dans la patrie commune entraient dans une nouvelle phase de croyances religieuses que M. Muller nomme le Hénothéisme, pendant lequel on adorait plusieures divinités dont chacune semble dans le hymne qu'on lui adresse, jouer le rôle le plus important de tout le système religieux. C'est ainsi que nous voyons comme divinité suprême tantôt le soleil sous plusieurs noms, tantôt l'antique Dyaus ou le ciel brillant, tantôt Indra, Varuna, Mitra ou Agni. Dans les derniers Védas on sent déjà une tendance au polythéisme, c'est à dire à la suprematie d'un dieu, qu'il fusse Pragapati ou Indra, qui se resout pour les philosophes dans un déïsme pur. Mais le développement postérieur et indien de la religion védique n'entre pas dans notre sujet: nous devons dire seulement ici qu'il nous semble que le Zeus grec est un vestige de la période du Hénothéisme. Zeus seul survit parmi tous les Aryas de la Grèce et de l'Italie avec la différence que le Zeus pélasgique semble être l'antique Dyaus, le Ciel, tandis que le Zeus des Grecs, avec la tendance très-marquée de devenir le chef des dieux (comme Indra dans le Sapta-Hindou), est un de ces dieux égaux de la période du Hénothéisme, qui semble marquer l'époque à laquelle les Grecs quittèrent leur patrie[1]).

---

1) Gladstone (Homeric Synchronism. 1876, p. 202) calcule que le nom des Achéens apparait dans les inscriptions égyptiennes entre 1316 et 1226 av. J. Chr. Si les premiers hymnes védiques font leur apparition au commencement du XIV siècle, la migration des Aryas védiques put avoir le temps d'arriver en Grèce et de jetter son avant-garde, les familles nobles Achéennes sur la Grèce, tandis que la masse (les Doriens) occupaient la Macedoine.

Voici l'idée principale qui régit notre ouvrage, et c'est sous ce point de vue que nous avons cru pouvoir envisager les seules légendes qui sont en désaccord avec tout le système religieux des Grecs.

*** Nos renvois nombreux indiqueront les sources et même les éditions que nous utilisons pour notre sujet. Nous ajouterons seulement que nous suivons pour Hésiode l'excellente édition de Firmin Didot, avec cette admirable et fidèle traduction latine de Lehrs, qui rend si bien et facilite tant l'intelligence de l'original. Du reste les éditions de Firmin Didot et de Teubner sont celles que nous utilisons pour tous nos renvois aux écrivains classiques, à l'éxception d'Homère que nous citons pour l'Iliade d'après l'édition de Victor Hugo Koch (Hannover, 1872), et de l'Odyssée d'après la 7me édition de Hentze (Leipzig 1879). Hyginus est cité d'après l'édition de Bunte (Lipsiae, 1856 et 1875), les hymnes d'Orphée d'après l'édition de Dietsch (avec une traduction allemande, Erlangen, 1822); les hymnes de Callimaque d'après l'édition de Martinoff (avec une traduction russe, St. Pétersbourg, 1823). Les versions francaises des tragiques grecs sont citées d'après les excellentes traductions de Bouillet, de Bellaguet et d'Artaud, en notant cependant les chiffres des vers d'après les textes originaux de l'édition Teubner; et les paroles de Strabon sont données presque toujours dans la version française d'Amédée Tardieu.

C'est avec la plus vive reconnaissance que nous nous rappelons de l'assistance que nous ont offert les ouvrages des grands savants de notre siècle de Creuzer, d'Alfred Maury, de Max Müller, des Rawlinson, de Vivien de St. Martin, de Gladstone, de François Lenormant et de beaucoup d'autres, dont les infatigables travaux éclairent tous les jours du flambeau de la science les débris accumulés par les âges.

I. Japet et ses fils.

(Hésiode, Théogonie, vv. 507—526).

Au fond de chaque légende et de chaque mythe il y a toujours un fait réel, soit une observation astronomique, soit un phénomène de la nature, soit un événement dans la vie d'une race ou d'une tribu, et il est de la dernière importance pour l'intelligence de la légende ou de la tradition de tacher de déterminer dans quelle catégorie de phénomènes doit être classé le fait qui forme la base de la légende, pour saisir la véritable signification du fait qui l'a produite.

Près de la légende religieuse, dont la source est un hymne pieux qui célèbre les splendeurs de la nature et de la force inconnue, redoutable, mais miséricordieuse qui la régit, ou de la légende qui raconte dans un langage allégorique le mouvement d'un corps céleste, nous trouvons la légende que nous nommerons historique, car sans avoir la précision et l'exactitude de l'histoire, elle commémore cependant quelque fait, quelque événement, qui a eu lieu réellement, abstraction faite des broderies poétiques, des écarts d'une imagination désordonnée, de l'amour du merveilleux et des statures colossales que prennent ordinairement les héros des événements préhistoriques.

Ce sont ces légendes, qui racontent sous divers déguisements mythiques, les migrations des tribus, leurs guerres, leurs

alliances[1]), leurs mariages avec des individus d'autres tribus ou d'autres races, leurs premiers pas dans la voie de la civilisation, leurs premières inventions; elles parlent dans cette même langue mythique et emblématique des sacrifices humains, des habitudes d'antropophages, des moeurs cruelles et barbares, elles parlent aussi de l'amélioration des moeurs (le plus souvent sous l'influence d'une race plus civilisée), de de la lutte des indigènes contre les civilisateurs, de la destruction des bêtes féroces, de la guerre acharnée que les héros font aux brigands qui infestent le pays, des routes que la civilisation naissante trace pour les besoins de l'échange, de la dessiccation des marais, et enfin de la vie agricole qui met fin aux vagues légendes préhistoriques pour ouvrir la voie à l'épopée sémi-historique, qui forme déjà les propylées de l'histoire.

Nous croyons devoir ajouter que les légendes ayant un fond éthnique ne se prêtent que difficilement au symbolisme; les héros de ces légendes deviennent immortels, mais ne deviennent jamais dieux, comme les grandes forces de la nature, célébrées dans les hymnes ou dans les légendes cosmogoniques et astronomiques; et si quelquefois ces héros ou leurs attributs reçoivent un sens astronomique, ce n'est qu'en suite d'un symbolisme postérieur, qui ne se retrouve jamais dans la légende primitive. Les héros de ces légendes restent toujours hommes soumis à la divinité; ils n'acquièrent jamais le pouvoir suprème, divin, quoiqu'admis quelquefois au panthéon des dieux. Ce sont les légendes des héros. purement éthniques qui forment le sujet de se travail. Ces mythes restent toujours des hommes-géants; jamais ils ne sont élévés à la dignité d'un dieu régulateur des forces de la nature, ou d'un dieu présidant aux fonctions de l'âme humaine, idéal du bien, père miséricordieux des hommes, dont l'idée se retrouve dans Homère, quoique les broderies du polythéïsme avaient déjà

1) Nous rappelons les harépo des îles de la Polynésie; voir les Polynésiens de Quatrefages, tout le ch. IV. et surtout pp. 49 sq.; 53 sq. 116—131.

envahi la croyance simple et primitive à un père céleste de l'humanité[1]).

Nous remarquerons ici à propos que la religion de Homère, amalgame et fusion de croyances diverses, quoique son point de départ fut la religion des Aryas védiques, nous offre le tableau d'une décadence de l'ésprit religieux des Aryas, qui dégénère quelquefois jusqu'au sourire malicieux au dépens des dieux du polythéïsme, tout en gardant cependant un véritable respect pour l'idée de la divinité en général.

Japétos, un Titan, fils d'Ouranos, dans le recit d'Hésiode se marie à Climène Océanide.

Nous verrons plus tard les variantes de cette tradition. Du mariage de Japetos et de Climène naissent Atlas, Menoetius[2]), Prométhée et Epiméthée. Toute cette famille est malheureuse: Atlas est condamné à soutenir le ciel, Menoetius superbe et arrogant est foudroyé par le Zeus grec et jeté dans l'abime, Prométhée lutte contre Zeus et est châtié par le dieu; Epiméthée reste seul sur la terre, parcequ'il accepte le Zeus grec, mais la femme qu'il reçoit des mains du dieu le rend malheureux. (Cf. 590—602 de la Théogonie).

Les sommités de la science de nos jours sont tous d'accord que Japétos ou Japet est le nom antique d'une partie de l'hu-

---

1) Comparez Alfred Maury: «les légendes et les croyances de l'antiquité»; la religion des Aryas et surtout ce qu'il dit au sujet de l'Indra des Védas (avec les notes et citations du Rig-Véda) pp. 10 et 19.

Sur Zeus-pater et Dius pater comparez l'Iliade, I, 524—30; III, 277; VIII, 48; XI, 27—28; XVI, 385, 390; Odyssée, VI, 120, etc., etc.

Souvent Homère parle de la divinité sous le nom général de daimon, mais toujours dans le sens de la providence ou de la volonté divine, comme par éxemple Iliade, VII, 291, 377, 396 et autres. Comparez encor à ce sujet ce que dit Gladstone: Juventus Mundi, p. 219 de l'édition de 1870, Londres.

2) Nous suivons la transcription de Lehrs; Lenormant transcrit le grec lettre par lettre et écrit Menoitios (Origines etc., v. II, p. 175).

manité, et que ce nom est un collectif pour désigner toutes les races et tribus qui prétendaient que Japet était leur ancêtre et qui admettaient une parenté entre elles[1]).

Nous laissons de côté une question d'une grande importance, mais que nous ne saurions traiter ici, nommément de la différence qui existe entre le deux légendes Homèrique et Hésiodique de la génération des dieux, car Homère (Iliade, XIV, 200, 202, 246) les fait descendre de l'Océan et de Thétis, tandis que la légende cosmogonique d'Hésiode les fait naître de l'union du Ciel et de la Terre, ce qui nous rapproche de la légende védique[2]). Nous remarquerons cependant qu'à partir de Cronos, les deux légendes sont d'accord quant à la descendance des dieux.

Dans Homère, Cronos et Japétos sont invariablement nommés ensemble comme les représentants d'un certain ordre de choses qui avait existé dans l'antiquité.

Dans le chant VIII de l'Iliade, v. 479—481 (comp. v. 16), Zeus dit à Héra:

«Si tu arrivais jusqu'aux limites de la terre et des ondes, là où Japétos et Cronos sont enfermés, et ne peuvent jouir ni de la brise, ni de la clarté du soleil, car le Tartare profond les environne».

Ce monde antique, Cronos le dieu et Japétos l'homme ont fait place au nouvel ordre des choses, à la tête duquel est Zeus le représentant d'un nouveau culte et le dieu d'une nouvelle race.

La race antique avec son culte est toujours représentée comme ennemie de la nouvelle société[3]): jusqu'au moment, —

---

1) Comparez l'ouvrage déjà cité de Fr. Lenormant «les origines de l'histoire d'après la Bible, v. I, (1880), p. 363; v. II, (1882), ch. X, pp. 173—174, 193, 217—239.

2) Voir Alfred Maury Légendes et croyances; la religion des Aryas, p. 52 (édit. 1863).

3) Le nom de Japet comme le remarque Hugo Koch dans son édition du texte de l'Iliade (note du v. 478 de l'Iliade VIII) peut être dérivé du verbe ιάπτω, et peut être traduit dans le sens de celui qui jette (des projectiles) ou de celui qui attaque.

comme nous le verrons ci-dessus, — quand les derniers représentants de cette race antique ou plutôt de cette antique société font leur paix avec le Zeus des Grecs, se soumettent à son culte et acceptent les formes de la vie agricole et de la vie de famille des Grecs.

«Japétos et ses fils .... sont dans le groupe des enfants d'Ouranos et de Gaïa, — dit Lenormant[1]), — ceux qui personnifient l'humanité primitive et en même temps ceux auxquels s'attache tout specialement l'idée d'antagonisme avec les dieux Olympiens».

Nous ne saurions donc douter que Japet est un type ethnique; quand quelques traditions, comme celle que nous a conservé Apollodore (I, 2. § 3) lui donnent pour épouse l'Océanide Asia, il semble que la légende cherche à indiquer la partie du monde qui fut le berceau de la tradition.

En supposant même que cette légende fusse d'une origine plus recente que la tradition d'Hésiode qui nomme l'épouse de Japet Clymène, cela prouverait seulement que les Grecs, ayant trouvé la légende de Japet dans la péninsule de la Grèce ne surent que plus tard que cette légende, non seulement existait en Asie, mais encore y était originaire, ce que nous semblent prouver les paroles des Océanides, dans le Prométhée enchainé d'Eschyle; quand elles lui chantent (v. 411): «Le règne de tes frères ils le pleurent, tous ceux qui habitent la sainte terre d'Asie, et à ta déchirante torture ils compatissent les mortels».

Les fils de Japet ne représentent pas certainement dans la légende la personnification des races issues d'un commun ancêtre,

---

Que nous acceptions cette étymologie, ou celle de Vŏlcker (Myth. des Jap. Geschlechts, p. 319), qui dérive le nom de Japet du verbe ἴπτομαι — opprimer et traduit le nom de Japet par les épithétes de souffrant, opprimé, obsédé, voué au malheur, — en tout cas la race que Japet était censé de représenter était une race ennemie de ceux qui transcrivaient la légende et qui probablement cherchaient des étymologies au nom antique de Japétos ou du Japhet biblique.

1) Les origines de l'histoire, v. II, p. 174. Voyez encore les citations dans les notes et surtout Preller, Griech. Mythol. (2 édit.), v. I, pp. 36—54, etc.

ce ne sont pas des noms ou des types de certaines tribus ou de certains peuples, comme dans la Bible, ce sont comme nous croyons des personnifications de certaines cultures, de certaines croyances religieuses, groupées par la légende autour du nom des fils de Japet, cultures, cultes et croyances antérieures à l'existence de la société telle qu'elle fut créée par les derniers immigrants en Grèce au culte védique.

On a longtemps regardé le nom du premier fils de Japet, Atlas, comme un nom purement géographique. Nous croyons que le nom d'Atlas attaché à une montagne, qui au dire de Strabon (XVII, 3, § 2, Caus. f. 825) portait parmi les barbares le nom de Diris, ne reçut sa signification géographique que fort tard. Déjà Völcker (Myth. des Jap. Geschl., pp. 51—65) avait soupçonné qu'Atlas représentait la civilisation d'un peuple de navigateurs, et qu'il «séparait la terre du ciel» en avançant ses découvertes, en écartant les bords de l'horizon là où il semblait que la terre et le ciel était réunis.

Et certainement ce n'est pas une expression géographique, ce n'est pas le nom d'une montagne qui est présent à l'esprit de l'auteur de l'Odyssée quand il le nomme ὀλοόφρονος «à l'esprit pernicieux», ou sorcier: que nous acceptions cette leçon, ou une autre qu'indique Creuzer[1]) d'après Nitsch: ὁλοόφρονος «à l'esprit sain». Dans l'un et dans l'autre cas Atlas était un représentant d'une certaine idée, et d'une certaine civilisation.

Dans le Sanchoniaton de Philo de Biblus Atlas est nommé parmi les fils d'Ouranos et de Gaea.

«Ilus, dit le document[2]), qu'on nomme Cronos, Baìtilus et Dagon, qui veut dire Siton, blé[3]) et Atlas furent les enfants d'Ouranos et de Gaea».

---

1) Symb. I, p. 9, la première leçon est celle d'Ameis: Odyssée dans l'édition de Teubner, 1879 (recensuit Hentze).

2) Cory's Fragmenta ed. of. 1876. Sanchoniaton. Kenrick's Phoenicia, translation of the same. — London, 1855.

3) Nous ne relevons pas ici la confusion que fait le document entre dagan et dagon, blé et poisson. Comp. Genèse XXVII, 28 et I Rois (Samuel) V, 4.

Il parait que Diodore de Sicile puisait à la même source quand il dit (III, 60) qu'Atlas fut frère de Saturne (Cronos) et qu'il donna son nom au mont Atlas, et aux peuples qui habitaient les contrées voisines de l'Océan.

«Ce même roi fut, (dit Diodore) à ce qu'on rapporte très-habile en astrologie et le premier qui traça et fit connaître aux hommes la sphère céleste, C'est de là qu'est venu la fable d'Atlas, portant le monde entier sur ses épaules».

Comme fils d'Ouranos dans la cosmogonie phénicienne, comme observateur des étoiles, comme esprit pernicieux ou sorcier, comme fils de Japet qui certainement est un type éthnique, comme individu avec lequel l'Hercule phénicien (devenu plus tard Grec) entre en relations probablement commerciales[1], — Atlas dut être dans l'esprit primitif de la légende un être qui représentait la civilisation d'un peuple ou d'une race qui habitait le littoral de la Méditerranée en Afrique, et dont le nom fut donné à la plus haute montagne de cette contrée, ainsi que le disent Diodore et Strabon (voir ci-dessus).

Il n'y a pas à s'étonner qu'avec le temps on arriva à oublier un peuple qui probablement fut englouti et assimilé par les Phéniciens, ces grands «écarteurs» de l'horizon, comme Atlas, et qui furent ses héritiers.

Partout dans les légendes populaires les peuples géants et les peuples nains, (les peuples guerriers et les races métallurgiques) se métamorphosent en pierres, rocs ou montagnes, quand ces peuples perdent leur individualité, s'effacent et disparaissent engloutis par des peuples conquérants, ou par des races qui leur imposent leur civilisation.

Le second fils de Japet Menoetius — ou Menoitios, comme le transcrit Lenormant — nous apparait sous une forme purement

---

1) C'est ainsi que nous entendons la légende des pommes d'or; il est probable que le mythe solaire, jeu d'esprit, ne fut inventé et adapté aux travaux d'Hercule en Grèce que plus tard, sous l'influence des idées astronomiques des religions Syro-Euphratiques.

humaine quoique gigantesque; jamais aucune idée géographique ou astronomique ne fut rattachée à ce nom. Völcker (Myth. des Jap. Geschl., p. 50) croit voir en ce nom la personnification de la passion en général (du Grec μένος). Guignault l'envisage comme un des quatre grands types moraux de l'humanité auxquels il assimile les fils de Japet[1]). Mais tout en acceptant ce symbolisme, nous observerons que le symbolisme n'apparait que tard: l'analyse de la tradition, et les efforts de l'esprit pour lui trouver une explication raisonnable, sont les indices d'un manque de foi naïve; c'est déjà une des dernières phases d'un culte ou d'une croyance. Dès que la légende commence à être expliquée elle est prête à disparaître comme croyance. Mais si nous tâcherons de nous reporter aux temps de la légende naïve qui croit raconter un fait réel, quoique miraculeux, nous accepterons plutôt la supposition de Pictet[2]) qui voit dans le nom de Menoitios un souvenir du Manou Indien, supposition acceptée par Lenormant[3]) qui croit pouvoir ramener le nom de Menoitios à une forme primitive Manvat qui ne serait qu'une simple variante de Manou, le premier des humains, une expression de l'idée de l'homme».

La légende Hésiodique dit que Menoitios fut précipité dans l'Erèbe ou dans les ténèbres à cause de son arrogance et de son courage insolent (Théogonie, v. 514—515).

Apollodore (I, 2, § 3) ajoute, qu'il fut précipité dans l'abime pendant la guerre des Titans contre les dieux. En tous cas Menoitios, comme toute cette famille de Japet[4]), est un des adversaires de Zeus, ennemi de son culte et du peuple qui le revèrait, représentant d'une race qui méprisait les dieux grecs et luttait contre eux.

---

1) Voir Maury, Hist. des Rel.; I, p. 365.
2) Origines Indo-Européennes, v. II, p. 626.
3) Origines, v. II, p. 176.
4) Excepté Epiméthée, rallié à Zeus par Pandore; voir ci-dessous.

Manou, Menou, Men, Man ou mann, l'homme en général, verbalement «le pensant»[1]) fut une expression qui s'étendait à toutes les tribus aryennes parlant des idiomes dérivés du Sanscrit ou d'une langue inconnue mère générale de tous les idiomes apparentés au Sanscrit.

Ce n'est pas seulement l'Arya Védique qui était Manou ou descendant de Manou, car comme l'a très-bien prouvé Mr Barth[2]) Arya et Védique sont loin d'être synonymes; près de l'Arya védique habitait une masse de tribus du même sang que lui, mais qui professaient d'autres cultes, et dont plusieurs étaient probablement à l'état demi-sauvage et nomade.

Et nous le verrons ci-dessous que la Grèce elle-même fut le théâtre d'une lutte acharnée entre les immigrants védiques et leurs frères les Pélasges que les Grecs croyaient autochtones et qui professaient d'autres croyances et étaient censés appartenir à cette race antique de Japet, dont le Cronos détrôné par Zeus était le dieu dans les légendes grecques.

Ainsi Menoitios d'après notre conviction, est le type d'un peuple d'origine aryenne, comme le prouve son nom, — mais ennemi des races védiques.

Et Prométhée dont nous parlerons plus loin en détail, est un adversaire du Zeus védique, jusqu'au moment de la reconciliation des cultes et des peuples, quand Prométhée est admis dans la société des dieux olympiens.

Même Epiméthée, celui des frères, par lequel la fusion des peuples commença, garde dans la légende autochtone, transcrite par les Grecs védiques, le caractère général de cette tradition hostile aux Grecs, car il est frappé de mépris pour avoir accepté le don de Zeus qui était la femme grecque, Pandore.

---

1) Voyez Max Müller, Lectures on the science of Language (7. édition, 1873), v. I, p. 437.

2) Religions de l'Inde, dans l'Encyclopédie des sciences religieuses, Paris, 1879, et voyez plus loin à ce sujet.

Nous tâcherons d'analyser cette légende plus loin, mais nous le disons d'avance, pour nous Pandore est la femme grecque, libre, hautaine, habillée par la déesse des arts Athène, qui ne ressemble nullement à la femelle craintive et esclave des autochtones; femme grecque qui boit le vin (substitut du soma védique) qui charme le Pélasge demi-sauvage, le rend malheureux et le fait renoncer au culte de ses ancêtres. Nous ne saurions le répéter sufisamment, toute cette légende qui raconte les malices, les bienfaits et les souffrances de Prométhée et l'histoire de Pandore est un récit, né parmi les autochtones envahis par les Grecs, recit que nous connaissons dans la rédaction grecque, et que ces derniers tâchaient de rattacher à leurs traditions et leur théogonie, mais qui garde néanmoins son caractère hostile des peuples autochtones qui se sentaient sombrer au milieu du flot envahissant d'une race plus douée, plus intelligente et plus forte que les tribus demi-sauvages dispersées dans la péninsule, — antiques habitants de la contrée. .

Ainsi le mythe de Pandore est pour nous le souvenir des premiers mariages mixtes entre les autochtones et les Grecs, savoir des mariages dans lesquels la femme Grecque est donnée, comme nous le soupçonnons, aux chefs des tribus indigènes par raison de politique astucieuse[1]) et Epiméthée est le type de ce chefs qui ont vendu leurs croyances et leurs coutumes au prix de la possession de la femme grecque.

En nous résumant, la famille de Japet représente les croyances, le culte, les coutumes et la vie sociale des races qui ont précédé les Grecs dans la péninsule, ou qui comme Atlas étaient apparentées à cette race quoique habitants de contrées lointaines.

«Les fils de Japet, Titans comme lui, sont les ancêtres et les types symboliques de la race humaine»—dit Lenormant[2]), mais

1) Les mariages des Grecs avec les femmes autochtones ont dû être un fait ordinaire, qui n'avait pas d'importance. Il en est autrement avec le mariage d'une fille de la race védique à un roi sauvage.

2) Lenormant, Origines, v. I, p. 363 et comp. ses renvois à Welcker, Braun, Gerhardt, Preller etc., etc.

dans la légende telle que nous la donne Hésiode, ils sont avant tout les représentants des tribus non védiques.

II. Prométhée.

(Théogonie v. 535—589).

Nous commençons par analyser la légende telle qu'elle commence au vers 535 de la Théogonie en réservant pour plus tard la partie de la légende qui parle du Prométhée enchaîné et de sa délivrance par Hercule, partie évidemment Grecque qui traite de la fin de la lutte des races et de leur reconciliation.

La grande et sublime figure mystérieuse de Prométhée bienfaiteur de l'humanité et cependant si hostile au dieu suprême que révéraient les Grecs est certainement le mythe le plus curieux de l'antiquité, mythe presque incompréhensible, si nous n'acceptons pas l'hostilité des races comme fond de la légende.

Commençons par exposer la tradition d'après le récit de Hésiode:

La légende raconte qu'à Mécone (nom antique de Sicyon[1]) eut lieu une dispute, une discussion sur les droits respectifs, ou enfin l'établissement d'un modus vivendi entre les dieux et les hommes.

Prométhée — indubitablement un homme — sacrifie un boeuf et, avec l'espoir de tromper Zeus, fait deux parts de l'animal tué, dont l'une contient toute la chair de l'animal, mais est recouverte de l'estomac et des intestins qui n'ont aucune valeur, et l'autre n'est qu'un amas d'os, recouvert d'une couche de graisse brillante et apétissante à l'oeil. (Théogonie, v. 537—541).

Zeus, à dessein, (comme le dit la tradition grecque) choisit la part qui ne contient que les os, et depuis, dit Hésiode c'est une coutume de bruler les os blanches sur les autels fumants.

---

1) Strabon VIII, 6, § 25. Fol. Caus. 382.

«Ex ille vero (tempore) immortalibus super terram genera hominum
adolent ossa alba odoratis in aris». (Théog. 556—557).

Nous avons devant nous une coutume, un fait réel de la vie du peuple que nous n'avons pas le droit d'ignorer, ou d'expliquer en y cherchant une allégorie ou un symbolisme.

Zeus est indigné (v. 558—561); il enlève le feu aux mortels [1]), mais Prométhée apporte le feu aux hommes dans la concavité d'un roseau (v. 562—569).

Zeus en voyant le feu briller parmi les mortels invente un nouveau mal et fait créer Pandore. Cette dernière légende quoiqu'elle ne fûsse pas organiquement liée à la légende de Prométhée, le larron du feu, semble indiquer un moyen de mettre fin à la lutte.

Du reste nous traiterons cette légende séparement en concentrant en ce moment notre attention sur Prométhée seul.

Prométhée dans la Théogonie d'Hésiode (v. 507—510) est le fils de Japet et de l'Océanide Climène; dans la bibliothèque mythologique d'Apollodore (I, 2, § 3) fils de Japet et de l'Océanide Asie, mais dans le Prométhée enchaîné d'Eschyle (vv. 18, 217, 218) il est fils de Thémis (Θέμις), qui n'est pas fille d'Ouranos et de Gaea comme dans la Théogonie d'Hésiode (v. 135), — mais Gaea (la Terre) elle même:

«divinité unique sous des noms divers» (Prométhée enchaîné v. 210).

Peut-être dévons-nous avoir en vue que fils d'un disciple de Pythagore Euphorion, — Eschyle fut lui-même adepte des mystères d'Eleusis [2]) et comme tel appartenait à l'école philosophique qui cherchait à expliquer les mythes en tâchant d'y

---

1) Le sacrifice fait supposer que les mortels avaient déjà le feu, et qu'ici il s'agit d'une privation de feu qui oblige les hommes à le retrouver.

Nous croyons voir dans cette légende l'état sauvage dans lequel les Aryas-Védiques trouvent quelques tribus des Pélasges.

2) Voir les Grenouilles d'Aristophane, v. 886—7.

découvrir des intentions symboliques, et que la naissance de Prométhée de la Terre-Thémis put être un symbolisme de date postérieure à la légende originaire.

Cependant les adeptes des mystères d'Eleusis comme les Orphiques se vantaient de posseder à fond les légendes antiques, en leur donnant leur véritable signification; et il est plus que probable, que ces institutions mystérieuses se faisaient un devoir de recueillir minutieusement et d'étudier toutes les traditions antiques des races dites aborigènes, car c'est de la fusion de l'esprit investigateur Grec et des légendes des indigènes avec leur culte des esprits, que dut naître et cette mystérieuse figure de Hécate, déesse magicienne si honorée par les orphiques, et ce culte des dieux infernaux protecteurs de la magie.

Aussi nous croyons que le Prométhée d'Eschyle est non seulement un sublime tableau tracé de la main de maître, mais encore une figure dessinée d'après les traditions les plus vénérables et les plus antiques.

Eschyle ne diffère pas quant aux traits généraux de la légende du récit d'Hésiode, mais son Prométhée présente un développement sublime de pensée et de détail, qui doit être étudié pour comprendre le véritable sens de cette tradition, dont la base est cependant la haine vouée au Zeus le dieu grec, et la révolte contre son autorité, caractère fortement marqué par Eschyle, qui dans les paroles qu'il place dans la bouche de Prométhée et des Océanides semble parler le langage des aborigènes envahis par le flot védique.

On sait que la tragédie d'Eschyle, dans laquelle Prométhée est le personnage central, formait une trilogie qui se composait de trois actions dramatiques, intitulées: «Prométhée le larron du feu»[1]) «Prométhée enchaîné» et «Prométhée dé-

1) Ou celui qui atteint le feu, ou allume le feu. Consultez Welcker's Prometheus pp. 5—7. (Die Aeschylische Trilogie, Prometheus, Darmstadt 1824).

livré». Le temps ne nous a conservé que la deuxième de ces tragédies, mais Welcker dans sa Trilogie d'Eschyle, Promethéé, reconstruit avec beaucoup de bonheur et une vaste érudition les parties perdues de la trilogie, dont il ne nous reste que quelques débris.

Nous croyons devoir rappeler au lecteur en peu de mots la tragédie d'Eschyle «le Prométhée enchaîné», avant de citer le texte.

Prométhée est amené par la Force et la Violence[1]) pour être rivé par Hephaistos à un roc du Caucase[2]).

Il est enchaîné, rivé au roc et de plus empalé, car un coin de fer lui traverse la poitrine (v. 64—65).

Hephaestos et ses acolytes s'éloignent.

Arrivent les Océanides et leur père l'Océan, qui propose à Prométhée de demander sa grâce à Zeus. Prométhée rejette cette offre et l'Océan s'éloigne. Prométhée raconte au choeur composé d'Océanides le passé, enumère les bienfaits qu'il a octroyé aux mortels, et prophétise la chute de Zeus le tyran.

Apparait Jo sous la forme d'une vache harcelée d'un taon envoyé par Héra. Dans un moment de répit elle demande à Prométhée de lui dévoiler l'avenir: celui-ci lui raconte ce qui va lui arriver, lui prophétise la naissance d'un fils Epaphus et lui fait entrevoir que l'un de ses descendants (Hercule) le délivrera des maux qu'il endure.

Jo tourmentée par le taon s'éloigne. Hermès envoyé par Zeus apparait pour demander à Prométhée quel malheur menace le père des dieux. Prométhée refuse de répondre et est précipité dans l'abime au milieu des tonnères et des éclairs lancés contre lui par le Zeus (védique).

---

1) Personnages mythiques ou plutot symboliques que nous trouvons dans une des légendes d'Hésiode. (Théogonie, v. 388, sq.; 401 sq.) Ces créations symboliques n'appartiennent jamais aux traditions antiques.

2) V. 422 de la tragédie, comp. Strabon, XI, 3, § 5, f. 505

Dans cette dernière partie de la tragédie, dans le dialogue entre Hermès et Prométhée, il y a des allusions qui nous permettent non seulement de reconstruire en partie la troisième tragédie qui formait la fin de la Trilogie d'Eschyle, mais encore d'approfondir le véritable sens de la légende sous son point de vue éthnique, de saisir l'idée principale, qui au fond est une histoire des races, qui luttaient en Grèce.

Hermès dit entre autres (v. 1020—22) que Prométhée précipité au Tartar, reviendra à la lumière, et que le chien de Zeus (l'aigle) dévorera sa chair.

Prométhée lui-même (Prom. enchaîné v. 511—514), prophétise que les tourments qu'il endurera, briseront son esprit altier, et que ce n'est qu'alors que tomberont ses fers.

Nous voyons dans la Théogonie d'Hésiode (v. 522—532) que le fils de Zeus Hercule tue l'aigle avec le consentement de son père. Cette même légende avec plus de détails est racontée par Apollodore II, 5, § 11, dans le récit des travaux de Hercule[1]).

Mais la délivrance de Prométhée ne peut avoir lieu que sous certaines conditions.

Hermès dans la tragédie d'Eschyle lui dit:

«De l'affreux supplice point de fin à espérer, que quelqu'un des dieux ne te relève en la rude épreuve, ne consente à descendre à l'Hadès enténébré aux sombres profondeurs du Tartare». (V. 1027—1029 du Prométhée enchaîne).

Dans le récit d'Apollodore (II, 5, § 4) nous voyons que le divin centaure, Chiron, médecin celèbre, désire mourir (blessé par un trait empoisonné) et consent à descendre aux enfers pour Prométhée, en lui donnant son immortalité.

---

1) Remarquons que la légende ou plutôt le cycle des légendes d'Hercule est d'origine purement grecque ou greco-phénicienne; et que la légende de Prométhée, légende des races autochtones se relie à la légende grecque seulement au moment de la reconciliation des races et des cultes.

Ceci est d'une immense importance pour l'intelligence de la légende, comme nous le verrons plus tard.

Le plan de la troisième partie de la trilogie d'Eschyle se dessine assez nettement, reconstruit par Welcker (Op. cit. pp. 28 — 56) aidé des fragments de cette partie conservés par Strabon, Pindare, Arrien, Ciceron et autres. Nous en parlerons plus tard.

Dans le Prométhée enchaîné arrêtons un moment notre attention sur les paroles de Prométhée qui dessinent son rôle parmi les dieux et ses bienfaits aux hommes.

Il raconte (v. 199, sq.[1]) comme les Titans fils d'Ouranos et de Gaia ne voulaient pas permettre que Zeus regne sur l'univers. Prométhée instruit par sa mère Thémis ou Gaia «divinité unique sous des noms divers» (209—10) de la fin de cette discorde et de ce que ce ne serait, ni la force, ni la violence qui décideraient la victoire, mais la ruse et l'habileté, tâcha de persuader les Titans. Mais ces derniers accueillirent ses paroles avec dédain; alors il se rallia franchement à Zeus et ce fut grâce à ses conseils que les Titans furent précipités dans l'abîme.

Cependant, dit-il plus loin (228), quand Zeus fut assis sur le trône de son père, il distribua aux dieux les honneurs et les charges (Comp. Hésiode, Théogonie, v. 881—885), mais il ne fut nullement question des pauvres mortels[2]).

Il voulait même (v. 232) faire disparaître toute cette race pour en créer une nouvelle (235). Prométhée seul osa, apparaitre défenseur des mortels.

Peut-être sommes-nous sous l'influence d'une illusion, mais nous lisons dans cette légende l'histoire symbolique des races de la Grèce. Pour nous Zeus est le représentant des races védiques qui ont envahis la Grèce; Prométhée est le représentant de la

---

1) Voyez l'édition de la Bibliotheca Teubneriana, Aeschyli Tragediae, Lipsiae, 1880. Texte Grec établi par Dindorf.

2) Substituez «les indigènes».

science des Pélasges, dont nous parlerons plus au long; de la somme des connaissances qui étaient acquises par le peuple dans le passé mystérieux et préhistorique, et qui ainsi que nous le croyons était concentré dans une caste ou des sociétés sécrètes de chamans et de médecins[1]).

Ces représentants de la divination, de la magie, de la médecine, comme le célèbre centaure, Chiron, se rallièrent franchement aux races védiques, qui cependant les payèrent d'ingratitude, car quand les Grecs établirent leur autorité, ils firent une guerre impitoyable «et voulurent exterminer» (v. 232) les mortels, c'est à dire les races indigènes, et ce n'est que Prométhée, fils de la terre, le représentant titanique de la science antique indigène, qui osa se constituer le défenseur de ces races vouées à l'éxtermination par les races védiques.

Il nous semble entre autre que cette ménace d'éxtermination se relie à la légende hésiodique des âges que nous étudierons dans la suite. Il suffit de dire ici que le troisième âge, dit de bronze (Op. et Dies, v. 143, sq.) semble correspondre aux populations indigènes de la Grèce, comme le quatrième âge, âge des héros de Thèbes et de Troie est sans contredit la race des Aryas védiques, qui avait envahi la Grèce.

Suivons encore Prométhée dans les récits des bienfaits qu'il avait octroyé aux hommes. (V. 109, sq. du Prométhée enchaîné:)

«J'emportai, dit-il: au creux d'un roseau l'etincelle du feu, ce grand maître des hommes, ce grand créateur de tout art». (Comparez encore là-dessus, vv. 252, 254).

Plus loin (vv. 436—471) il raconte qu'il avait appris aux hommes de construire des maisons en briques[2]), maisons orientées de manière à recevoir la douce influence du soleil.

---

1) Nous traiterons séparément la question de la métallurgie de ces races antiques.

2) πλίνθος est une brique que nous croyons non cuite; une de ces briques qu'on a trouvé en Egypte, à Babylone, en Assyrie, qu'on emploie encore de nos jours dans les pays du midi pour des constructions. Ces briques sont formées de

Il leur enseigna encore l'art de travailler le bois (ou de faire la charpente). Avant, les hommes habitaient des cavernes comme des fourmis qui se cachent dans les profondeurs de la terre. De plus Prométhée enseigna aux hommes le lever des astres et les signes auxquels on reconnait l'approche des saisons.

Ce fut lui qui inventa le nombre (ἀριθμός) et les signes de l'écriture (γράμμα).

Il fut le premier à soumettre au joug les animaux pour dispenser l'homme des travaux les plus durs; il fit atteller le cheval au char; il inventa aussi pour les navigateurs le char aux ailes de toile.

Et encore (vv. 476—501), ce fut Prométhée qui inventa les remèdes et l'art de guerir les malades; la divination, l'éxplication des songes, la valeur des présages, les hasard du chemin du voyageur, le vol des oiseaux, ce fut lui qui les éxpliqua et les fit connaître aux hommes; il étudia encore la vie des osieaux et leurs moeurs.

Il initia encore les hommes à l'art mystérieux de l'inspection des entrailles, et des oracles tirés de l'aspect de la flamme.

Ce fut Prométhée qui apprit aux hommes l'art de s'emparer des richesses métallurgiques de la terre . . . . tous les arts sont venus aux hommes par Prométhée.

Il nous semble, en lisant ces passages d'Eschyle, de lire une tablette de la bibliothèque de Ninive qui aurait conservé la somme des connaissances, que les Couschito-Semites de la Mésopotamie, avaient empruntées aux antiques populations accadiennes de Nipour, d'Our, de Karrak ou de Larsa, et qui auraient été chroniquées par les prêtres d'Erech.

Nous y retrouvons le genre de construction que nous connaissons d'après les monuments de la Chaldée, les genres de

---

terre glaise mêlée de débris de paille; on les sèche au soleil. Les briques cuites auraient été nommées πλίνθοι ὀπταί. — Nous croyons que ce genre de construction des Pélasges avait du commencer dans les steppes pendant leur marche vers la péninsule.

divination, l'art de la médecine, la métallurgie, l'art de tracer certaines lignes destinées à rappeller à la mémoire des mots et des faits, et l'art du chiffre et du calcul[1]).

On dirait que nous avons devant nous dans l'un et dans l'autre cas le tableau d'une même civilisation antique dont le berceau était l'Asie scythique, et dont les ramifications sont d'un côté la civilisation de la Chine et de l'autre la science des Accads et les connaissances que les Pélasges avaient acquises pendant leur migration et qu'ils avaient apportées dans la péninsule de la Grèce.

Poursuivons cependant encore l'étude de Prométhée dans d'autres recits que nous ont conservé les mythographes, et avant tout ouvrons Apollodore un des plus consciencieux compilateurs qui connaissait à fond non seulement Hésiode, mais encore Phérécyde de Syros qui était censé avoir été maître de Pythagore et qui dut connaître les traditions phéniciennes et même hébreuses[2]).

Nous disions ci-dessus que Prométhée était d'après Hésiode fils de Japet et de Climéne.

Apollodore (I, 2, § 3) et Hérodote (IV, 45) lui donnent cependant pour mère l'Océanide Asie.

Ce nom Asie n'est pas expliqué éthymologiquement, cependant dans le Lexicon Mythologicum de Benjamin Hederich (Leipzig, 1741) celui-ci cite l'opinion du professeur Georgius Pasor[3]), qui prétendait que le mot Asia a la signification de

---

1) Nous renvoyons pour l'étude de tout ce qui se rapporte à la civilisation accadienne aux travaux remarquables des savants de nos jours. Faut-il rappeler les noms célèbres des Rawlinson, des Smith, des Lenormant, des Oppert, des Sayce, des Menant, des Delitzsch, etc. etc.

2) Comp. Völcker, Myth. des Jap. Geschl., S. 302; Lenormant, Origines, v. I, Appendice p. 554, et ci-dessous notre note à propos du déluge et de l'expression λάρναξ.

3) Professeur de langue grecque à Nassau; voir l'index bibliographique de Hédérich, qui cite son Index analitique d'Hésiode. Vapereau ignore Pasor dans son dictionnaire universel d'littérature.

limosa, limoneuse, bourbeuse, ce qui semble relier Asie à l'idée de la terre ou du sol proprement dit, et nous ramène à la conception de la tradition d'Eschyle qui donne pour mère à Prométhée la Terre.

Nous ne trouvons ni dans la Théogonie d'Hésiode, ni dans son poème «les Oeuvres et les Jours» aucun indice de ce que Prométhée eut une épouse et des enfants, et il nous semble que cette conception est la plus antique. Si le passé mystérieux de l'humanité et la science des indigènes furent incarnés dans Prométhée, il devait être seul et solitaire, comme une idée qui ne se prête pas encore à l'anthropomorphisme.

Cependant dans les fragments d'Hésiode (Fr. XXI, éd. Lehrs, Schol. Apoll. Rhod., ad III, 1086) nous trouvons une indication singulière, qui lui donne pour femme Pandore, celle qui fut envoyé à son frère et qui fut le don funeste de Zeus.

D'après Eschyle la femme de Prométhée fut une soeur des Océanides, Hésione, (Prom. ench., choeur, Antistr. v. 560). Welcker dans sa trilogie (O. cit. p. 12, note) indique que ce nom veut dire «cantatrice»[1]).

Apollodore (I, 7, § 2) lui donne pour épouse Pyrrha, fille du frère de Prométhée, Epiméthée, et de Pandore, envoyée par Zeus.

Le Fragment d'Hésiode que nous venons de citer, ajoute, que Deucalion et Hellen, furent les fils de Prométhée; le premier eut pour mère Pandore, le second Pyrrha[2]).

Apollodore (I, 7, § 2) dit que Pyrrha était l'épouse de Deucalion, fils de Prométhée; et il ajoute, après avoir raconté la

---

1) Ceci peut simplement indiquer que la légende fut conservée dans les chants populaires, peut être même par des femmes-rapsodes Comp. ci-dessous les légendes sur Bio, Phemonoé et autres.

2) Nous ne saurions passer sous silence notre ferme conviction que le fragment cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, doit être une invention postérieure, et ne se couvre du nom d'Hésiode que pour donner de la valeur à une tradition de basse date, qui désirait rattacher la race des Grecs aux races autochtones.

légende de Prométhée enchaîné au Caucase (d'après Hésiode [1]): «Quand Zeus résolut de détruire la génération des hommes de l'âge de bronze, alors Deucalion, d'après le conseil de Prométhée construisit une arche (verb.-caisse), y plaça des provisions et y entra avec Pyrrha». Apollodore donne plus loin le récit du déluge et de la création d'une nouvelle race au moyen des pierres que les époux lançaient derrière eux.

Nous avons donné ce récit par deux raisons. Nous remarquerons ici le rôle de Prométhée qui sauve l'humanité, dite de l'âge de bronze, dans la personne de Deucalion et de Pyrrha, et nous verrons ci-dessous en parlant de l'anthropophagie, que le déluge de Deucalion fut amené dit la légende; (v. Apollodore, III, 8, § 1, et Ovide Métam. I, IV, v. 163, sq.) par suite du crime de Lycaon d'Arcadie, qui sacrifiait des enfants.

Prométhée, remarquons le encore, sauve une race que Zeus voulait détruire complétement; il est avant tout le protecteur des races que le Zeus védique abhorre.

Il nous semble que le mode de destruction de la race de l'âge de bronze, qui n'est pas précisé dans Hésiode, est un écho d'une autre tradition venue du sud, et qu'il y a confusion des légendes de Prométhée et de celle du déluge, dont l'origine comme nous le savons est la Chaldée et la Palestine.

La légende des Aryas védiques, qui avaient horreur des moeurs des indigènes, semble s'être emparée de la tradition purement judaïque quand elle indiquait (ce que nous ne trouvons pas dans la légende babylonienne) le déluge comme punition des crimes commis sur la terre.

Et Knobel (Genes. p. 78) et Lenormant (Origines etc., I, 433) ne rejettent pas l'idée que la tradition du déluge universel put se confondre avec la légende du déluge de Deucalion,

1) Ni Hésiode, ni Apollodore ne connaissent pas la tradition conservée par Eschyle, d'après laquelle Prométhée fut enchaîné deux fois au Caucase; une première fois, en suite précipité dans l'abîme, revenu à la lumière, et enchaîné une seconde fois quand l'aigle vint dévorer son foie.

mais nous ajouterons que la rédaction de la légende par Apollodore que nous venons de citer indique clairement son origine, car un Grec n'aurait jamais dit que Deucalion construisit pour se sauver au milieu des eaux un λάρναξ, une **caisse**, au lieu de dire un vaisseau [1]), et cependant c'est de ce terme que se sert Apollodore, I, 7, § 2.

En continuant de feuilleter Apollodore nous nous arrêterons avec intérêt au récit qui se rattache aux vers 1027—9 de la tragédie d'Eschyle.

Nous avons cité ci-dessus les paroles de Hermès adressées à Prométhée à propos du dieu ou de l'immortel qui devait mourir pour que Prométhée fut délivré.

Apollodore (II, 5, §§ 4 et 11) dans la légende des travaux d'Hercule raconte qu'il arriva un jour chez le centaure Pholus, qui lui ayant présenté des vivres ne put lui donner du vin, et qu'à la prière de Hercule il se décida à ouvrir la jarre ou l'amphore (πίθος [2]) communale des centaures. Ces derniers ayant senti l'odeur du vin, se jettèrent sur l'intrus qui ravissait leur bien.

Hercule les chasse à coup de flèches trempées dans le venin de l'hydre de Lerne, et les poursuit jusqu'à Malée (en Théssalie), où demeurait l'ami de Hercule, le centaure Chiron, chassé par les Lapithes du mont Pélion. Par malheur un trait lancé par

---

1) Il faut croire qu'Apollodore puise cette légende aux ouvrages perdus de Phérécyde de Syros (v. Smith's classic. dict. sub. voc. et Lenormant Origines, etc., v. I, p. 554) qui dit-on connaissait les livres sacrés des Hébreux et des Phéniciens. Nous remarquerons encore que la Bible seule nomme l'arche ou le vaisseau teba (h) -caisse, tandis que la tradition chaldaïque du déluge le nomme vaisseau, ellipu. V. Lenormant, Origines, v. I, Appendice, p. 601; traduction interlinéaire de l'épopée du déluge Babylonien.

2) Nous verrons dans la légende de Pandore, dans les Oeuvres et les Jours, ce même πίθος jouer un rôle important. Nous dirons ici pour l'intelligence de ceux qui ne connaissent pas l'Orient, que le vin est ordinairement conservé de nos jours en Géorgie, en Perse et ailleurs dans des jarres énormes qu'on enfouit dans la terre. Ce sont les mêmes amphores qu'on employait en Grèce et en Italie dans l'antiquité.

Hercule ayant traversé le bras du centaure Elatus, vint frapper au genou le centaure Chiron. Le venin de la hydre rendait la blessure incurable, et quoique Hercule appliqua à la jambe de son ami les remédes que celui-ci lui indiqua, les souffrances de Chyron furent telles, qu'il se fit porter dans la caverne et désira mourir.

Vain désir, car il était immortel.

«Ce ne fut, (dit Apollodore) qu'après que Prométhée trouva en lui l'immortel qu'il pouvait présenter à Zeus comme désirant de bonne volonté de mourir pour lui, ce ne fut qu'alors que mourut Chiron».

Welcker a très-finement et justement saisi la relation entre Prométhée et Chiron, en disant:

«Le corps descend comme Chiron dans les profondeurs de la terre, l'esprit libre reconcilié (avec Zeus) monte pour habiter avec les célestes»[1]).

Chiron, disons-nous, centaure médecin, représentant de la sagesse des indigènes meurt; c'est à dire la race qu'il représente disparait pour faire place à Prométhée délivré, autre représentant de cette même race qui continue de vivre et est même admis au banquet des immortels, dès qu'il fut reconcilié avec Zeus (des races védiques) reconnut son autorité, et accepta la civilisation védique dans laquelle cependant il représentait la somme des connaissances qu'avaient apportées les indigènes, c'est-à-dire la médecine, la magie, la diviniation, et peut-être quelques branches de la métallurgie, qui, du reste, entra peut-être en Grèce par une autre voie.

En continuant de consulter Apollodore, nous y trouvons le récit du voyage de Hercule à la recherche des pommes d'or, au pays des Hyperboréens[2]).

1) «Der Leib geht als Chiron unter die Erde; der freie Geist, versöhnt zu den Himmlischen hinüber». Welcker, die Aeschyl. Trilogie, Prometheus, Darmstadt, 1824, S. 87.

2) Nous parlerons plus tard de la variante qui place le jardin des pommes d'or et les Hespérides au couchant (v. la légende d'Hercule).

Pendant ce voyage il visite Prométhée, reçoit ses conseils et ses instructions, tuc l'aigle qui dévorait le foie de Prométhée et le délivre des ses chaines.

Apollodore repète (II, 5, § 11) ce qu'il avait dit plus haut à propos de la blessure de Chiron: «C'est ainsi qu'il délivra Prométhée, pris ses chaînes, et présenta à Zeus en échange de Prométhée l'immortel Chiron qui désirait mourir pour lui».

Pline l'Ancien (Hist. Natur., XXXIII, 4; XXXVII, 1, édition Littré) nous a conservé une tradition[1]) qui dirait-on, clôt le cycle des légendes sur Prométhée.

En parlant des anneaux il dit (XXVII, 1, § 2; trad. de Littré):

«Les fables en font dériver le premier usage de la roche du Caucase, d'après l'interprétation que les destins donnèrent aux liens de Prométhée et elles rapportent qu'un fragment de cette roche ayant été renfermé dans du fer et porté au doigt, ce fut le premier anneau et le premier joyau».

Welcker (O. s. cit. pp. 49—54) en citant cette tradition ajoute que Prométhée, ainsi que l'indique Athénée, dut porter toujours au doigt ce cercle de fer et ce fragment de roc, comme souvenir et en échange des fers; ou comme équivalant des fers dont il fut délivré; de plus il dut porter sur la tête une couronne de λύγος (agnus castus, espèce de saule) dont les branches flexibles servaient de cordes pour lier les esclaves récalcitrants.

Welcker en reconstruisant la troisième partie de la trilogie d'Eschyle «Prométhée délivré» pense que cette tragédie devait se terminer par un festin des dieux à la noce de Pélée et de Thétis. Prométhée devait apparaître à ce festin couronné de lygos et portant à son doigt le souvenir de ces fers, mais reçu parmi les dieux olympiens, comme faisant dorénavant partie de cet auguste panthéon.

---

1) Voyez aussi la même tradition dans Hygini Astronomica (edidit Bunte, Lipsiae, 1875, p. 54). Liber II, § XV.

Et cependant plus tard nous ne retrouvons aucun vestige d'un culte de Prométhée excepté un autel érigé près de l'Académie à Athènes, dont nous parlerons plus tard. Son nom n'est jamais mentionné comme celui d'un dieu; il n'eut jamais de temple car autrement Pausanias dans sa description de la Grèce nous en aurait parlé [1]).

Prométhée fut toujours honoré parmi les hommes, mais ne fut jamais complètement divinisé.

L'imagination du peuple devait reporter à ce moment de la délivrance de Prométhée les récits suivants.

Zeus, dit Apollodore (I, 3, § 6) conformément à la Théogonie (886, sq.) de Hésiode, mais avec certains développements du récit, — eut commerce avec Mètis, quoiqu'elle prit des formes diverses pour éviter les embrassements du dieu. Quand elle devint enceinte, Zeus l'avala promptement, parce qu'elle avait dit qu'après avoir donné jour à une fille elle donnerait jour à un garçon qui deviendra maître du ciel. Quand le temps d'accoucher arriva, Prométhée, — et d'autres disent Hephaestos, — le frappa d'une hache à la tête, de laquelle sortit toute armée Athène, (près de la rivière Triton)».

Nous trouvons la-même tradition dans l'Ion d'Euripide (vers 455), où le choeur en s'adressant à la déesse Athène, dit:

«Déesse . . . toi que Zeus, aidé du Titan Prométhée, fit naître du sommet de sa tête».

Est-ce cette tradition qu'avait en vue Eschyle (Prom. enchaîné, vers 764—8; 770) quand il fait prophétiser Prométhée

1) Ordinairement (v. Welcker, Voelcker et autres) ont cité encore à l'appui de cette assertion Lucien, et une phrase de cet auteur dans son Prométhée. Lucien est une excellente autorité, pour tout ce qui regarde les moeurs et les idées de son époque, mais certainement, il ne peut être invoqué quand il s'agit d'une tradition. Esprit moqueur, véritable ancêtre de Voltaire, et précurseur d'Offenbach dans la parodie classique, c'est un aimable compagnon, mais ce n'est pas un maître sur l'autorité duquel on puisse s'appuyer. L'ouvrage «de dea Syra» certainement ne lui appartient pas.

qu'un amour indiscret sera la cause de la naissance d'un fils qui sera plus puissant que son père?

Prométhée ajoute que Zeus ne peut éviter la catastrophe à moins que Prométhée ne fusse libre de ses fers.

Nous croyons cependant (avec Welcker) que Eschyle avait en vue une autre légende, le mariage de Pélée, père d'Achille, avec la déesse Thétis, dont nous donnons le récit d'après Apollodore (III, 13, § 5).

«Pelée se maria une seconde fois avec la fille de Nérée[1]), Thétis, qui devint le sujet d'une discorde entre Zeus et Poseidon; ils se désistèrent de leur poursuite seulement quand Thémis prononça sa prophétie que le fils de Thétis sera plus grand que son père. D'après d'autres récits Zeus brûlait de l'embrasser, quand Prométhée le prévint que le fils qu'il engendrera deviendra maître du ciel.

On raconte encore que Thétis ne voulut pas se livrer à Zeus, parcequ'elle était élévée par Héra».

Zeus rend un arrêt que Thétis doit être l'épouse d'un mortel.

Plus loin Apollodore raconte le mariage de Thétis et de Pelée, et comme quoi Chiron donna des conseils à Pelée sur la manière dont il devait se prendre pour s'emparer de la déesse.

Welcker avait parfaitement le sentiment du vrai quand il (O. cit. pp. 87—8) rattache le mariage de Pelée[2]) au mythe de Prométhée délivré et élévé jusqu'aux dieux.

Il voit dans Pelée l'humanité reconciliée avec Zeus, qui reçoit pour épouse une déesse qui avait charmé Zeus lui-même.

Seulement nous modifierons cette opinion, en disant que ce n'est pas une tradition générale, c'est une tradition de race:

---

1) Comp. Théogonie, v. 244.

2) Il dérive le nom de Pelée du mot πηλός = lutum = argile, terre glaise. Est-ce aussi un indice d'un individu né de la terre? Nous ne saurions affirmer cette supposition, nous nous contentons à l'enrégistrer.

Thétis, comme nous le croyons, est le même personnage que Pandore, et Pélée c'est l'indigène, le même qu'Epiméthée qui reçoit des mains de Zeus la femme grecque.

C'est une légende du croisement des races védiques avec les races indigènes, racontée par les traditions des deux races.

Pandore est la femme qui apporte le malheur, d'après le récit indigène; Thétis est la déesse qu'on donne au mortel d'après le récit grec; le résultat de ces alliances est toujours la suprématie des races védiques, la domination du culte du Zeus védique et la disparition ou l'éffacement des races indigènes qui perdent leur caractère et leurs coutumes antiques pour se gréciser.

Nous remarquerons encore, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il s'agit du mariage de la femme grecque, car le concubinage des Grecs avec les femmes indigènes n'a presque aucune importance.

Rappelons-nous encore une fois que le centaure, l'indigène Chiron, lié d'amitié à Hercule (lisez les Grecs) qui comprend la nécessité pour les indigènes de se rallier franchement à la race forte et supérieure d'intelligence, apprend à Pélée comment il peut s'emparer de la déesse.

La légende de Métis (la Sagesse) a un certain caractère de symbolisme pédantesque et maniéré qui dénote une origine plus tardive que la légende simple et naïve de Pélée et de Thétis. Dans la légende de Métis nous voyons que cette Sagesse, l'aînée de Zeus (v. Théog. 358) fut avalée par le dieu pour que toute sagesse fut concentrée en lui, et la fille de Métis qui sort de la tête de Zeus est la sagesse et la science grécisée, si on peut le dire.

Il est très-probable que la légende de Métis, quoique certainement antérieure à Hésiode, puisqu'il la raconte, n'est proprement dit pas une légende, mais le travail du symbolisme philosophique et raisonneur dont nous trouvons des traces dans Hésiode, et qui dut naître parmi les rhapsodes et les écoles mystiques de la Piérie qui commencèrent de bonne heure à

analiser les traditions et à incarner leurs propres idées dans des chants symboliques. Il est très-possible que la légende de Métis avait directement en vue d'exprimer la pensée, que les races védiques avaient couru le danger de perdre leurs croyances et leur genre de vie au milieu des tribus indigènes dont les mystérieuses pratiques et quelques connaissances (magie, médecine) avaient charmé les Grecs; mais que le Zeus védique dut s'assimiler cette sagesse indigène et que de cette union naquit la déesse Athène, symbole de la fusion de l'intelligence des deux races, mais divinité purement grecque.

Tous ce que nous venons de dire, nous fait croire qu'Eschyle dut avoir en vue dans son Prométhée enchaîné, la légende que nous croyons plus antique, celle de Pélée et de Thétis, et que Prométhée previent Zeus du danger qu'il court avec Thétis, après sa délivrance.

Nous disions déjà qu'il n'existe presque pas de vestiges d'un culte de Prométhée; les souvenirs de lui que nous trouvons dans Pausanias nous confirment l'impression qu'il ne dut jamais avoir eu le caractère d'un dieu, qu'il n'est que l'antique humanité absorbée par le torrent de l'invasion hellénique.

Avec le temps, aux légendes véritablement antiques de Prométhée vinrent se mêler des fables de fraiche date. Ainsi en Phocide Prométhée commençait à être confondu avec Esculape, et on le regardait comme créateur des hommes, idée qu'on ne retrouve ni dans Hésiode, ni chez Eschyle.

«A Panopée, ville de Phocide, dit Pausanias (X, 4, § 3) on trouve près de la route un petit temple de briques non cuites; il entoure une statue faite de marbre pentélique, que quelques uns regardent comme la représentation d'Asclépios et d'autres de Prométhée [1]).

1) Cette confusion a sa raison d'être cependant. Nous avons vu qu'Eschyle fait dire à Prométhée qu'il fut inventeur de l'art de guérir; Chiron de la même race était médecin. Nous verrons plus tard qu'Esculape n'était qu'à demi Grec, et se rattachait aux races indigènes.

«Ces derniers appuient leur opinion sur le fait suivant: sur le bord du ruisseau se trouvent deux pierres d'une telle grandeur, que chacune des ces pierres suffirait pour la charge d'un chariot. Leur couleur ressemble à la couleur de la terre glaise .... et l'odeur de cette terre ressemble beaucoup à l'odeur de la peau humaine. On dit que ces pierres sont les restes de l'argile qui servit à Prométhée pour pétrir toute l'humanité».

L'argument de Pausanias, tout ridicule qu'il est, nous indique cependant que la légende de Prométhée oubliée déjà dans la théologie grecque, devint une de ces fables populaires que le bas peuple raconte à ses veillées. C'est la fable, ce n'est pas la théogonie officielle et avouée qui fit de Prométhée un demiurge qui petrit de l'argile l'humanité.

Cette fable est répétée par Ovide dans ses métamorphoses (I, v. 82) et par Horace dans ses Odes (L. I, Od. XVI) mais plutôt comme il nous semble comme jeu d'esprit, que comme tradition veridique, sourtout par Horace, qui dit que Prométhée avait ajouté à l'argile une particule de la vie de chaque animal et plaça entre autre dans la poitrine de l'homme la rage du lion.

Nous trouvons quelques rites en l'honneur de Prométhée à Athènes.

«Dans l'Académie, dit Pausanias[1]), il y a un autel de Prométhée, et c'est de cet autel qu'on court vers la ville avec des flambeaux allumés. Il s'agit d'arriver en gardant sa torche enflammée, et celui dont la torche est éteinte ne reçoit pas de recompense».

Est-ce une vieille coutume, est-ce un rite inventé par les poètes et les philosophes pour rappeler la légende? Nous penchons vers cette dernière supposition.

---

1) I, 30, § 2. L'Académie était située hors de la ville, sur les bords du Cephisus, à six stades d'Athènes vers l'occident, c'est-à-dire à la distance de 3600 pieds ou de mille métres à peu près.

La voie publique de l'Académie à la ville passait sous la porte Céramique. Comp. Paus. I, ch. 29, § 1, et ch. 30.

La légende de Prométhée dans le récit que nous connaissons appartient particulièrement au nord de la Grèce: nous pouvons même suivre les traces de ce mythe, comme il pâlit et s'efface à mesure qu'il s'avance dans le Péloponèse.

En passant le temple de Palaimon-Mélicerte, situé sur l'isthme, dont nous parlerons plus tard en recherchant les debris des anciens cultes; — nous trouverons sur le chemin qui mène de Sicyon[1]) à Phlia par la vallée d'Asope une montagne qu'habitait, d'après la tradition des indigènes, comme le dit Pausanias (III, 11, § 5) un, ou plutôt **le Titan,** frère de Hélios.

Nous rappelons au lecteur que dans la Théogonie d'Hésiode (v. 133 et 371), Hélios était le fils de Hypérion, le frère de Japet; il n'est pas difficile de voir la parenté qui existe entre les légendes de Prométhée et du Titan.

«Ce Titan, dit Pausanias, donna son nom à cette contrée qui se nomme Titana».

«Je crois, dit plus loin Pausanias, que ce Titan savait observer les signes qui annoncent l'approche des saisons, et savait discerner quand le grain germe et les fruits mûrissent sous l'influence du soleil, et que c'est à raison de cela qu'on le croit frère de Hélios. A Titana il y a un temple d'Asclépios».

Pausanias, comme on le voit ne se doutait nullement de la parenté entre Prométhée et le Titan, et cependant en rapprochant de cette légende de Titana les vers 454—458 de la tragédie d'Eschyle «Prométhée enchaîné» nous ne saurons douter de l'identité de ces personnages légendaires. Nous ajouterons que le temple d'Asclépios donne un nouveau poids à notre assertion.

En avançant vers le sud nous trouvons déjà à Argos un autre inventeur du feu, Phoronée[2]).

---

1) L'ancienne Mecona, où la tradition place la dispute entre Zeus et Prométhée au sujet du sacrifice.

2) Fils de la nymphe Melia (Apollod. II, 1, § 1). Ceci nous ramène à cette race sortie des frènes, race dite de bronze, qui représente les antiques habitants de la Grèce.

En quittant la statue de Biton à Argos ... «nous approchons, dit Pausanias, (II, 19, § 5) d'un feu que les habitants d'Argos font bruler sans interruption et qu'ils nomment «feu de Phoronée», car ils ne veulent pas convenir que Prométhée ait donné le feu aux hommes, mais attribuent l'invention du feu à Phoronée».

Phoronée apparait à Argos comme un personnage parfaitement humanisé, n'ayant plus les proportions titaniques de Prométhée; il est père d'Argus, l'éponyme de la contrée (v. Apollod., II, 1, § 2); Phoronée lui-même est fils d'Inachus et de la nymphe Melia (id. ibid., § 1). Inachus est fils de l'Océan et de Téthys, et comme tel se rattache à la Théogonie homérique, qui fait descendre tous les dieux et les hommes de l'Océan et de Téthys[1]).

La nymphe Melia se rattache comme toutes les nymphes au culte des esprits de la race indigène.

«Le fils d'Inachus, Phoronée, dit Pausanias (II, 15, § 5) fut le premier qui rassembla les hommes en société, car jusque là ils vivaient dispersés, chacun pour soi».

Dans Apollodore (II, 1, §§ 1—4) Phoronée est le père d'une lignée demi-mythique, qui par Argus I, Jasus, Agénor, la postérité d'Jo, Argus II Panoptès, les filles d'Agénor (Danaïdes) et la postérité d'Epaphus se relie à la famille régnante d'Argos.

En un mot si Prométhée au nord de la Grèce était un type abstrait de l'humanité primordiale, nous trouvons à Argos à sa place Phoronée, qui est une véritable incarnation de la race indigène qui était maitresse d'Argos.

Il a une forme humaine et on montrait à Pausanias sa tombe à Argos (Paus. I, 20, § 3[2]).

---

1) V. Iliade XIV, 200; 301, etc. Consultez là-dessus Völcker's Myth. des Jap. Geschl. pp. 232, 283. Il est très-probable, comme le dit Maury (Hist. des Rel. etc., I, p. 251) que la mythologie homérique a conservé le panthéon pélasgique, car ajouterons-nous d'après ce même Maury (Croyances et légendes, p. 51, éd. de 1863) le couple primordial, le Ciel et la Terre, qui forme la base de la théogonie hésiodique, est une notion des peuples venus de Pamir. Comp. encore Alfred Maury, Hist. des Rel. etc., v. I, pp. 276 et 352.

2) Phoronée, homme, inventeur du feu est peut-être l'expression de la tradi-

Il est très-probable que Pelasgus de l'Arcadie «qui enseigna aux hommes la manière de construire les habitations et leur apprit à se vêtir de peaux» (Paus. VIII, 4, §§ 1, 2) est un reflet du même Prométhée, c'est-à-dire de la vie préhistorique, qui inventa tous les arts servant à satisfaire tous les premiers besoins de l'humanité: seulement au lieu de l'idée ou du mythe, les habitants sauvages de l'Arcadie placèrent à la tête de toutes les inventions Pelasgus, qui n'était au fond qu'un nom collectif de toute leur race.

En revenant vers l'idéal du Nord des ténèbres préhistoriques Prométhée, et en étudiant les détails de sa légende, nous serons frappés de l'unité de ce mythe qui dut arriver du Nord par une seule voie, et n'eut jamais de versions disparates, comme il arriva à d'autres conceptions mythologiques qui se developpèrent dans différentes parties de la Grèce [1]).

Il est très-difficile de repondre à toutes les questions soulevées par ce mythe, et entre autres il est très-difficile de préciser quel est le moment historique de son apparition; est-il l'antique légende des races Pélasgiques, que les races védiques trouvèrent en Grèce, ou ce récit ne serait-il arrivé que plus tard, ou ne serait-il pas une plainte tardive des races autochtones subjuguées et pressurées par les Grecs, quand le Zeus védique était déjà maître de la Grèce?

Nous ne pouvons indiquer aucun document qui éluciderait ces questions; il nous semble cependant que l'antique tradition de Prométhée, le larron du feu, est la personnification de la vie

---

tion la plus antique, restée intacte, tandis que sous le nom de Prométhée (Pramantha) l'esprit grec jouait au nord avec la légende indigène.

1) Nous écartons à dessein les inventions et les suppléments évidamment postérieurs, comme par exemple la tradition qui faisait d'Isis la fille de Prométhée (Plutarque de Iside, etc., § 8 et § 37) ou l'identité de Cronos et de Prométhée dans l'hymne Orphique, XIII, v. 7. Cette identité devait cependant sûrement avoir en vue l'Iliade qui nomme ensemble Japet et Cronos comme représentants du passé mystérieux préhistorique.

des races antiques qui avaient envahi la Grèce, et qui luttaient contre les immigrations postérieures qui marchaient sous la bannière de Zeus-Dyaus [1]) védique.

Il y a encore une autre question à poser: qui fut l'auteur de la légende? existait-elle, au moins dans sa partie qui raconte les premières inventions, parmi les races que les Grecs avaient trouvées dans la péninsule et qu'ils nommaient les autochtones, les nés de la terre, les serpents, ou la légende fut-elle créée par les Grecs eux-mêmes d'après les récits vagues des autochtones? Nous croyons que cette dernière assertion approche plutôt de la vérité.

Les nouveaux immigrants au culte védique, plus intelligents et plus développés que les demi-sauvages qu'ils trouvèrent dans la péninsule, durent trouver parmi ces tribus des traditions, dont ils s'emparèrent pour reconstruire eux-mêmes tout un cycle de légendes relatives à Prométhée dans lesquelles ces races védiques incarnèrent tout le passé ténébreux de toute l'humanité, telle qu'elle leur était connue, et dans lequel leur passé, oublié comme celui de leur frères sauvages, se trouva réuni dans une seule légende majestueuse.

Adalbert Kuhn, Alfred Maury, Lenormant [2]) et d'autres savants rapprochent du nom de Prométhée le pramantha védique, et ce rapprochement est accepté et développé par Emile Burnouf dans sa légende Athénienne [3]).

On entendait sous le nom de pramantha un des deux morceaux de bois au moyen desquels on allumait le feu du sacrifice; l'autre morceau se nommait arani.

---

1) Comp. Lectures on the Science of Language du célèbre professeur Max Muller (7 édition) Volume II, pp. 468—469; 489—496, etc. Voyez surtout l'identité complète de Dyaus et Zeus, à la p. 496 et sur les racines diu, div, etc. et comparez ce que nous disons dans notre avant-propos sur le Zeus de la periode du Henothéisme.

2) V. Kuhn: die Herabkunft des Feuers und des Göttertrankes, 1859, Berlin; Alfred Maury. Légendes et croyances de l'antiquité, p. 48 de la 2. édition. Voyez surtout ce qu'en dit Lenormant Origines, etc., v. II, p. 176, note 2.

3) Paris, 1872, p. 156. Il nous semble qu'on n'a pas assez apprécié les vues ingénieuses de ce consciencieux travail.

Nous voyons ici que les coutumes védiques avaient conservé religieusement l'ancienne manière d'allumer le feu des sauvages, ce qui nous ramène à la généralisation de la légende du feu pour les races védiques et non védiques.

Le pramantha et l'arani, ou comme on les nommait «les deux arani» étaient censés symboliser l'Agni ou le feu latent de l'univers. Nous croyons donc que le rapprochement du nom de Prométhée avec le nom de l'instrument servant à allumer le feu est certainement une supposition digne de la plus grande attention.

Il est très-probable que Prométhée est un nom qui a été apporté en Grèce de loin, des plaines du Pamir en connexion avec le souvenir de l'invention du feu allumé par le frottement.

Mais Prométhée n'est ni le feu, ni le dieu du feu[1]), il est la personnification des ces vagues réminiscences des temps antiques de l'humanité dont il n'y avait ni légendes, ni récits, et qui ne furent inscrits dans la mémoire des peuples que par des faits, c'est à dire par les arts et les connaissances que possedait déjà un peuple, quand il se retourna, pour ainsi dire, pour contempler le passé et se demanda quels furent donc les origines des inventions et des connaissances qu'il possedait, et des coutumes qui réglaient sa vie[2]). Un peuple résume et incarne sa force collective, matérielle et morale dans un personnage unique, quand il parle des temps antiques dont le souvenir lui échappe. A mesure que le peuple commence à avoir conscience de son être, ses héros déviennent plus nombreux servant à symboliser ce même

1) En ce point nous différons essentiellement du vénérable Creuzer (Symbolik: III, p. 62, 3. Ausg.) quand il dit que Japet est un dieu igné, et Prométhée et Epiméthée des étincelles de vie. «Lebensfunken».

2) On pourrait illustrer cette idée par des faits tirés des contes. Par exemple: dans un des contes russes Eliah de Mourom est censé avoir construit la route qui mène de Kiew à Mourom (var. à Wladimir; var. à Rostow). Ce héros est le représentant d'une force collective d'un peuple qui a traçé une route inconscientieusement.

peuple pendant des phases plus ou moins remarquables de son existence. En entrant dans la vie historique, (ce qui veut dire vie qui se rend compte des faits et de son propre rôle), — le peuple a pour héros des hommes réels, des rois et des chefs qui rattachent leur lignée aux héros de la seconde période. D'un autre côté la première période antique, celle qui a été incarnée chez les Grecs dans Prométhée, reste toujours solitaire dans sa mystérieuse grandeur.

Les fils qu'on donne à Prométhée appartiennent aux légendes postérieures.

La légende primitive conservée par Hésiode et par Eschyle ne lui connait pas de descendants.

Les Aryas védiques ou non védiques[1]) se groupaient comme on le sait sur le plateau de Pamir qui fut le point de départ des branches de cette race soit qu'elles s'avançaient vers l'Inde, soit qu'elles marchaient vers Rhagae, soit enfin qu'elles commençaient à vivre d'une vie nomade dans les hautes plaines de l'Asie en s'avançant vers l'occident au nord de la mer Caspienne et du Caucase, tandis que leurs frères aux hymnes védiques restaient encore dans leur patrie commune.

Il nous semble que nous pourrions remonter en pensée vers l'époque antérieure aux hymnes védiques et saisir le moment quand toute cette famille des Aryas ne formait qu'un groupe dont la religion pouvait être formulée dans l'exclamation finale de Prométhée dans la tragédie d'Eschyle:

«O ma mère, mon culte!

---

1) Mr Barth (comme nous l'avons déjà dit) dans l'Encyclopédie des sciences religieuses, Paris, 1879, dans un article sur les Religions de l'Inde a très-bien prouvé que tous les Aryas n'étaient pas védiques. Les hymnes connus sous ce nom appartenaient exclusivement à quelques familles. On retrouve dans la plus haute antiquité des vestiges de l'origine du culte Brahmaïque; la doctrine du Mazdéisme dut certainement commencer au Nord du Hindu Koush, ce qui semble résulter de l'analyse du 1 Farghard du Vendidad Zadé; (voyez Lenormant, Lettres Assyriol. I, p. 28, éd. lithogr.).

O Ciel, commune lumière où roule l'immensité[1])!»

Ces deux divinités furent certainement les plus antiques divinités de tous les Aryas quel que fut le développement postérieur de l'idée religieuse dans les tribus qui se séparèrent du tronc commun. Outre ces croyances religieuses tout les Aryas en quittant leur patrie emportaient avec eux un fond commun d'idées et de connaissances, ainsi que de noms et de racines pour désigner des objets de la vie usuelle.

La migration des Aryas non védiques, qui marchaient vers l'occident par les steppes de l'Asie qui s'étendent au Nord de la mer Caspienne, du Caucase et de la mer Noire dut procéder lentement, par tribus séparées pendant un grand nombre de siècles.

Ce n'est qu'après de longues migrations au milieu des tribus mongoles que le torrent pélasgique s'écoula dans les péninsules des Balkans et des Appenins.

Il est très-probable que plusieures de ces tribus Aryennes restèrent à l'état nomade dans les steppes de la Scythie[2]).

Pendant leurs longues migrations au milieu des tribus nomades mongoles, les Pélasges — car c'est de ce peuple que nous parlons en particulier — ou les anciens, suivant l'explication de ce nom que donne Freret (apud Maury, Rel. v. I, p. 3), toujours en contact avec cette curieuse civilisation touranienne, qui s'est révélée à nos yeux grâce aux travaux des savants de nos jours, les Pélasges, disons-nous, durent apprendre pendant ces longues années de vie nomade, l'art de distinguer les étoiles, l'art de prédire les variations atmosphériques, art basé sur l'observation du vol des oiseaux et de la vie des animaux en général;

---

1) Vers 1091—2, du Prométhée enchaîné: «ὦ μητρὸς ἐμῆς σέβας, ὦ πάντων αἰθὴρ κοινὸν φάος εἱλίσσων». Remarquons que l'éther est le ciel lumineux, brillant.

2) Comp. Schaffarik, les Antiquités Slaves, T. I, livre 2, § 10, A. «les peuples Slaves d'après Hérodote» (surtout pp. 25 et suivantes de la 2me partie dans la traduction russe de Bodiansky).

l'art de la médecine empirique poussé à un si haut dégré de perfection parmi les tribus nomades, et qui s'explique parfaitement par l'observation incessante des moeurs des animaux, et des plantes qu'ils recherchent durant leurs maladies, l'art de la magie et des incantations que nous avons retrouvé parmi les Accads de la Mésopotamie comme parmi les proto-Medes, comme nous le retrouverons dans la Thessalie et la Grèce parmi les Pélasges [1]).

Remarquons que Prométhée parle de tous ces arts en y ajoutant la métallurgie et la navigation quand il énumère ses bienfaits à l'humanité: lui, le représentant de l'ancienne humanité, l'adversaire du Zeus védique jusqu'au moment de la reconciliation.

Longtemps après la migration lente et irrégulière des tribus pélasgiques, qui s'écoulèrent peu à peu dans les péninsules de la Grèce et de l'Italie formant des couches successives de populations, qui souvent, comme dans le littoral du Péloponèse tombaient sous l'influence des colonisateurs de la Syrie, de la Phénicie et de l'Egypte, — apparut en Grèce une migration d'Aryas incontestablement védiques. Ces derniers immigrants durent venir en grande masse compacte, forte, armée, qui marchait vite, sans s'arreter au milieu des nomades, et semblait avoir un but déterminé.

Ce n'étaient plus des faibles tribus qui vivaient d'une vie nomade et qui tombaient sous l'influence de tribus mongoliennes, c'étaient des Aryas fiers de leur sang, de leur race, ayant une grande force intérieure de réaction et comme tels repoussant toute tentative d'agression matérielle ou morale, méprisant les races jaunes et les nomades en général, car leur vie agricole et sédentaire était parfaitement développée, quand ils quittaient, on ne sait pourquoi, les maisons et les champs de leur patrie asiatique.

---

1) Comme nous le retrouvons aujourd'hui dans les vallées septentrionales du Himalaya et dans le Tibet.

Ces Aryas ayant un culte nettement déterminé, des chants sacrés, une foi convaincue, entrèrent dans le nord de la Grèce par la Thrace et la Macedoine[1]) où ils restèrent longtemps en refoulant leur pauvres parents demi-sauvages, qui luttaient contre cette invasion. Mais ces Aryas védiques, les Grecs de la période Achéenne, les Hélloi ou les Selloi proprement dits, n'étaient pas toujours vainqueurs: ils dûrent soutenir une lutte acharnée contre les fils dits de la terre, et dûrent dans maintes occasions, comme nous le verrons plus tard, avoir recours aux mariages mixtes pour s'emparer de l'autorité et de l'influence dans les petits états ou tribus des Pélasges et pour y faire dominer le culte védique.

La force morale de ces Aryas védiques, ayant une civilisation à eux, une vie de société et de famille fortement constituée, de ces Aryas védiques qui traversaient les tribus nomades avec le mépris sur les lévres, ne leur permit pas de profiter des connaissances que leurs faibles frères qui les avaient précédés sur cette route, avaient acquis au contact des tribus altaiques, et voici la raison pourquoi nous rencontrons en Grecè la magie, la médecine, la divination, la métallurgie concentrées dans les mains des indigènes[2]), et comme nous le croyons à certains indices, toujours concentrées dans certaines sociétés indigènes ayant un caractère mystérieux.

Ce fut donc des autochtones ou des Pélasges que les Grecs apprirent à connaître certaines sciences, en leur donnant en échange l'agriculture[3]), le type de la famille védique au caractère

1) Il est convenu que nous donnons à ces contrées le nom qu'elles portèrent bien plus tard. Consultez la-dessus Maury, Hist. des Rél. etc. v. I, p. 31 et suiv.

2) Comparez Lenormant, Premières Civilisations, v. I, p. 84, sq.; (l'époque néolithique et l'invention des métaux), et surtout la citation des pensées du baron d'Eckstein, pp. 103, sq.

3) Nous ne rejetons pas l'idée que les Pélasges connoissoient l'art de labourer le sol, mais il parait que l'agriculture comme occuppation sacrée, plaçée sous la protection de la déesse-terre grecisée Demeter et le type de l'organisation sociale basée sur l'agriculture sont une importation des Aryas à l'éducation védique.

sacré et respecté, l'horreur du cannibalisme, la tranquillité et la paix de la contrée en poursuivant sans trève les brigandages, enfin l'assainisation de la contrée au moyen des travaux de canalisation. Ils proclamaient hautement le culte du Zeus védique, dans le sens du culte présidant à l'ordre et auquel toute cruauté inspirait de l'horreur, comme nous le verrons ci-dessous.

Il faut encore remarquer que les Aryas védiques entraient en Grèce avec une boisson enivrante comme le remarque très-bien Lenormant dans les Origines de l'histoire d'après la Bible (v. II, p. 249).

Ils ne connaissaient pas encore le vin qui dut entrer en Grèce par deux voies, celle de l'Asie Mineure en traversant le Bosphore par la Thrace, et celle de la Syrie et de la Phénicie par les iles dans le Péloponèse et par les Cadméens en Béotie; mais en connaissant le divin Soma, les Aryas védiques durent accepter facilement le vin, comme substitut de la boisson enivrante. Et nous remarquerons en passant, en nous reservant à revinir à ce sujet, que le vin, comme boisson enivrante rencontra une opposition formidable parmi les races indigènes.

En nous résumant, nous disons donc que Prométhée est la personnification des races ou du génie des races qui avaient précédé les Grecs sur le sol de la Grèce; ces derniers ayant trouvé chez les indigènes des souvenirs vagues du passé, qui se rattachaient à d'autres souvenirs à eux propres, de la vie sauvage pendant laquelle surgirent les premières inventions, et surtout celle du feu, incarnèrent l'idée de tous ces premiers pas de l'humanité dans une légende qui reçut son nom de l'instrument sacré servant à faire jaillir l'étincelle qui allumait le feu. Nous remarquerons encore qu'Eschyle en faisant Prométhée énumerer ses bienfaits, ne dit un mot de l'agriculture [1]), nous faisant compren-

---

1) Nous remarquerons qu'au vers 455 du Prométhée enchaîné, Eschyle ne parle que des fruits de la terre, mais aucunement de la culture du sol. De plus d'après une légende que rapporte Pausanias (IX, 25, § 6) ce fut «Déméter» qui

dre que la légende incarnait exclusivement dans Prométhée les premiers pas de l'homme dans la voie des inventions, (ce qui le rattachait au passé de toutes les races védiques ou non védiques,) et de plus incarnait dans ce type ce que nous nommerons la civilisation nomade, ou si l'on veut touranienne.

Aussi ni l'agriculture, ni la culture de la vigne n'appartiennent-elles pas à la somme des inventions attribuées à Prométhée.

Il nous reste à dire quelques mots de ces indigènes, de ces serpents que les Grecs trouvèrent dans la péninsule.

Il est probable que la majorité des indigènes était de la race des Aryas non védiques, mais cependant il n'est pas improbable que plusieurs tribus jaunes et des tribus croisées des deux races entrèrent avec les Pélasges dans la péninsule[1]).

Toutes ces tribus durent à la longue se courber sous le joug et l'influence de la race intelligente qui s'emparait non seulement de leurs terres mais encore de leurs souvenirs et de leurs légendes en les colorant de leur imagination et de leurs propres idées.

Mais il ne faut pas croire que les races indigènes disparurent en Grèce; non seulement elles y laissérent des traces profondes, que nous tâcherons de relever dans les chapitres suivants, mais encore elles modifièrent profondément le culte védique qui quoique resté maître du terrain, dut faire des concessions graves aux idées et aux croyances des races dites de serpents.

Nous verrons encore des indices que dans l'Attique, en Arcadie, à Argos, en Eubée et ailleurs les maisons souveraines indigènes restèrent au moins pendant quelque temps maîtres de

---

fit cadeau au Cabire Prométhée d'un objet mystérieux» qui était certainement des grains ou le symbole de reproduction. Il est facile de saisir le sens de la légende, qui appuyait fortement sur le fait que la Grecque Déméter fonda la société, dont la base étaient les occupations agricoles qui avaient un caractére sacré.

1) Voyez encore Appendice A. sur les races Qainites, et les renvois à Lenormant.

la contrée, à condition cependant d'accepter la culture grecque. Dans d'autres lieux des luttes prolongées entre les indigènes et les Grecs ou les indigènes et les colons Phéniciens furent chroniqués sous le symbolisme du combat contre le serpent.

Ce symbolisme est comme on le sait d'une haute antiquité.

Les races censées être nées de la terre, — dans le symbolisme des Aryas, qui en arrivant les derniers les trouvaient dans les contrées qu'ils occupaient, sont toujours des serpents[1]).

Nous ne repeterons pas ce qui a été dit à ce sujet par Lenormant, Roth, Darmstetter, Windishman, et autres[2]), nous remarquerons seulement que dans le symbolisme des Grecs, tel que nous le comprenons, les serpents sont les indigènes qui luttaient contre les Grecs et qui de plus avaient à leur disposition des forces magiques et mauvaises (comme dans l'Inde les Dasious), ainsi que des remèdes salutaires, ce qui est symbolisé entre autres par les deux gouttes de sang de la Méduse dans la forme la plus vénérable et antique de cette légende[3]).

Nous connaissons la Grèce classique, c'est à dire l'amalgame des races fusionnées, tâchons de relever avec soin les traces des autochtones sur le sol Grec qui avaient lutté contre les Aryas védiques avant de former avec eux un seul peuple.

---

1) Il est très-difficile de dire si le nom de serpent est un nom accepté par les nomades touraniens comme nom de race en général, ou s'il leur a été imposé par le symbolisme des Aryas, qui pouvaient l'avoir emprunté a un symbolisme très-antique qui se reproduit dans les Védas, sous la forme de la lutte du Soleil contre le nuage-serpent. Comparez à ce sujet la Géographie du Véda de Vivien de Saint-Martin, Paris, 1860, pp. 103—104, où le serpent est non seulement nuage, mais encore comparé aux Dasious, une race ennemie des Aryas védiques. Voyez aussi les remarques de Alfred de Maury, Hist. des Religions etc., v. I, pp. 130, 213, sur le serpent Ahi, et le rapprochement qu'il fait id pp. 227—231, entre le serpent et les races autochtones ou nées de la terre.

2) Comparez Lenormant, Origines, etc. v. II, pp. 517—518, sur le mythe du Traetona védique et Windishman Zoroastrische Studien, pp. 29, sq., sur le Touran des Aryas de l'Iran.

3) Nous reviendrons à cette remarquable légende conservé par Euripide dans son Ion, vv. 1003 et 1005.

III. Traces des tribus non védiques.

En tâchant de reconstruire dans notre pensée le véritable sens des récits hésiodiques, nous sommes arrivées à une profonde conviction que plusieures des légendes de Hésiode et d'autres mythographes se rapportent directement aux tribus non védiques, qui portent le nom de géants, de géants aux pieds de serpent ou de serpents. Il faut aussi se souvenir que le culte de ces races antiques était presque exclusivement l'adoration des esprits élémentaires, des esprits des montagnes, des fleuves, des forêts, etc., et des démons malfaisants, commes chez les Accads de la Mesopotamie [1]).

En lisant la Théogonie d'Hésiode (vers. 183—187) nous nous arrêtons avant tout sur la tradition de la naissance (des gouttes du sang qui tombent sur la terre après la mutilation d'Ouranos) des Géants, des nymphes méliques et des Erynnies. Ces êtres ne sont pas venus en Grèce, ils sont nés du sol et doivent comme tels représenter les races aborigènes avec leur culte. Dans cette légende les géants sont le peuple, les nymphes et les Erynnies sont le culte. Hésiode, il est vrai, n'avait pas connu, ou n'avait pas noté la remarquable tradition de la lutte des géants contre les dieux; à Phlègre ou Pallène [2]), mais cette tra-

---

1) Voyez Lenormant, Magie, pp. 3—24; 64, 69, 172, 176, etc. etc., et comparez Origines I, p. 319.

Nous remarquerons encore que Plutarque dans son traité sur la défaillance des oracles (§ 10) exprime une pensée qui prouve que nonobstant la faiblesse de la critique historique de son temps, les Grecs se rappelaient que l'origine du culte des esprits ou des daimon, c'est-à-dire des êtres placés au dessous des dieux et au dessus des hommes, était étrangère, c'est-à-dire, n'appartenait pas aux races védiques.

Cléombrotus, que Plutarque fait parler dans le traité sur les oracles, dit: «cette doctrine sur les daimons, arrivée on ne sait d'où, des Mages, ou des disciples de Zoroastre, ou de l'Orphée de Thrace, de l'Egypte ou de la Phrygie».

2) Phlègre ou Pallène est le nom de la plus méridionale des langues de terre de la péninsule de Chalcidide. Le nom de Phlègre semble transporté plus tard

dition nous est conservée par Apollodore (I, 6, §§ 1—3) et par Euripide (Ion, vers 988—990).

Aussi croyons-nous voir dans cette lutte des géants aux pieds de serpents, soutenus par leur mère la Terre, les représentants au nord de la Grèce des populations féroces qui luttaient avec acharnement contre les Grecs et dont les débris durent se retirer dans un coin de la Grèce ne désirant pas tomber sous le joug des Aryas védiques [1]).

Les nymphes méliques (ou de frêne) qui nous rappellent la troisième génération de bronze, sortie des frênes dans la légende des siècles [2]), devaient représenter tout ce monde poétique d'ondines, de driades, de nymphes, dont on peuplait toute la terre, et les Erynnies, esprits malfaisants, dévaient représenter les esprits des torrents et des sombres precipices qui inspiraient de la terreur [3]).

Peut-être pourrait-on les comparez aux maskim de la démonologie accadienne, qui «font sortir le fils de la maison de son père et la femme libre de la maison où elle a enfanté», ou aux outouqs du désert et à d'autres démons qui s'emparaient de l'homme et en faisaient un possédé (Lenormant, Magie, Paris, 1874, pp. 26, 29, 30, etc.).

---

avec la légende en Italie entre Cumes et Capoue sur la plaine dite de Phlègre, le Solfatara de nos jours. Nous ajouterons que le nom de Pallène se trouve aussi dans l'Attique sur les versants du Pentélique, à quelque distance au sud-ouest de Marathon. Nous verrons qu'en Attique nous retrouvons aussi des indices palpables des races antiques.

1) En différant d'illustres maitres dans notre manière d'interpreter la Gigantomachie nous renvoyons pour nos raisons à l'Appendice A.

2) O. et Dies, v. 145, sq., et comparez Lenormant, les Origines, etc., I, p. 372.

3) Vossius (citation du Lexicon Mythologicum de Hederich ad. voc. Erynnies) pense que leur nom provient des mots ἔρα la terre et ναίω j'habite. Dans le Dict. Class. de Smith le nom Erynnie est dérivé du verbe pélasgique ἐρίνω ou en grec ἐρευνάω je cherche, je poursuis. — Leur mention dans la légende cosmogonique de Hésiode semble indiquer que leur première signification dut avoir rapport à quelques phénomènes physiques et notamment aux eaux débordées et furieuses des torrents et des vallées submergées.

Nous n'osons pas cependant insister sur ce point de comparaison, quoique les exemples que nous trouvons dans les grands tragiques (comme par exemple dans les Euménides d'Eschyle) semblent permettre ce rapprochement.

Parmi les tribus indigènes nous plaçons certainement les centaures[1]) qui doivent représenter une tribu vivant toujours à cheval, comme les anciens Scythes, les Huns du temps d'Attila ou les Kalmoucks d'aujourd'hui.

Parmi ces tribus équestres, Chiron est le représentant de la sagesse indigène et de la médecine aux secrets de laquelle il initie les Grecs (v. Iliade, IV, 218—219).

Le serpent tué par Cadmus, le Phénicien, est certainement une tribu indigène qui défendait ses habitations contre les colonisateurs Phéniciens.

La légende (Apollodore, III, 4, § 2) en disant que Cadmus dut servir un an Arès pour éxpier la mort du serpent, veut incontestablement symboliser un an de guerre entre les Phéniciens et les indigènes, ou même un état de certaine dépendance des Phéniciens, car Arès, comme l'a très-bien remarqué Gladstone (Juventus mundi, p. 297) est un dieu des populations demi-sauvages de Thrace.

Nous parlerons plus loin en parlant de Delphes du serpent tuè par Apollon.

Les dents du serpent qui produisent les cinq chefs Spartes, Echion, Udaeus, Chtonius, Hyperenor et Pelor, (Apollodore, III, 4. § 1) sont certainement des tribus indigènes qui viennent aider leurs alliés ou les venger après leur défaite, ce qu'a très-bien vu Lenormant dans la légende de Cadmus (Premières Civilisations, v. II, p. 399). Ces tribus font la guerre contre Cadmus et se battent entre elles, comme le font encore les tribus des peaux rouges ou les Australiens indigènes ou les Caffres qui

1) Piqueurs de taureaux, (Comp. Maury, Hist. des Rel., etc., I, p. 12), comme les Gaoucho du Brésil.

demeurent près des races à haute culture. Nous trouvons du reste une confirmation de cette assertion dans le récit de Pausanias (IX, 5, § 1) qui parle directement des guerres que dut soutenir Cadmus contre les habitants de la Béotie, les Aones et les Hyantes, dont parle aussi Strabon, l. IX, 2, § 3, fol. Causab. 401. Par suite les Aones furent absorbés par les Cadméens, les Hyantes durent quitter le pays.

Toute l'histoire de la famille régnante de la Béotie (v. Apollodore, III, 4, § 2; 5, §§ 4—7; Pausanias IX, 5) prouve que la lutte de l'élément indigène contre l'élément Phénicien et la lutte des indigènes entre eux dura longtemps.

Les péripéties de cette lutte sont marquées et par l'éxil de Cadmus et par l'élévation tantôt de la famille d'Echion, tantôt de celle de Chtonius. Il est très-probable que les mêmes faits se reproduisirent dans d'autres localités de la Grèce avec la différence qu'au lieu des Cadméens ce furent les Grecs védiques qui jouaient le rôle de colonisateurs [1]).

Un des descendants du Sparte Udaeus, Tirésias, fils d'Everès et d'une nymphe Chariclo (Apollodore, III, 6, § 7) fut un des plus célèbres devins de l'antiquité, ce qui nous ramène à l'art de la divination, dont Prométhée se dit le père. Dans un des fragments d'Hésiode que nous ont conservé Apollodore (l. supra cit. [2])) et Hyginus dans la fable 75, nous lisons que Tirésias vit un jour près de Cyllène [3]) deux serpents accouplés; il les frappa de sa baguette et fut métamorphosé en femme; il redevint homme quand il revit encore une fois des serpents accouplés et les frappa deréchef de sa baguette [4]).

1) Nous croyons que le mariage de Cadmus avec Harmonia, fille d'Arès et d'Aphrodite, est un mythe à la signification symbolique, qui fut ajouté à la légende primitive, qui avait un fond historique.

2) Ce fragment Hésiodique n'est pas inséré dans l'édition des fragments rassemblés par Lehrs (éd. Firm. Didot).

3) Cyllène était une montagne sur la frontière de l'Achaia et de l'Arcadie. Une autre Cyllène était un port d'Elide. Il faut croire que la légende parle de la montagne d'Arcadie, car cette dernière était célèbre par ses devins.

4) La cécité de Tirésias est attribuée à deux causes différentes que raconte

Il est probable que nous avons ici une indication de l'art de la divination qui florissait parmi les populations indigènes auxquelles Tirésias appartient et par son père et par sa mère, une nymphe. De plus nous avons ici, comme nous le croyons, un trait de moeurs que nous retrouvons parmi les populations d'origine turque et mongolique de nos jours. Nous rapprochons de ce fait le nom caractéristique de Scython, qui au dire d'Ovide (Métamorphoses, IV, v. 281), devenait tour à tour femme et homme.

On pourrait encore rapprocher de ce trait de moeurs des populations indigènes, non-védiques les aventures de Cenée (Hyginus, fable 14, Métam. d'Ovide, VIII, v. 305) qui était fils, remarquons-le, d'un Centaure Elatus (Apollod. II, 5, § 2 [1]) et qui de femme devint homme.

Plus tard nous rencontrerons ce trait de moeurs dans la légende d'Orphée, le Thrace, et qui certainement appartenait à la société non-védique.

Nous retrouvons des traces incontestables de l'élément indigène dans l'Attique. Tel est le caractère de Cecrops dont Apollodore (III, 14, § 1) parle en ces termes:

«Cecrops, un indigène avait un corps composé de celui d'homme et de serpent (δράκων), il fut le premier maître de l'Attique».

Erichtonius [2]), qui semble représenter déjà l'influence grecque est donné à garder dans un coffre aux filles du serpent

---

Apollodore, l. s. cit. et dont l'une est basée sur un fragment de Hésiode (Fr. CXXI, éd. Lehrs), qui dit que Tirésias pendant une dispute entre Zeus et Héra affirma que la femme éprouvait plus de plaisir pendant l'accouplement que l'homme. L'autre cause qu'on donnait de la cécité de Tirésias était qu'il avait vu Athène nue au bain. Cette dernière tradition se trouve outre Apollodore dans le hymne de Callimaque: «l'ablution de Pallas», v. 75 et suiv.

1) D'après Ovide (Mét. XII, v. 173) Cenée ou Cenis était Perrhèbe de la Thessalie.

2) Erichtonius est un mythe assez obscur. Il fut né du sperme d'Hephaestos. Nous reviendrons encore à ce sujet. Pour le récit voir Apollodore III, 14, § 6.

Cécrops, par la déesse Athène. Les filles de Cécrops ouvrent le coffre et voient un enfant enlaçé par un serpent. Ce serpent les tue et la lignée de Cérops finit. Après Cécrops règne l'indigène Cranaus, chassé par Amphictyon (Apollodore, III, 14, § 5), fils de Deucalion et de Pyrrha (Apoll. I, 7, § 2). Apollodore ajoute (III, 14, § 6) que quelquesuns croient qu'Amphictyon était aussi un indigène. Erichtonius chasse Amphictyon.

Erichtonius n'est plus un serpent, quoiqu'il fusse gardé dans son enfance par un serpent; il élève une statue à la déesse Athène, qui est une divinité purement grecque-védique. Ses descendants règnent à Athènes (Apoll. III, 14, §§ 6—7). Nous verrons dans l'histoire des petites filles d'Erichtonius, Procné et Philomèle, qu'elles étaient des femmes incontestablement grecques, qui avaient horreur des moeurs des races non-védiques.

La population d'Athènes, d'après ce que nous dit Euripide dans sa tragédie Ion (v. 589—590), se croyait autochtone «née de la terre», et Erichtonius est représenté de même comme enfanté par la terre, quoique protegé par Pallas [1]).

Nous pensons que ces traditions et ces mythes ne peuvent être expliqués d'une manière satisfaisante que sous la condition de les envisager comme des faits historiques et éthniques, colorés de noms et de dénominations symboliques qui n'avaient cours que dans la bouche des Grecs védiques, — la race civilisée et civilisatrice.

Ce ne sont pas les récits indigènes des légendes, qui à notre regret nous manquent complêtement, ce sont des légendes souvent d'origine indigène mais toujours racontés par les races védiques.

Il est très-probable que le serpent tué par Cychreus à Sala-

1) Nous tâcherons plus loin de rapprocher de ces faits les vers 988—991 de la même tragédie d'Euripide, où il est question de la guerre des géants, de la naissance de Gorgone et des deux gouttes de son sang que donne Athène à Erichtonius, vv. 1000—1008.

mine (Apoll. III, 12, § 7) n'est qu'une personnification d'une tribu indigène.

Nous pensons que les fourmis d'Aegine, dont le roi fut Aeacus, fils de Zeus (Apoll. III, 12, 6; Paus. II, 29, § 2) étaient des indigènes qui avaient conservé leurs antiques moeurs, car comme le dit Ovide (Met., VII, v. 655) «mores quos ante gerebant nunc quoque habent».

Nous croyons, comme nous le disions déjà, que le mariage de Pélée[1]) et de Thétis (Iliade XVIII, 85; comp. XXIV, 59—62 et Apoll. III, 13, § 4) est une légende symbolisant les mariages rares mais d'une portée immense des indigènes avec les femmes grecques qui étaient censées être des déesses.

Ces mariages étaient loin d'être toujours heureux, et un exemple des plus instructifs est le récit du mariage de Terée et de Procné.

Celle-ci, comme sa soeur Philomèle, était la petite fille d'Erichtonius (Apoll. III, 14, §§ 7 et 8), roi, si non Grec, du moins complètement grécisé; elle est donnée par son père Pandion en mariage au Thrace Terée, fils d'Arès, qui lui vint en aide avec des troupes thraces pendant une guerre de frontière contre Labdacus (Apollodore, l. cit.). Arès, dieu Thrace par excellence[2]), dieu cruel et sanguinaire qu'on adorait sous la forme d'un glaive, n'était pas d'origine grecque. (Comp. Jnv. Mundi de Gladstone pp. 294—298).

Son fils certainement doit-être compté parmi les individus de

---

1) Pelée était le fils d'Aeacus et d'Endeis, fille du brigand (indigène) Sciron (Comp. Diod. de Sicilie, IV, 59, et Apoll. II, 8, § 1). Le père d'Aeaque était Zeus, mais sa mère était Aegine, fille de la rivière Asopus, un daimon de fleuve qui est foudroyé par Zeus (Apoll. III, 12, § 6). Pelée et son père sont encore des indigènes par le sang de leur mère. Nous verrons plus tard que l'indigène ne devient franchement Grec que quand sa mère est Grecque. C'est la femme qui définitivement introduit dans la famille le culte du Zeus védique.

2) Comp. Herodote V, 7 et note 9 de Rowlinson dans son Hérodote; voyez aussi sur les sacrifices humains Herod, IV, 94. Les Thraces conservèrent longtemps leur reputation de cruauté inouie. Comp. Ammien Marcelin XXXVII, 4.

race indigène, non-védique qui reçoit en mariage une fille grecque pour les services qu'il a rendu à son père.

Voici comme Apollodore raconte cette légende (III, 14, § 8):

Terée se marie à Procné et de ce mariage nait Itys; mais Terée devient amoureux de la soeur de Procné, Philomèle, la trompe en lui disant que sa soeur est morte, ou d'après une variante que nous trouvons dans les Métamorphoses d'Ovide (VI, § 6) la violente et lui coupe la langue pour qu'elle ne puisse pas raconter son crime. Philomèle trouve cependant moyen de faire part de cet événement à sa soeur Procné en traçant le déplorable récit du crime sur un peplum. Les soeurs se retrouvent et méditent une vengeance. Elles tuent l'enfant de Terée, Itys, et Procné présente ses chairs préparées au repas de son père: après cela elles fuient. Terée goute de l'horrible repas, mais en découvrant la vérité, il poursuit, armé d'une hache, les deux soeurs.

Il les rejoint à Daulis, en Phocide[1]); les soeurs demandent aux dieux de les métamorphoser en oiseaux; une des soeurs devient hirondelle, l'autre un rossignol; Terée est métamorphosé en huppe[2]).

Cette légende nous donne plusieurs enseignements; elle nous dessine les malheurs qui souvent accablaient les mariages des femmes grecques avec les individus demi-sauvages.

De plus nous voyons dans le repas que les soeurs preparèrent à Terée non seulement un acte de vengeance mais encore un reproche de cannibalisme, qui était probablement dans les moeurs des Thraces. Enfin la métamorphose des acteurs de ce drame en oiseaux semble indiquer que cette famille disparait sans postérité.

Cette légende a des variantes instructives dans le récit d'autres écrivains. Ainsi Pausanias (I, 41, § 8) après avoir raconté

1) Pausanias X, 4, § 6, en racontant cette même légende dit que le repas affreux eut aussi lieu à Daulis.

2) Il y a des variantes à ce récit que nous nouterons ci-dessous. Nous remarquerons ici que d'après Apollodore c'est Procné qui devient rossignol, d'après Ovide (Mét. VI, § 6), c'est Philomèle. Cette dernière version est la plus commune.

que Terée s'était suicidé a Mégare et que sa tombe se trouve près de ce lieu, ajoute que «dans les anciens temps la plus grande partie de la contrée qu'on nomme Hellas était habitée par des barbares».

Il dit plus loin (id., ib. in fine) que les soeurs Procné et Philomèle retournèrent à Athènes pleurer leur destin et moururent de douleur; «quand au récit, ajoute-t-il, de leur métamorphose en hirondelle et en rossignol, il a été inventé plus tard».

Nous trouvons dans un autre endroit de Pausanias une phrase très-rémarquable qui nous fait voir encore un trait de différence entre les moeurs grecques et les moeurs des races indigènes, auxquelles appartenait Terée.

Pausanias dit (I, 5, § 4). «On dit que Terée marié à Procné, deshonora Philomèle, ayant accompli (une chose) qui est contre la loi des Hellènes»[1]).

La pure famille monogame des races védiques dut se revolter contre le double crime moral de Terée rendu plus horrible par sa cruauté envers sa victime. Et nous remarquerons encore que les Grecs avaient un véritable mariage dans notre sens de ce mot et non un simple accouplement de l'homme et de la concubine sans caractère sacré comme durent l'avoir les races demi-sauvages qu'ils trouvèrent dans la Grèce.

Aussi le mariage qui parmi les races védiques fut un acte religieux et solennel[2]), fut-il chez les Grecs placé sous la protection spéciale de Héra l'épouse de Zeus[3]), et ils firent tous leurs efforts pour introduire dans toute la Grèce cette forme de famille. Aussi gardaient-ils toujours le souvenir des malheurs de leurs filles qui avaient épousées des indigènes.

1) Λὲγουσιν ὡς Τηρεύς συνοιχῶν Πρόχνη Φιλομήλαν ἤσχυνεν, οὐ κατά νόμον δράσας τόν Ἑλλήνων.

2) Il est assimilé au mariage de Souria et de Soma, v. Bergaigne, la religion védique, v. I, p. 123.

3) Comparez sur le mariage typique de Zeus et de Héra, Creuzer's Symbolik 3 Ausg. 1841), t. III, p. 118.

Il est très-curieux d'étudier le récit de la mort d'Agamemnon, tué de la main de son épouse et du jugement par lequel Oreste est acquité. Nous verrons comme le point de vue purement védique gagne du terrain à l'exclusion de l'antique coutume qui plaçait les liens du sang au-dessus des liens du mariage.

Nous prenons la tragédie «les Euménides» d'Eschyle, dans laquelle les antiques divinités, les Erynnies poursuivent Oreste, meurtrier de sa mère, qui vengeait son père tué par elle.

Apollon dieu exclusivement grec et d'origine védique défend Oreste. Dans la dispute du dieu avec les Erynnies dans le sanctuaire à Delphes et devant l'Aréopage d'Athènes nous trouvons plusieurs indications précieuses sur les croyances et les moeurs antiques, placées en regard des moeurs et des croyances de la société greco-védique.

Les Erynnies (vv. 150, 778, 808) nomment Apollon à plusieures reprises «dieu nouveau», «dieu de fraiche date», «qui est venu sur le sol des divinités antiques», «pour bouleverser l'ancien ordre des choses».

Apollon les chasse de son temple en leur disant qu'elles doivent aller (v. 185, sq.) «là où les têtes tombent, où la justice crève les yeux, où le fer tarit dans sa source le germe des générations, où tout est jonché de supplices et de membres pantélants». «Les cris aigus des lapidés, dit-il, les lamentations sans fin des malheureux cloués au pal, voilà vos orgies à vous, vos airs de fête, vos voluptés à vous, misérables rebuts des immortels».

Ces Erynnies, les représentants d'un vieux monde qui approchait déjà de sa fin pendant l'âge héroique d'après la pensée d'Eschyle, mais qui existait encore et faisait preuve d'existence, — les Erynnies disent à Apollon en comparant le crime de Clytemenestre à celui d'Oreste (v. 212):

«Du moins ne s'est elle pas attacquée à son propre sang».

Au fond de cette justification se trouve la conviction que le mariage, ou plutôt l'accouplement de l'homme et de la femme,

n'est qu'un lien accidentel, tandis que bien au-dessus du mariage est la parenté de sang, l'appartenance à une certaine lignée, à un clan.

Elles repètent encore plus clairement cette pensée (v. 605) en disant en défense de Clytemenestre:

«Celui qu'elle a tué n'était pas de son sang».

Apollon (v. 213, sq.) replique en proclamant la sainteté du mariage «de la promesse de mariage, garantie par la déesse des noces, par Héra, et par Zeus avec elle[1])».

Peut-être pourrait-on discerner dans cette tragédie «les Euménides» encore une nuance des antiques moeurs, savoir la filiation par la mère des sociétés demi-sauvages.

Il semble que la descendance par le père qui était toujours un des traits caractéristiques de la famille et de la société védiques, dut s'établir après une certaine lutte contre le principe contraire. Ainsi Oreste demande, v. 606:

«Aux mères par le sang les fils sont-ils liés?» et Apollon v. 657, sq. a l'air de combattre une opinion encore existante, quand il dit: «... Vous êtes mère, et votre enfant comme l'on dit ce n'est pas vous qui lui avez donné véritablement la vie. Vous n'êtes que la nourrice du germe nouveau-né. Le vrai générateur c'est celui qui donne l'assaut. La mère, étrangère à l'hôte qu'elle a reçu, abrite l'enfant ...».

Nous reviendrons encore à ce sujet, nous rappellerons seulement en passant que Chiron le Centaure s'appelait le Philyride par sa mère[2]).

Remarquons encore que le malheur qui poursuit la famille d'Agamemnon (v. toute l'Orestie d'Eschyle) se rattache partout au cannibalisme qui existait dans la famille de Tantale et de Pelops, ce qui indique comme dans la légende de Terée une des-

---

1) Comparez sur l'ἱερος γάμος de Zeus et de Héra Alfred Maury Histoire des Religions etc., II, 177, et Creuzer's Symb., III, 118. (1841).

2) Apollodore I, 2, 4; Hyginus Fabula 138; Astronomica. L. II, § XXXVIII. Comp. la Théogonie d'Hésiode v. 1001.

cendance d'une race non-védique ou un mélange de sang impur dans la famille d'origine védique [1]), d'une race, dont les moeurs inspiraient de l'horreur aux Grecs purs; et ce n'est pas sans cause que Homère (Iliade II, 681) nomme Argos, l'Argos Pélasgique.

Le monde sauvage et cruel qui se délectait dans les tortures et les souffrances du condamné, le monde des Erynnies, dessiné par Apollon, devait certainement connaitre l'anthropophagie; et nous trouvons véritablement des indices certains du cannibalisme des races non védiques.

Tantale «reçu dans la société des dieux» [2]) veut les éprouver et leur offre dans un repas la chair de son fils Pelops. (Cette fable se repète comme nous le verrons ci-dessous en Arcadie sous d'autres noms). Les dieux sont revoltés, la seule Déméter dans un moment d'absence mange l'épaule de Pelops. Les dieux ressuscitent Pelops, et au lieu de l'épaule disparue il reçoit une épaule d'ivoire. Tantale est précipité dans l'abîme, où il souffre la faim et la soif sans pouvoir les assouvir [3]).

Pelops était célèbre encore par sa duplicité et son manque de foi jurée (Pausanias VIII, 14, § 6 et 7) vis à vis de Myrtilus.

Dans la descendance du fils de Tantale Atrée tue les enfants de son frère Thyeste et présente leur chair en repas à leur père [4]).

---

1) Ce que nous soupçonnons fort eut lieu dans les familles de la periode Achéenne, quoique appartement à la migration védique.

2) Lisez: «l'indigène Tantale, qui avait su se faire des amis parmi les Grecs védiques et était reçu parmi eux comme un égal».

3) La fable de Tantale a plusieures versions; nous choisissons la plus repandue et la plus caractéristique, car l'épaule d'ivoire de Pelops est liée à la version que nous préférons, parcequ'elle se repète en Arcadie. Dans d'autres versions (Euripide, Diodore) Tantale a simplement surpris la confiance des dieux ou a divulgué leurs sécrets. Comp. Oreste d'Euripide le premier monologue d'Electre; Diodore de Sicile IV, 73, 74; et voyez pour notre version Hyginus ff. 82 et 83; et comp. encore Pausanias II, 22. § 3; V, 13, § 4; X, 31, § 4; et voyez son renvoi à l'Odyssée XI, 582. Le second Tantale, fils de Thyeste était d'après la tradition le premier mari de Clytemenestre; voyez Paus. II, 18, § 2.

4) Voyez l'Oreste d'Euripide dans le premier monologue d'Electre, voyez le

La famille des Tantalides, ou Pélopides — chassée plus tard d'Argos par les Héraclides, (Paus. II, 18) c'est-à-dire par une tribu purement gréco védique, — était certainement fortement mélée à un sang non védique et de plus regnait sur une population indigène toute Pélasgique.

Apollodore (III, 5, § 6) dit que Tantale était roi de Sipyle en Asie Mineure, mais nous verrons dans la suite qui la population devait être indigène. Peut-être trouverait-on un autre indice que les Atrides (ou Pélopides) n'étaient pas des Grecs purs dans les paroles d'Oreste des Euménides d'Eschyle (v. 290 et monologue d'Oreste 754 et suiv.) qui promet à la déesse Athène d'introduire son culte à Argos[1]).

Nous trouvons de même des traces d'anthropophagie en Arcadie.

Dans cette contrée au dire de Pausanias (VIII, Ch. 1 et 2) le premier des hommes fut Pélasge, que Hésiode, d'après un fragment conservé par Apollodore II, 1, § 1 (v. dans l'édit. Lehrs, Fr. 97) nomme un autochtone.

Il enseigna aux hommes, dit Pausanias, de construire des cabanes ou huttes (καλύβη) et de se vêtir des peaux de porcs; vêtements que du temps de Pausanias les pauvres portaient encore à l'île d'Eubée et en Phocyde. Pélasge apprit aussi aux hommes de se nourrir de glands doux de chêne, ce qui nous reporte aux traditions de haute antiquité, que nous appellerions

---

monologue d'Iphigénie dans la tragédie d'Euripide «Iphigénie en Tauride» vv. 386—391. Comp. Paus. II, 18, § 2. Voyez encore dans l'Agamemnon d'Eschyle (v. 1502) les paroles de Clytemenestre qui ayant tué son mari, s'écrie: «qu'elle n'est que la représentante de l'antique génie de la famille, la vengeresse d'Atrée et de son monstrueux repas, et qu'Agamemnon est sacrifié en expiation des enfants égorgés». Voyez encore les paroles d'Egisthe, v. 1583—1602 de la même tragédie.

1) Des Grecs védiques de la période Achéenne semblent n'être que des familles nobles peu nombreuses qui se lançèrent à la conquète de la péninsule et y fondèrent des états tandis que le gros de l'immigration védique restait en Macedoine. Aussi ses aventuriers Grecs se melèrent-ils fortement aux indigènes et faillirent être engloutis par la population indigène, v. plus loin.

volontiers Promèthéïques, car comme nous l'avons déjà dit, le Prométhée d'Eschyle ne dit mot de l'agriculture.

Pélasge eut un fils nommé Lycaon, qui fut métamorphosé par Zeus, le dieu védique, en loup, en punition des crimes de Lycaon, qui sacrifiait des enfants et faisait des libations sacrées avec leur sang (Paus. VIII, 2, § 2).

Nous trouvons le même récit chez Apollodore, seulement il nous semble que le récit de ce dernier a une forme plus antique et qui se rapproche surtout de la version de la légende du repas de Tantale.

Le fils de Pélasge, dit Apollodore (III, 8, § 1), Lycaon et ses fils surpassaient tous les hommes en iniquités et en arrogance. Zeus en voulant s'assurer lui-même de leurs crimes, vient en personne les visiter. Ils tuent le fils d'un des habitants de la contrée et après avoir preparé la chair de l'enfant, offrent ce repas à Zeus. Zeus indigné renverse la table sur laquelle on avait posé l'horrible repas (cet événement eut lieu, dit Apollodore, à l'endroit, où est la ville de Trapezus [1]), et tue Lycaon et ses fils en les foudroyant. Un seul de ses fils, le plus jeune, Nyctime, fut sauvé par Gaea (la Terre), qui saisit Zeus par la main et arrêta la déstruction de la race.

Apollodore (l. cit. § 2) comme plus tard Ovide (Métam. I, ch. 3—5) rattachent le déluge de Deucalion à ces crimes dont il était la punition [2]).

Nous ne croyons pas qu'on puisse trouver d'autre explication à cette légende, que le souvenir de la guerre d'éxtermination que les Grecs firent aux tribus antropophages.

---

1) Cet endroit est près de la Mavria actuelle, sur les bords de l'Alpheus, rivière de l'Arcadie. Le nom Trapezus est dérivé, dit-on, du mot τράπεζα, table, comme souvenir des horribles festins ou sacrifices de Lycaon.

2) Nous remarquerons pour nous servir en suite, que Lycaon d'après les Métam. d'Ovide, vv. 151—162 et le récit du repas qui suit § IV, v. 163 et suiv. appartenait à la race dite de bronze. Voyez plus loin la légende des siècles.

Nyctimus, dernier rejeton de cette race des chefs des tribus cannibales et fils de Lycaon ou loup (ce qui nous rappelle la légende des tribus Scythes, les Neures qui d'après le dire de Hérodote (IV, 105) se changeaient en loups) règne en Arcadie probablement avec le consentement des Grecs, qui à ce qui semble avaient pour politique de gouverner la contrée au moyen des chefs indigènes qui embrassaient leurs interêts et leurs vues. Il est probable même que les Grecs n'osaient pas imposer des rois de leur race et de leurs croyances à la population sauvage de certaines contrées et préféraient agir avec circonspection au moyen de ces chefs indigènes surtout de ceux qui étaient nés de mariages mixtes.

Après Nyctimus règne en Arcadie le fils d'une soeur de Nyctimus, Callisto. (Paus. VIII, 3, § 1). Cette Callisto est censée avoir eu commerce avec Zeus, et donne jour à Arkas, l'éponyme de l'Arcadie qui jusque là s'appelait Pélasgia (id. ib. ch. 4, § 1).

Il semble clair que la famille régnante indigène est écartée et que l'influence grecque fit élire ou imposa un individu de race mixte, censé être né d'une fille de la famille des anciens chefs et de Zeus. Callisto peut représenter une femme indigène appartenant à la famille des chefs, ou symboliser en général les femmes indigènes, mères d'une race mixte qui hérita du pays. Callisto, d'après la tradition racontée par Pausanias est métamorphosée en ourse et est placée au milieu des constellations; symbole ordinaire de la disparition d'une race dans son caractère individuel et ses coutumes, et qui continue de vivre seulement comme métis en gardant quelques uns de ses souvênirs et quelques coutûmes.

Il est très possible qu'il faut reporter à ces debris d'anciens usages Pélasgiques: «ces fêtes et ces sacrifices, ainsi que ces jours reputés néfastes, pendant lesquels on mange de la chair crue[1])

1) Nous rappelons que dans le récit d'Apollodore II, 5, § 4. Hercule en prenant son repas avec le Centaure Pholus, mange la viande rôtie tandis que le Centaure la dévore crue.

. . . . et on se permet dans certaines localités de prononcer des paroles indécentes pendant les sacrifices . . . . qui se font en honneur des démons du mal et des esprits et non en honneur des dieux». (Plutarque de defect. orac. § 14).

Nous verrons plus tard comme un des descendants d'Arkas, Aepytus, devenu roi de l'Arcadie, fut tué par un serpent qui dut être un des indigènes hostiles aux Grecs.

Nous reviendrons encore à Arkas, en parlant de l'introduction sous ce prince de l'agriculture[1]), ce qui dessine nettement le rôle qu'il joue dans la tradition.

Nous ajouterons encore un trait à ce relevé (fort incomplet du reste) des traces du cannibalisme.

Creuzer (Symb. I, p. 12) regarde les Cyclopes comme un peuple sauvage dont les Grecs parlaient avec mépris. Nous verrons encore plus tard d'après des autorités incontestables, qu'il faut les envisager sous un double aspect, comme phénomènes physiques d'un côté, mais aussi comme certaine race ou peuple. C'est sous ce point de vue qu'ils sont représentés dans l'Odyssée (IX, 106, sq.) quand Polyphème dévore les compagnons d'Ulysse.

Il est très-difficile à dire si les sacrifices humains dont nous trouvons incontestablement des traces chez les Grecs doivent être rapportés exclusivement à l'influence des races indigènes, ou si les Grecs avaient, nonobstant toute la pureté des moeurs védiques, apporté cette horrible coutume des hauteurs du Pamir.

Nous croyons plutôt que les sacrifices humains sont tellement en dehors des moeurs védiques, que là où nous nous trouvons devant des faits de ce genre, nous serions tenté de croire à une des influences, soit de la Phénicie et de la Syrie, soit des vieilles coutumes des indigènes du sol pour expliquer ce fait.

---

1) Pausanias VIII, 4, § 1.

Alfred Maury dans l'Histoire des Religions, vol. I, p. 184, sq., a rassemblé plusieurs exemples de ces sacrifices chez les Grecs, mais nous ne devons pas oublier que l'Héraclès Grec tue Busiris qui sacrifiait des hommes (Hérodote, II, 15) et que Thésée le représentant de l'Attique déjà grécisée fait la guerre à Minos ce représentant du culte crétois, pour abolir les sacrifices humains des enfants que la Crète demandait à Athènes. (Pausanias, I, 27, § 10).

IV. La mantique; Delphes; la médecine et les serpents.

Les serpents, comme nous l'avons déjà dit, sont dans les vieilles traditions le nom qu'on donnait invariablement aux populations qu'on croyait autochtones, «nées de la terre».

La légende de Cadmus est un exemple frappant de ce symbolisme: ces légendes du dragon tué à la fontaine, des races nées de ses dents, et même de l'exil de Cadmus dans une contrée barbare où il devient serpent lui-même, sont toutes empreintes de ce langage allégorique sous lequel on entrevoit des faits réels.

Dionysius dit à Cadmus dans la tragédie «Les Bacchantes» d'Euripide (v. 1330 et suiv.):

«Tu seras transformé en dragon et ton épouse Harmonie, fille d'Arès, prendra elle-même la forme d'un serpent ... (1336) ... tu régneras sur des peuples barbares. — A la tête d'une armée innombrable tu ruineras bien des cités; mais lorsque ces peuples ravageront le temple où Apollon rend ses oracles, un retour funeste les attend ...».

Nous ne croyons pas qu'on puisse comprendre autrement cet oracle et cette légende [1]) de la métamorphose de Cadmus, qu'en admettant qu'il ou plutôt les Phéniciens furent chassés par les

1) Que nous retrouvons chez d'autres auteurs comme p. ex. Apollodore III, 5, § 4.

familles indigènes et que les Cadméens fondèrent une nouvelle colonie dans l'Illyrie chez les Enchéléens (Apollodore), où ils s'emparèrent du pouvoir à condition cependant d'accepter les moeurs et le genre de vie des Illyriens.

La transformation en serpent est évidemment identique à l'assimilisation aux barbares, qui portaient le nom général de serpents.

Nous verrons le même symbolisme dans l'histoire du célèbre oracle de Delphes.

Dans les premiers vers des Euménides d'Eschyle, la Pythie raconte l'histoire légendaire de l'oracle Pythique. On voit de ce récit que la première prophêtesse était la Terre, Gaea, elle-même: «πρωτόμαντις Γαῖα» comme la nomme le texte. Gaea fut suivie de Thémis, la troisième prophêtesse fut Phoebé, une Titanide, fille de la Terre, qui donna l'oracle à son fils Phoebus[1]).

Il arriva, dit Eschyle (v. 12—14), avec les fils de Héphaistos; avec des Crétois, dit le hymne homérique à l'Apollon Pythique (v. 345, sq. comp. v. 296, sq.).

Nous trouvons la même tradition chez Pausanias (X, 5, § 3) qui ajoute quelques détails légendaires conservés probablement dans les traditions du temple.

Gaea plaça, dit-on, comme prophêtesse «πρόμαντις» (ou peut-être faut il comprendre comme celle qui expliquait les signes fatidiques), — Daphné une des nymphes de la montagne. On ajoutait encore comme le disait un poème du nom d'Eumolpia qu'on attribuait à Musée, que l'oracle était en possession de Gaea de moitié avec Posseidon. Gaea, disait cette tradition, avait donné sa part de possession à Thémis, qui en fit don à Apollon, qui acheta au dieu Posseidon sa moitié en lui donnant en échange l'île Calauria qui lui appartenait, et qui se trouvait en face de Troezen (Trezène).

---

1) Dans Hésiode (Théogonie vv. 136, 404—406 et 918). Phoebé, fille du Ciel et de la Terre est mère de Latone, mère d'Apollon. Dans la légende d'Eschyle Latone ou Leto disparait, ou est confondue avec Phoebé.

Pausanias raconte plus loin que les bergers des environs qui s'approchèrent un jour du lieu où s'exalaient des vapeurs du sein de la terre furent plongés dans un extase divin [1]).

Il ajoute une indication d'une grande valeur en ces termes:

«Boeo (Βοιώ) une femme de la contrée (ἐπιχωρία γυνή) dit dans un des ces hymnes qu'elle avait composé sur Delphes, que le Manteion ou l'oracle a été fondé en honneur du dieu par ceux qui sont arrivés avec Olenus des contrées Hyperboréennes».

Pausanias cite quatre vers de la femme poète indigène:

«Il a été fondé ici cet oracle véridique. Par des Hyperboréens l'héros Agiaeus et Pagasus».

Après avoir nommé d'autres Hyperboréens (dit Pausanias, l. cit. X, 5) elle nomme à la fin de l'hymne Olenus en ces termes:

«Olenus, qui a été le premier prophète de Phoebus et qui inventa la structure des plus anciens chants héroïques».

Pausanias dit plus loin (X, 6, § 2) que la ville la plus ancienne sur l'emplacement de Delphes a été fondée, d'après la tradition, par un certain Parnasus, fils d'une nymphe. Cette ville fut detruite par le déluge de Deucalion. Une autre tradition raconte qu'Apollon fut l'amant d'une nymphe Corycia (du nom de laquelle la caverne du mont Parnasse) et eut de cette nymphe un fils, Lycoris, dont le descendant fut Delphus.

On raconte encore qu'un indigène («ἄνδρος αὐτόχθον») nommé Castalius, eut une fille, nommée Thyia, qui fut la première prêtresse de Dionysos et des mystères bacchiques.

Ce fut d'après son nom que les femmes prises de la folie bacchique sont nommées Thyiades. Apollon eut de Thyia un fils nommé Delphus comme le racontent quelques traditions.

D'après l'opinion la plus repandue, dit encore Pausanias (X, 6, § 3) le nom de Pytho provient de ce qu'à cet endroit pourissait [2]) l'animal qu'Apollon avait tué.

1) Plutarque de defect. Or. §§ 42 et 46 dit que le berger qui s'approcha le premier de ce lieu se nommait Corétas.

2) Du verbe πύθω. Plutarque, dans un de ses traités nommé «au sujet de l'ει

D'après la tradition cet animal était un dragon ou serpent (termes synonymes dans l'antiquité) que Gaea «avait constitué gardien de l'oracle ....». «On dit encore, dit Pausanias l. cit., que c'était le fils de Crius, le roi d'Eubée, qui était un homme de violence, et qui avait pillé le temple et les maisons des citoyens les plus riches».

Plus loin (X, 7, § 1 et suiv.) Pausanias parle de cette attaque des brigands d'Eubée et d'un autre pillage du peuple des Phlegyas, auxquels nous retournerons plus tard.

Nous remarquerons seulement ici l'identité du serpent avec le fils de Crius.

Dans l'hymne dit homérique à l'Apollon Pythique (vv. 122—123 et 180, sq.) nous trouvons le récit comme Apollon occit le dragon femelle «δράκαινα» qui était née de la déesse Héra identifiée à la terre[1]). Dans cet hymne le nom de l'oracle Pytho est dérivée comme ci-dessus de la pourriture du corps du serpent.

En examinant ce mythe du serpent, placé comme gardien de l'oracle par Gaea à laquelle ce sanctuaire appartenait, nous revenons à notre idée que le serpent est le symbole des plus anciens habitants de la contrée et entre autres de la tribu qui habitait le mont Parnasse: et nous ne sommes pas seuls à soutenir cette opinion, car Völcker dans la Mythologie des Japetischen Geschlechts (p. 334) dit:

«Die Autochtonen sind unter dem Bilde der Schlange oder des Drachens gedacht ... So musste der Gott der Cretischen

à Delphes», § 2, donne une autre signification à l'épithète «πύθιος», pythique, qu'on donnait à Apollon, en le reliant au verbe πυνθάνεσθαι ou πυνθάνομαι, questionner. Il dérive aussi le surnom δήλιος de δήλως manifestement, ou δῆλος visible. Mais du temps de Plutarque la tradition s'en allait, le raisonnement la remplaçait.

1) Voyez pour l'identification d'Héra (ἔρα-terre) note 3, de la page 75 du 1er vol. de l'Hist. des Relig., etc. d'Alfred Maury. Le hymne dit homérique probablement n'est pas du temps d'Homère, mais la tradition peut être très-ancienne.

Einwanderung nach Delphi die Schlange Typhon auf dem Parnass erst erwürgen».

Nous croyons aussi que les nymphes des bois, des montagnes et des fontaines, filles de la Terre (Théog. d'Hésiode, vv. 130 et 187) qui deviennent amantes d'Apollon sont les représentantes de la même race indigène.

La divination, la sorcellerie, la science des augures, le chamanisme se retrouvent partout et toujours au sein des tribus sauvages et demi-sauvages, et particulièrement au milieu des tribus qu'il est reçu d'appeler tribus touraniennes, depuis la Chine avec ses livres magiques, et les Accads de la Mésopotamie avec leurs figures géométriques magiques jusqu'aux Toungouses et Camtchadales de nos jours.

Ces mêmes sciences occultes sont connues et pratiquées parmi les peaux rouges de l'Amérique du Nord, comme parmi les naturels de la Mélanésie et de l'Australie de nos jours[1]).

Nous rappellerons à propos de ce sujet les paroles de Maury (II, 305, Hist. des Rel.) que: les mystères de la Grèce durent leur origine aux mystérieuses sociétés qui éxistaient au milieu des Pélasges.

En comparant encore ce que dit Maury (id. ib. p. 506 sq.) à propos de la magie des Grecs et en rapprochant de ces faits la reputation des célèbres magiciennes de la Théssalic, nous devrons arriver à conclure que les sciences occultes qui inspiraient horreur aux Grecs à l'éducation védique (comparez cette même horreur dans le § 14 du premier chapitre du Vendidad Zadé parmi les Aryas Iraniens) étaient d'origine étrangère aux Grecs, dit Maury, aux Grecs védiques, insistons nous, et fleurissaient

1) Voyez sur les sciences occultes et la divination chez les sauvages des races antiques Taylor's Anthropology pp. 342, 353, 368, 391, 407 et 432 et suiv., et voyez encore Nadaillac, Premiers hommes etc., v. II, pp. 213, 228, 227, 239, etc. Comparez encore là-dessus et sur les sociétés secrètes des sauvages de nos jours Maury H. des Rel., etc., II, 203, sq., 303, sq. et ses citations et Quatrefages: les Polynésiens p. 52 (1868). Voyez encore les articles de Codrington, missionaire, sur les sociétés secrètes de la Mélanésie et dans le Fidji, etc, etc., dans le Journal of the Anthropological Institute of 1881.

au milieu des populations Aryennes par le sang, mais touraniennes par éducation, qu'on embrasse sous le nom général des Pélasges, les premiers venus sur le sol de la Grèce.

Nous ne saurions douter d'après plusieurs indices que «les fils de la Terre», les autochtones, les tribus venues avant les Grecs védiques en Grèce, avaient leur antique sanctuaire prophétique à Delphes comme ils l'avaient à Dodone (dont nous parlerons plus tard). Le fait est exprimé par les paroles de la légende, que Gaea la Terre possedait l'oracle. Nous ajouterons encore, pour relier les fils de la Terre aux antiques traditions incarnées en Prométhée le larron du feu — qu'à Delphes, d'après Plutarque (vie de Numa § 9 et sur l'ει à Delphes § 2) on entretenait un feu perpétuel, et cet usage d'après Maury[1]) remonte au culte des Pélasges.

Nous remarquerons encore que Plutarque dit, que le feu était entretenu exclusivement avec du bois de pin, ce qui nous fait comprendre que l'usage venait du Nord, et non comme l'ont pensé plusieurs auteurs, du Midi ou de l'Orient avec le mythe de Héphaistos.

L'oracle passe à Thémis; il est probable que le dédoublement de la Terre en Thémis est un symbolisme postérieur à la légende primitive. Nous trouvons cette tradition chez les grands tragiques, ce qui prouve assez que la tradition est habillée (comme nous l'avons dit mainte fois) par l'esprit grec. Thémis qui introduit l'ordre dans les sociétés[2]) pourrait bien n'être que le symbole d'une certaine organisation sociale des Pélasges, que les Grecs avaient trouvé non dans un état de barbarie complète,

---

1) H. des Rel. etc., II, 120, comp. I, p. 100. Nous ne partageons pas cependant toutes les idées de cet illustre savant: ou plutôt, la mythologie étant un diamant à mille facettes, nous contemplons certains mythes sous un certain point de vue autre que celui d'Alfred Maury.

2) Comparez les sept mariages symboliques de Zeus dans la Théogonie d'Hésiode (886—923) et surtout le second mariage à Thémis (v. 901—906). Thémis d'après le v. 135 de la Théogonie, fille du Ciel et de la Terre, est une femme Titan.

mais régis par des lois, cruelles il est vrai, comme nous l'avons vu dans la dispute d'Apollon et des Erynnies, mais cependant des lois et des coutumes invariables.

Nous croyons aussi que Phoebé qui hérite l'oracle de Thémis est due à ce même symbolisme, dont le but était de créer une filiation entre la Terre et Apollon, dieu éminement grec.

Thémis et Phoebé ne possèdent que la moitié de l'oracle, la seconde moitié est une part appartenant à Posseidon, ce qui ressemble fort à la personnification de cette colonie crétoise de Cnosse, dont parle l'hymne homérique (à l'Apollon Pythique vv. 296 et suiv., 347 et suiv.) et dont ensuite nous ne voyons pas de traces à Delphes, car ni Euripide dans son Jon (vv. 414—416) ni Diodore de Sicile (XVI, 23, 24), ni Pausanias (III, 10, § 4) ne donnent la moindre indication qu'à Delphes un élément étranger aux habitants de la contrée eut la moindre part aux décisions que prenait le conseil formé des notables de la ville.

La disparition de l'élément crétois dut être symbolisé par la moitié de l'oracle achetée à Posseidon par Apollon qui reste seul maître de l'oracle complètement grécisé.

Et vraiment en étudiant toute la succession des faits racontés par les traditions, nous voyons qu'Apollon tue le serpent gardien du sanctuaire, qu'il s'empare de l'oracle, que l'oracle (grec) est censé avoir été fondé par les Hyperboréens, qu'une autre tradition le reporte à un autochtone Castalius etc.

Tous ces récits semblent se resoudre en faits suivants:

A Delphes dut exister un oracle tenu par les chamans ou sorciers Pélasges, et ce sanctuaire était en possession d'une tribu indigène, qui en retirait des profits ce qui faisait dire qu'il appartenait à la Terre ou à ses fils.

Les Grecs s'emparèrent de force de ce sanctuaire, ce qui est symbolisé par la mort du serpent qui le gardait et par l'indication de la femme-poète qui dit que ce fut Olenus, arrivé avec les Hÿperboréens, qui prononça le premier les oracles en héxamètres grecs, (Pausanias, X, 5, § 4).

Le lecteur nous pardonnera une courte disgression au sujet d'Olenus et de ses compagnons.

Olenus poète grec est cependant Hyperboréen; quelle est la véritable signification de cette tradition?

Nous avouons que nous sommes très-enclins à identifier les vertueux Hyperboréens à quelques tribus védiques restées au Nord en dehors de la Grèce qui cependant n'avaient pas brisé les liens d'amitié qui les unissaient à leurs frères védiques entrés en Grèce. Ces Hyperboréens envoient des présents ou des dimes à Delos comme le dit Herodote (IV, 33) Pausanias (I, 31, § 2) Callimaque dans son hymne à Delos (v. 280) etc., etc.

Hercule le Grec[1]) par excellence dans sa mission civilisatrice qui étend l'influence grecque à l'orient sur les contrées asiatiques et au couchant jusqu'en Espagne, — va visiter les Hyperboréens (v. Apollodore II, 5, § 11), ces mêmes Hyperboréens qui viennent à Delphes annonçer des oracles en hexamètres grecs, et y envoient un temple en cire (Paus. X, 5, § 5) nous reportant encore vers un pays censé être riche en miel et par conséquent assez froid pour que l'abeille y dusse accumuler de larges provisions de cire et de miel et puisse le faire par la nature de la contrée; autrement dit: cette légende du temple de cire nous renvoie au midi de la Russie, où durent rester quelques tribus védiques[2]).

---

1) Nous parlons au long de ce mythe dans une autre partie de notre travail. Ici nous dirons seulement que les Hercules de la Phénicie et de la Grèce furent confondus dans une personne et entés du mythe solaire à une époque postérieure. Le Hercule phénicien, comme le Hercule grec furent au commencement les héros d'une race, la personnification de ce que cette race avait fait; c'est une création du peuple qui se retourne pour recapituler dans une personne collective tout ce que les forces communes ont créées. Les contes populaires de toutes les contrées et notamment les contes slaves fournissent les meilleurs exemples de ces héros du travail d'un peuple. Sous un certain point de vue Prométhée est le Hercule des races antiques.

2) Nous dirons par parenthèse que le centaure est parfaitement connu dans les vieux contes slaves. Il est nommé demi-cheval en russe Polou-kon, d'où le nom Polkan.

Pour revenir à notre sujet, rappelons-nous que la divination et la magie étaient des sciences des peuples non-védiques, et que les Aryas védiques accusaient leurs ennemis les Dasyous de s'adonner à la magie[1]) comme dans le I Fargard du Vendidad-Zadé, § 14, la magie est une création d'Angro-mainyus, c'est-à-dire, une science des peuples que les Aryas iraniens avaient rencontrés à Haetumat[2]).

Et Hésiode, d'après la tradition conservée par Pausanias (IX, 31, § 4) étudie la science de la divination et de la prophétie chez les Acarnanes, peuple qui certainement n'était pas d'origine gréco-védique, car Pausanias prétend (VIII, 24, § 4) qu'anciennement ils se nommaient les Curètes, et qu'ils reçurent le nom qu'ils portaient postérieurement d'un héros nommé Acarnan.

Nous croyons donc que le serpent appointé par la Terre comme gardien de son oracle, est une des tribus indigènes qui habitait le mont Parnasse et gardait jalousement le sanctuaire et l'oracle, source de revenu, jusqu'à ce que cette tribu ne fut obligée de céder par force son oracle aux tribus védiques qui apprirent la science de la mantique de ces mêmes tribus indigènes ou s'il faut en croire le hymne homérique, introduisirent la divination syrienne au moyen de cette colonie des Crêtois de Cnosse, qui arrivèrent, dit l'hymne, avec Apollon à Delphes. Ce point reste irrésolu[3]) pour cette localité qui ne fut que gardée par le serpent tué par Apollon, mais en général la où le serpent est réputé maître de la divination, on doit y voir le genre de divination propre aux tribus indigènes de la Grèce.

---

1) Voyez la Géographie de l'Inde de Vivien de St Martin, pp. 99, 104 etc., et le Rig-Véda, trad. de Langlois v. I, pp. 58, 489; II, 428; III, 36, 413; IV, 302, etc. etc.

2) Voyez la traduction du I Farg. du V.-Zadé dans la troisième monarchie de Georges Rowlinson's Ancient Monarchies v. II, p. 432 (1871). Haetumat est la vallée de l'Etymandre (Holmend). Voyez Lenormant, Lettres Assyriol., L. I, p. 29, ed. lithogr.; et Origines, v. II, p. 508.

3) Du reste nous verrons dans le chapitre suivant qu'Apollon apprend l'art de la divination de Pan.

Ainsi Mélampus reçoit le don de la divination et de l'art de guérir, parce que des serpents lui lèchent les oreilles (Apollodore, I, 9 § 11, et II, 2, § 1).

Il est extrémement curieux que les serpents jouent toujours un rôle prepondérant quand il s'agit de la médecine[1]) et que Zeus s'irrite contre les médecins et est hostile à l'art de guérir.

Nous croyons y voir un indice certain que cet art appartenait exclusivement à l'origine aux tribus qui ne revéraient pas les dieux gréco-védiques, et qui étaient hostiles aux Grecs, type incarné comme nous le disions plus haut dans Prométhée.

Apollodore (III, 10, § 4) nous raconte la tradition que Zeus tue le fils d'Apollon, Asclépios ou Esculape «craignant que les hommes devenus habiles dans l'art de la médecine ne se sauvassent mutuellement de la mort».

Nous avons vu dans la tragédie d'Eschyle que Prométhée en énumérant ses bienfaits à l'humanité dit que c'est lui qui le premier inventa les boissons salutaires et les baumes qui rendent la santé aux malades.

Asclépios, l'incarnation de la médecine chez les Grecs a pour symbole un serpent, symbole des races «nées de la terre» qui créèrent la médecine empirique, basée sur des milliers d'années d'observation (pendant leur vie nomade) des habitudes des animaux, médecine qui existe de nos jours dans la haute Asie[2]).

La naissance même d'Asclépios est extrémement instructive pour le sujet que nous traitons.

D'après la tradition racontée par Pausanias (II, 26, § 4)

---

1) Comparez James Fergusson's Tree and serpent worship, ce qu'il dit au sujet des Naga.

2) Nous en reférons à l'appendice D (p. 260 of the 2 ed. of 1873) dans le Fergusson's Tree and serpent worship, sur la médecine au Kashmir, héréditaire dans la famille royale des Nagas. Nous attirerons encore l'attention du lecteur sur le récit de Colborne Baber (Travels and Researches in W. China, Lond. 1882) sur les Lolos de la vallée de Kieng-Kang. Parmi ce peuple la caste des médecins est revetue du pouvoir; cette caste est la seule qui garde aussi le secret de l'art d'écrire.

Esculape nait sur le mont Titthium, d'une fille de Phlégyas. Ce dernier comme nous le verrons ci-dessous (ch. VIII) est l'éponyme d'une tribu indigène qui fut célèbre par ses ravages en Grèce et par les razzia que cette tribu exécutait dans le Péloponèse. Cette fille fut l'amante d'Apollon, ce qui est un symbolisme transparent pour exprimer l'idée que l'art de guérir des Grecs était né de la médecine connue et pratiquée par les indigènes, mais que finalement les Grecs prirent cet art sous leur protection, et fondèrent la médecine grecque dans laquelle Apollon est l'esprit de la théorie, le raisonnement des races védiques qui veut se rendre compte des cures accomplies par les remèdes de la médecine empirique[1]).

D'autres traditions sur Esculape, quoique variant le récit de sa naissance, gardent cependant les traits caractéristiques que nous venons d'indiquer.

Apollodore (III, 10, § 3) rapporte la même tradition que Pausanias en ajoutant que la mère d'Esculape, fille de Phlegyas, portait le nom de Coronis; mais il raconte encore une autre tradition d'après laquelle Asclépios nait d'une fille de Leucippus (fils de Perières) Arsinoé.

Mais Leucippus était (v. les tables d'Apoll.) un descendant de Lelex, que Pausanias nomme (III, 1, § 1) un autochtone de la Laconie.

---

1) Nous ne sommes pas préparés à réprondre à une question d'une importance immense. On dirait qu'Apollon après Homère prend un nouvel aspect et tend à remplacer Zeus sous plusieurs rapports; au moins c'est le Zeus du progrès, et qui parait sous sa nouvelle forme postérieurement au Zeus purement védique. Apollon est lié intimement aux Hyperboréens. Il semble que l'Olympe fut le point de division entre les tribus védiques, qui jusque là marchaient en traversant la Thrace en groupe serré. Ils restèrent quelque temps dans la Macedoine et l'Olympe fut le point de départ, et des familles Achéennes qui s'élancent les premières pour occuper la Grèce, et de l'invasion Dorienne. Apollon, certainement divinité gréco-védique ou plutôt nouvelle conception d'une idée védique, developpée pendant l'invasion Dorienne, semble arriver, sous son nouvel aspect en Grèce par les îles. V. son apparition à Délos. Ce qui est curieux c'est que l'hymne dit homérique à Apollon de Délos fait trembler tous les dieux de l'Olympe à son approche (v. 2—4).

Apollodore (III, 3, § 1) nous donne un récit très-intéressant sur l'enfant Glaucus, fils de Minos de Crète et de Pasiphae. Ce garçon tombe en jouant dans un tonneau plein de miel et y étouffe. Minos fait venir des Curètes qui lui conseillent de faire venir les sorciers (verbalement les mantiques). On lui indique Polyidus; Minos le fait enfermer avec le corps de l'enfant, et lui déclare qu'il ne sortira pas de la chambre tant que l'enfant ne sera pas ressuscité. Polyidus ne sait pas ce qu'il doit entreprendre, quand il voit un serpent (δρακών), qui s'approche en rampant du corps inanimé du garçon. Il jette une pierre au serpent et le tue. Après quelque temps apparait un autre serpent qui, en voyant le corps du premier, s'éloigne et revient avec une poignée d'herbes qu'il place sur le corps du serpent tué. Ce dernier revient à la vie et les deux serpents s'éloignent. Polyidus étonné de ce spectacle, prend la poignée d'herbes apportée par le serpent et la place sur le corps de l'enfant. Glaucus ressuscité, Polyidus le rend à son père [1]).

Apollodore raconte plus loin que Minos ne permit pas à Polyidus de regagner sa patrie avant qu'il n'eut instruit Glaucus dans l'art de la divination. Polyidus obligé d'obeir, l'instruit dans cet art, mais ayant reçu la permission de partir et au moment de s'embarquer il fait Glaucus cracher dans sa bouche, et le garçon oublie tout ce qu'il avait appris.

Par malheur la tradition ne nous dit pas de quelle race était Polyidus, nous savons seulement qu'il habitait Argos, c'est-à-dire la contrée où on revèrait particulièrement Esculape à Epidaure [2]).

Dans le récit d'Apollodore le caractère éthnique du serpent

---

1) Les contes slaves abondent en exemples de l'art de guérir des serpents. Jusqu'à nos jours on porte contre la fièvre parmi le peuple des peaux ou des têtes de serpent sur la poitrine. Dans un conte russe un pâtre voit un serpent qui cherche une herbe qui rompt le fer.

2) Dans l'Astronomica de Hyginus (L. II, § XIV), Asclépios lui-même prend dans le même récit la place de Polyidus. Mais Hyginus est un auteur de basse date.

est complètement perdu, mais est-ce une raison pour réjeter cette signification?

Polyidus semble avoir eu déjà la reputation de sorcier ou de médecin, car les Curètes le désignent à Minos. Les Curètes eux-mêmes étaient des gens possédant certaines sciences occultes, mais ils representaient d'autres branches de savoir que celle dont Polyidus était un adepte.

Argos, la patrie de Polyidus, avait reçu son nom (comme le disait la tradition), d'Argus le petit fils de Phoronée, l'inventeur du feu (Paus. II, 16, § 1).

L'invention du feu est la légende des races antiques de la Grèce, et vraiment, en parlant des murs de Mycène et de Tiryns, nous retrouverons dans l'Argolide ces vieilles populations, dites «nées de la terre», ce qui représente non une seule race issue d'un même sang, mais une certaine période de développement, une certaine civilisation, un certain état social.

Toutes les tribus indigènes que les Grecs védiques avaient trouvé sur le sol de la Grèce étaient nommés par eux serpents en les distinguant nettement de tous les autres colonisateurs de la Grèce, à la tête desquels étaient comme de raison les Phéniciens.

En poursuivant dans la légende ce nom de serpent, identique à l'expression «autochtone», nous verrons plusieurs exemples de l'emploi de ce terme, où il est impossible de soupçonner autre chose qu'un homme ou une tribu appartenant à ces antiques populations dont nous parlons. Par exemple un serpent conduit Antinoé sur l'emplacement où s'éléva la ville de Mantinée en Arcadie (Pausanias, VIII, 8, § 3).

C'est à ce genre de traditions qu'il faut rattacher aussi le récit de Pausanias (X, 33, § 5) puisé aux traditions de la Phocide.

Dans la ville d'Amphiclée le prince de la contrée s'attendant à être attaqué par ses ennemis place son fils dans une boite et le cache dans un endroit solitaire.

L'enfant est attaqué par un loup: un serpent le défend[1]).

Le père de l'enfant revient le chercher, mais voyant qu'un serpent avait entouré de ses replis la boîte, il lance son javelot, tue le serpent, mais malheureusement tue du même coup son fils. Cependant ayant su par les pâtres que le serpent avait défendu son fils contre le loup, il élève un tumulus de cendres[2]) à la mémoire de son fils et du serpent. C'est pourquoi Amphiclée reçut le nom d'Ophitée.

Nous ne saurions passer sous silence la tradition remarquable du serpent comme protecteur de la ville d'Olympie en Elide (Paus. VI, 20). On le revèrait sous le nom de Sosipolis, comme un esprit, ou daimon de l'ancien culte, non comme un dieu du système Olympique. Non seulement le nom de daimon nous fait comprendre qu'il appartenait à ce culte des esprits qui formait la base de la religion des tribus de la haute Asie et des tribus non-védiques de la Grèce, mais encore nous remarquerons qu'on ne lui faisait pas de libations de vin (Paus. l. cit., § 2 in fine) ce qui, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, est un indice certain d'un culte qui avait précédé l'introduction en Grèce du vin et l'immigration des races védiques qui connaissaient une boisson enivrante.

V. Dodone, le culte des esprits et le culte de Pan.

Quand nous tournons notre attention vers le culte des tribus qui avaient précédé les Grecs védiques dans la péninsule, nous

1) Nous rappelons au lecteur (Hérodote IV, 105) que les Neures lycanthropes furent chassés par les serpents de leurs habitations dans la Scythie. Comp. là-dessus Schaffarik, Antiquités slaves, Part II, (p. 29 de la trad. russe de Bodiansky. Les serpents dans cette tradition sont une tribu nomade.

2) Ces tumulus de cendres étaient la forme la plus ancienne des autels sacrificatoires, comp. Pausanias, V, 14, § 8.

devrons nous arreter avant tout à Dodone de la Thésprotie [1]), où on adorait «le Zeus Pélasgique de Dodone» (Iliade, XVI, 233), et où on revèrait son chêne sacré. Les paroles de Homère ne laissent pas de doute que la divinité de Dodone n'était pas une divinité grecque à l'origine, que c'était un dieu des Pélasges, dont les prêtres étaient les Selloi.

Strabon (VII, 7, § 10, f. Caus. 327, sq.) dit de même que l'oracle de Dodone fut fondé par les Pélasges qui, ajoute-t-il, «sont nommés le plus anciens des peuples qui ont régné dans l'Hellas». Strabon, comme on voit, se reporte vers un temps antérieur à toutes les colonies qui furent fondées en Grèce par les Phéniciens les Cariens, les divers aventuriers qui passèrent du littoral de la Syrie et de l'Asie mineure dans les îles de la mer d'Egée et sur le continent de la Grèce. Il dessine la période que nous avons taché d'ésquisser: ce moment historique quand la race dite des Pélasges, c'est-à-dire la masse des peuples avec un ordre social identique à celui des Illyriens, des Acarnanes, des Thésprotes, des Thraces occupait seule le territoire de la contrée qui devait plus tard porter le nom de Hellas.

Il est vrai qu'il cite plus haut l'opinion d'Euphore (V, 2, § 4, f. Caus. 221) qui disait que les Pélasges sont des autochtones de l'Arcadie qui choisirent un genre de vie belliqueux, et que tout le Péloponèse portait le nom de Pélasgia, — mais ceci n'est qu'une conjecture d'Euphore, tandis que Strabon dit positivement (l. cit. f. Caus. 221) qu'ils occupaient toute la Grèce, qu'ils avaient colonisé l'île de Crète et qu'en Thessalie la contrée au midi des bouches du Penée se nommait l'Argos Pélasgique.

«Et Homère (dit Strabon) nomme le Zeus de Dodone le

---

1) Il est curieux que les Perrhaebes qui habitaient l'angle Nord-est de la Thessalie sont nommés par Homère dans l'Iliade (II, 749—750) «habitants près de la froide Dodone». On croit qu'il y avait deux Dodones, l'une en Thessalie, l'autre en Thésprotie, ou l'Epire de nos jours. Comp. Creuzer's Symbolik III, 81, 178. Nous parlons de la Dodone Epirote qui est la plus connue.

Zeus Pélasgique. Quand à Euphore il s'appuie sur un fragment d'Hésiode en faisant les Pélasges originaires de l'Arcadie, car Hésiode dit (Fr. 98 et trad. de Lehrs dans l'édit. Firmin Didot):

Filii sex erant Lycaonis deo-similis quem olim genuerat Pelasgus».

Nous corrigerons cependant cette citation par une autre tirée d'Apollodore II, 1, § 1. (Fr. 97, Lehrs):

«Hésiodus Pelasgum indigenam fuisse ait».

De ces deux citations nous pouvons conclure seulement que Lycaon, ce lycanthrope qui nous rappelle les Neures de Herodote, descendait de Pélasgus, qui représente toute la race, dont une des tribus est représentée par Lycaon.

«Eschyle, continue le même Strabon (l. s. cit.) «dans les Suppliantes» (et les Danaïdes[1]) assigne pour point de départ aux Pélasges Argos, Argos près Mycènes[2])».

Plus loin Strabon dit (VII, 7, § 10) de Dodone: «Evidemment ce furent des peuples barbares qui d'abord environnèrent le temple, ceci encore ressort du témoignage d'Homère et de la peinture qu'il fait des habitudes de ces peuples, lorsqu'il les qualifie d'aniptopodes et de chamaeunes[3]).

«Seulement s'appelaient ils Helli, comme le veut Pindare, ou Selli, comme ils sont nommés dans Homère, le peu de certitude de cette dernière leçon dans le texte du poète empèche de rien affirmer à cet égard».

Dans les fragments du VII livre (§ 1—4) de Strabon nous lisons à propos de la légende des colombes ou péléïades: «on prétend cependant que dans la langue des Molosses et des Thesprotes le mot πέλειαι signifie vieilles femmes ... de sorte que

---

1) Les Danaïdes ne nous sont connues que de nom. On prétend que les Egyptiens, les Danaïdes (tragédies perdues) et les Suppliantes formaient une trilogie.

2) Nous remarquerons que Strabon a en vue dans les Suppliantes le monologue de Pélasgus, v. 249, sq.

3) Qui ne lavent pas leurs pieds et qui couchent sur la terre.

les fameuses péléïades ou colombes pouvaient ne pas avoir été des oiseaux, mais simplement les vieilles femmes chargées de desservir le temple».

Strabon ajoute plus loin (§ 3 Teubn.) que dans le temple de Dodone on voyait une chaudière servant de piédestal[1]) à une statue armée d'un fouet d'airain. Ce fouet se composait de trois chaînes auxquelles pendaient des osselets, et quand le vent les mettait en mouvement, les osselets venaient frapper contre le vase et produisaient un son tellement prolongé qu'on pouvait compter jusqu'à quatre cents dans l'intervalle de la première à la dernière vibration.

C'était un présent des Corcyréens et probablement d'une date assez basse.

Strabon à notre grand regret ne nous donne pas de détails sur le culte antique, excepté qu'il dit (fr. 1 bis) «que l'oracle de Dodone ne s'exprimait point par des mots mais au moyen de certains signes».

Mais voilà une indication de haute valeur que nous trouvons chez Strabon (VII, 7, § 12 f. Caus. 329). «Il demeure acquis qu'à l'origine ce furent des hommes qui remplirent à Dodone les fonctions de prophètes; . . . . plus tard il est vrai on délégua trois vieilles femmes pour remplir ces fonctions. Ce fut à l'époque apparemment où Dioné elle-même fut appelée à partager avec Zeus le sanctuaire de Dodone» . . . .

De tout ce que dit Strabon nous pouvons conclure seulement que l'oracle de Dodone fut une institution qui appartenait aux habitants les plus anciens du sol grec, qui formaient une race nommée les Pélasges et qui étaient identiques par la religion et leurs coutumes avec les Pélasges du Péloponèse, habitants de l'Argolide et de l'Arcadie.

Mais nous relèverons encore les paroles de Strabon qui relient le changement des coutumes de l'oracle, à l'introduction

1) Verbalement, une chaudière «surmontée d'une image d'homme».

de Dioné dans le sanctuaire de Dodone, comme l'épouse de Zeus.

Ceci indique clairement le travail réformateur des Grecs, c'est-à-dire de la race védique; cela nous indique que l'oracle avait passé aux mains des tribus dont le dieu suprême portait le nom de Dyaus, Dyus, Div ou Dies[1]), car Dione n'est que le féminin du Dyus védique.

Ce Dyus ou Div remplaça une divinité indigène, dont, remarquons-le, le nom nous est totalement inconnu.

Il est très-possible aussi que cette divinité indigène avait un caractère tellement ténébreux, indécis ou peut-être mystérieux que les Grecs ne la connurent que très-imparfaitement, ce qui faisait dire à Hérodote, que les noms et les fonctions des dieux furent reglés par Hésiode et Homère[2]).

De fait la vieille divinité fut oubliée ou expulsée pour la remplacer par le Dyaus védique.

Nous trouvons dans Pausanias (I, 17, § 5) une indication qui ne manque pas d'intérêt et qui se relie indirectement à l'assertion d'Hérodote.

«Dans la contrée de la Thésprotie, dit-il, il y a beaucoup de choses remarquables, surtout le sanctuaire de Dios à Dodone et le chêne sacré de ce dieu».

«Près de Cichyrus se trouve un lac qu'on nomme Achérusien et une rivière Achéron; il y coule aussi un cours d'eau le Cocyte, qui a un aspect triste; et il me semble qu'Homère avait vu cette contrée et qu'après il resolut de decrire le monde souterrain et donna à ses fleuves les noms des fleuves de la Thésprotie».

---

1) Comp. Max Müller. Lect. on the sc. of languages v. II, pp. 412, 468—496 (7th éd. 1873). Comp. Alfr. Maury, la religion des Aryas (Croy. et légendes p. 17) etc., etc.

2) Hérodote, II, 53. «Hi (Hesiodus et Homerus) sunt autem qui deorum generationem Graecis condiderunt et cognomina ac nomina diis imposuerunt .... et eorum formas delinearunt».

Comp. là-dessus Creuzer's Symbolik, I, pp. 15—16 (1842) et ce que nous disons dans l'avant-propos au sujet du Zeus védique que nous distinguons dans son développement du ciel lumineux commun à tous les Aryas.

Il se peut que le dieu antique de la Thésprotie qui avait un caractère chtonien devint le type du dieu de Hades, l'Aides d'Homère, remplacé à Dodone par le Zeus brillant védique.

Le dieu infernal de la théogonie grecque est souvent appelé Zeus Katachtonios, le Zeus du monde souterrain, comme p. ex. dans l'Iliade IX, 457 (comp. encore Pausanias II, 24, § 5). Gladstone dans son Juventus mundi (p. 254) demande avec raison: comment se fait-il que l'Aidès ou l'Aidoneus eut reçu ce titre, qui cependant n'est jamais appliqué au troisième frère Poseidon, que Homère ne nomme jamais le Zeus de la mer? Nous ne prétendons pas resoudre cette question catégoriquement, mais nous soupçonnons fort que le dieu de Dodone était un dieu métallurgique (Plutus) et chtonique (Pluton) qui fut accepté dans le système religieux des Hellènes, après le travail de fusion qui se fit entre les cultes des races diverses, — comme frère du Zeus olympien, et qui à Dodone lui était identique; ou plutôt le Zeus védique en prenant possession de Dodone se chargea des fonctions du dieu antique et reçut un caractère nouveau, en dehors de sa conception première; mais dans la théogonie grecque il dut se dédoubler et apparaître comme personnage separé dans les deux rôles du dieu du ciel et du dieu infernal.

Dans le livre X, 12, § 5 Pausanias dit encore en parlant de l'oracle de Delphes et des Sybilles en général: «et Phaennis la fille du roi des Haones[1]) et les colombes de Dodone prophétisaient sous l'inspiration divine .... mais on ne les nommait pas Sybilles» .... et plus loin: «Les Péléiades (les prêtresses de Dodone) étaient plus antiques que Phémonoé et furent les premières parmi les femmes qui chantèrent les vers suivants:

«Zeus était, Zeus est, Zeus sera, o grand Zeus»!

---

1) Tribu pélasgique d'Epire, que nous retrouvons peut-être dans les Aones de la Béotie, nommés avec les Hyantes chez Paus. IX, 5, § 1. Les Aones se fondent avec les Cadméens, tandis que les Hyantes s'expatrient.

«Gaia donne les fruits de la terre, aussi célébrez Gaia comme mère»!

Phémonoé d'après ce même Pausanias (X, 5, § 4) était la première prêtresse d'Apollon à Delphes et fut la première qui parla en hexamètres, ce que, comme nous l'avons vu plus haut, était attribué à Olenus l'Hyperboréen par Bio la femme poète indigène.

Ce que nous croyons devoir relever dans le récit de Pausanias, c'est que Phaénnis une fille d'un roi indigène ainsi que les prêtresses de Dodone représentaient un certain genre de divination et de prophétie qui n'est pas le même que celui qui est représenté par la première prêtresse d'Apollon, Phémonoé, ou par Olenus qui parlent déjà en hexamètres grecs.

De plus les vers que prononcent les prêtresses de Dodone en Grec semblent appartenir déjà à un temps de transition quand l'influence grecque commence à se faire sentir à Dodone: c'est le moment il nous semble auquel il faut reporter les paroles de Hérodote (II, 57) quand il dit:

«Je pense que les Dodoniens auront donné à ces femmes (aux prêtresses ou colombes noires v. 55) le nom de colombes, parce qu'elles étaient étrangères et que leur langage aura paru ressembler aux gazouillements de ces oiseaux. Ensuite avec le temps lorsque celle qui était parmi eux se sera familiarisée avec la langue grecque, ils auront dit que la colombe parlait comme les hommes, au lieu que tant qu'elle ne faisait usage que d'une langue étrangère elle ne paraissait avoir que la voix d'un oiseau».

Hérodote avait parfaitement compris le sens de la légende des colombes, seulement il semble qu'il faut retourner l'argument: ce ne sont pas les Dodoniens indigènes qui ne comprenaient pas la langue des colombes, c'étaient les Grecs qui étaient venus à Dodone[1]). Les colombes deviennent femmes quand elles com-

1) Dans le cours de cet article nous avons fait observer déjà maintes fois que le Grec rapportait tout à sa nationalité et se regardait comme le centre autour

mencent à parler en vers grecs comme la Phémonoé de Delphes ou l'Hyperboréen Olenus. En un mot l'antique dieu pélasgique de Dodone est déjà prêt à faire place, ou a déjà cedé sa place au Zeus védique, quand les prêtresses de Dodone prononçaient en Grec les vers qui par leur langue et par leur pensée sont certainement d'origine aryo-védique, et ne peuvent être réportés ni aux tribus pélasgiques, ni même comme l'a pensé Creuzer (Symbol. I, 19—21) à l'influence égyptienne ou phénicienne, dont à vrai dire nous ne trouvons aucune trace à Dodone.

Du reste si notre manière d'envisager Prométhée ne manque pas de justesse, — de ce Prométhée qui est une personnification pure de toute alliance égyptienne ou phénicienne du monde antique pélasgien, — nous retrouvons une preuve indirecte de ce que nous avançons dans les paroles de Prométhée dans la tragédie d'Eschyle quand il le fait dire (v. 830):

«Donc tu (Jo) étais venue au pays des Molosses à la croupe élévée de Dodone, au siège fatidique du Zeus des Thésprotes, où — prodige incroyable, — les chênes prennent voix et parlent».

Eschyle fidèle toujours à la tradition ne dit mot de quelque influence étrangère, il fait parler Prométhée d'un oracle connu depuis longtemps parmi les populations de la contrée, et qui semble leur appartenir en propre, être la création du peuple même au milieu duquel il éxistait.

Nous tâcherons de nous faire une idée de cet oracle célèbre d'après quelques fragments de récit que nous ont laissé les auteurs anciens.

Il existe un fragment de Hésiode conservé par le scholiaste de Sophocle sur le vers 1174 (1166—1169?) de la tragédie de Sophocle les Trachiniennes, c'est-à-dire sur les paroles d'Hercule

---

duquel gravitaient tous les faits. Cette faculté d'envisager tout sous un point de vue éminemment subjectif doit-être prise en considération pour l'intelligence des légendes transcrites par les Grecs. Ce fut aussi la source de la force immense d'absorption que possédaient les Grecs.

qui dit à son fils Hyllas qu'il était entré dans le bois des Selles sauvages habitants des montagnes et avait receuilli la voix du chêne fatidique consacré à son père.

Voici ce fragment (ed. Lehrs fragm. 51 et comparez Strabon VII, 7, § 10[1]):

«Il y a une contrée Hellopia, riche en champs et en pâturages;
«abondante en moutons et en boeufs aux pieds lourds;
«elle est habitée par des hommes — (riches en moutons, riches en boeufs). —
«innombrables, appartenant à la génération des mortels.
«La se trouve Dodone entourée de hautes murailles, au bord de la contrée:
«elle est aimée de Zeus et là se trouve son oracle
«respecté par tout le monde: . . . .
« . . . . ils (les oracles ou les prophéties) habitent dans les racines du chêne.
«C'est de là que les mortels reçoivent toutes les prophéties.
«Celui qui veut questionner le dieu immortel
«le vénère en présentant des dons et en s'approchant avec de bons oiseaux».

Nous avons recours à la Symbolique de Creuzer (éd. de 1842) pour tracer un tableau de Dodone et de la mantique de ce lieu, tableau dessiné par Lasaulx, que reproduit Creuzer[2]).

Dodone était situé dans l'Hellopie de Hésiode; Poucqueville et Leek identifient l'Hellopie avec la charmante vallée au fond de laquelle est située la ville de Janina. Il semble que l'emplacement de Dodone est le même que celui qu'occupent de

1) Nous en donnons ici une traduction française: en nous excusant sur les barbarismes que nous sommes obligés de faire. Voir le texte grec et la traduction latine dans l'édition de Firmin-Didot de Hésiode sous la rédaction de Lehrs.

2) Voyez Symbolik III, pp. 175—191. Nachtrag der 3. Ausgabe (1841) zum Cap. VIII, § 2 et Lasaulx cité par Creuzer: Das Pelasgische Orakel des Zeus zu Dodona von E. v. Lasaulx, Würzburg, 1840.

nos jours les ruines de Kastriza et le couvent de ce nom, près de Janine.

Il parait, dit Lasaulx, que la prophétie se revelait de deux manières différentes, ou en paroles par suite d'une inspiration, ou d'après l'observation de certains indices révélateurs. On nomme trois manières différentes de receuillir les oracles, par le chêne et ses colombes (lisez vieilles femmes), par le ruisseau qui jaillissait entre les racines du chêne et par le chaudron retentissant.

Le chêne δρῦς ou φηγός était le quercus esculus ou le quercus aegilops dont les glands doux peuvent servir de nourriture et étaient regardés comme la première nourriture des hommes [1]). C'est pour cela que le Zeus nourricier, auquel le chêne était consacré portait le nom de φηγός ou φηγοναῖος qui était identique à l'antique Zeus Romain Jovis Fagutalis (Comp. Pline, éd. Littré, XVI, 15).

Cet arbre était habité par la divinité, ainsi que le croyaient les anciens, et la présence de la divinité se manifestait par le frôlement des feuilles du chêne et les voix des oiseaux. Quand on interrogeait l'arbre, il tressaillait et les Péléiades expliquaient les indices du mouvement en disant: «voilà ce que Zeus annonce» [2]).

Près des racines de l'immense chêne jaillissait une fontaine d'eau froide, le murmure de cette fontaine servait de signe révélateur à la prêtresse inspirée [3]).

Enfin le chaudron dont nous avons parlé plus haut donnait des signes révélateurs aux moyens des sons que produisaient les osselets frappant sur l'airain.

---

1) Ceci relie la Thésprotie à l'Arcadie, voyez Pausanias VIII, 1. Nous développerons plus tard cette idée en parlant du culte de l'Arcadie.

2) Lasaulx cite pour ces détails Suidas ad. voc. Dodona. Voir Creuzer l. cit.

3) Lasaulx cite à l'appui le commentaire de Servius sur Virgile, Aeneide, III, 466.

Tous ces genres de divination, même le dernier, qui du reste d'après Strabon ne fut introduit que très-tard, se retrouvent parmi les tribus sauvages de tous les temps, et indiquent un culte d'esprits qui peuplaient les forêts, les ondes, les montagnes de dryades, de naiades, d'oréades qui certainement sont identiques aux nymphes méliaques ou de hètre nées de la terre, avec les géants autochtones (Hésiode Théogonie, vers 185, 187). Ces géants nés de la terre avaient des pieds de serpent (Apoll. I, 6, § 1) et seraient devenus immortels[1]) s'ils eurent reçu de leur mère la Terre un breuvage qu'elle leur avait promis, seulement Zeus se dépêcha de couper toutes les plantes de la terre (Apollodore id. ib. § 6), ce qui nous ramène à la haine que Zeus portait à l'art de la médecine, inventée par les races non-védiques, comme nous l'avons vu plus haut. Et cependant ajoute Apollodore (l. cit.) les géants ne furent vaincus que parce que les dieux appelèrent à leur aide, d'après le conseil d'un oracle, Hercule un Grec mortel.

Nous dirons par parenthèse, que cette légende semble être un récit symbolique, qui se rapporte au temps quand la lutte entre les races védiques et les races indigènes restait encore indécise et quand la société védique, le culte olympique et l'organisation sociale des Grecs étaient fortement compromis dans cette lutte dont on ne pouvait encore prévoir l'issue[2]).

---

1) Lisez « seraient toujours restés maîtres de la contrée ».

2) Peut être même Hercule dans cette légende ou plutôt dans le développement ultérieur de cette légende symbolise les Doriens ou ce qu'on nomme le retour des Héraclides, seconde invasion des tribus védiques, descendant de la Macédoine, qui quoique hostile aux familles Achéennes de la première occupation de la péninsule grecque, fut cependant une réserve védique donnant au moment le plus dangereux du combat, car les familles achéennes fortement mélées de sang indigène faillirent gravement compromettre l'avenir de la nation en acceptant presque toutes les croyances et toutes les coutumes des peuples qui les entouraient.

Nous soupçonnons fort que le nom des Eoliens, les mélés leur fut donné par l'invasion dorienne qui rétablit l'équilibre et fit définitivement triompher le culte du Zeus Olympique.

Cependant pour en revenir à Dodone, nous y trouvons un culte antique, avec le chamanisme et la magie, peut-être y pourrait-on trouver des traces de la métallurgie antique dans ce culte toujours persécuté par Zeus qui tâchait partout de prendre la place, en les dépossédant, des dieux antiques.

Nous avons vu déjà que l'oracle à Dodone commence à parler d'une voix intelligible et prononcer des oracles en vers grecs, tandis qu'auparavant les colombes ne faisaient que gazouiller. A Delphes l'oracle commence à parler en hexamètres grecs, après que le serpent fut tué et qu'Apollon prit possession du sanctuaire, de même à Dodone Dios avec son épouse Dioné marquent le moment quand les colombes deviennent intelligibles. Il est plus que probable que dans le sanctuaire de Dodone le rôle civilisateur échut aux Doriens qui vécurent longtemps en Macédoine et s'allièrent aux montagnards de l'Orestie et de l'Epire, pendant que leurs brillants et chevaleresques compatriotes, se jetaient sous le nom d'Achéens sur la péninsule au sud de la Macédoine et le Péloponèse[1]). Le point de ralliément moral et religieux des deux branches védiques, nonobstant les différences qui existaient entre elles resta cependant toujours le mont Olympe, auquel les races védiques semblent avoir transporté une partie au moins de la vénération qu'ils accordaient jadis au mont Merou.

Donc d'après notre conviction quand les oracles de Delphes et de Dodone commencent à parler Grec, c'est un indice certain

---

1) Herzberg (dans l'hist. gen. d'Oncken) les nomme Kriegsfürsten, Rittern, die Edlen et Gladstone dans son Juventus Mundi et son Homeric Synchronism semble les envisager sous le même point de vue. Et il est plus que probable que l'occupation dite Achéenne n'était pas une invasion, c'était l'éxploration et la conquête partielle par des aventuriers des plus nobles familles de la masse des immigrants védiques (restée en Macedoine) de la péninsule Hellénique. Pourquoi ces familles se detachèrent-elles de leur peuple pour se lancer à la conquète de la Grèce est une question difficile à repondre. Ces aventuriers héroiques se taillèrent des états, dont le peuple était les indigènes. La véritable invasion fut Dorique.

qu'ils venaient à passer des mains des indigènes à celles des Grecs. Ces derniers cependant tout en expulsant les dieux antiques et en changeant le caractère du culte, semblent avoir eu pour système de garder strictement tous les rites extérieures, comme par exemple le feu perpétuel à Delphes qui ne pouvait être entretenu qu'avec du bois de pin. Nous ajouterons encore par parenthèse qu'il nous semble que la célèbre inscription ει à Delphes, dont parle Plutarque dans le traité de ce nom, est une reminiscence antique indigène de l'arithmos dont parle Prométhée dans la tragédie d'Eschyle. Nous croyons que l'antique sanctuaire gardait le souvenir de l'ancienne manière de compter par les doigts de la main, c'est-à-dire par cinq qui du reste est le plus ancien mode de calcul. C'est l'impression que nous a laissé le discours de Théon dans l'ει de Plutarque (§ 7) et les paroles de Plutarque sur le nombre de cinq dans son traité sur la defaillance des oracles, § 36.

Si l'ει avait cette signification que nous lui pretons, ce sera une preuve de plus que tout en chassant le dieu indigène le Grec gardait tous les souvenirs antiques qui étaient attachés au sanctuaire, dont il s'emparait.

Nous devons revenir à une question que nous avons déjà posé là-haut, mais à laquelle il est impossible de trouver au moins maintenant une solution satisfaisante.

Nous revenons à nous demander quel était le dieu de Dodone[1]) expulsé par le Zeus védique que Homère (Il. XVI, 233) caractérise du nom de Pélasgique, ce qui indique certainement un caractère particulier distinct du Zeus Olympien, et indique qu'à Dodone le Zeus·Grec avait pris une teinte particulière, empruntée certainement au premier antique seigneur et maître de Dodone.

Nous avons vu plus haut qu'il y a des indices que ce dieu

---

1) A coup sur ce n'est pas le Dyaus antique des Aryas, le brillant, le lumineux, le ciel, car le dieu de Dodone a un caractère plutôt infernal.

avait un caractère infernal, chtonien, peut-être metallurge, dont le type pourrait, peut-être, se retrouver parmi les dieux métallurgiques et infernaux des populations métallurgiques touraniennes[1]).

Le nom du dieu souterrain, Aides ou Hades; se confond avec le nom du monde infernal dans lequel il règne, mais nous ne croyons pas savoir le nom véritable de ce dieu redouté et nous nous appuyons sur une expression d'Hésiode qui le caractérise de l'épithète νώνυμνος sans nom, innommé[2]), ce qui d'après notre conviction est un indice d'un caractère magique et infernal, redouté par les populations qui le reveraient à Dodone et ce qui fut la cause que les Grecs ne gardèrent pas le souvenir de ce nom et le remplacèrent par Zeus, qui sous un certain point de vue fut nommé katachtonios, comme ayant usurpé les fonctions de ce dieu.

Maintenant il faudrait poser une autre question; l'antique dieu de Dodone était-il le resultat d'un essai de systématiser et de trouver un centre commun à ce monde des esprits qui formait le Panthéon pélasgico-touranien?

L'esprit de système et la tendance de grouper autour d'un centre un monde immense de divinités diverses a toujours prévalu parmi les races semito coushites et Aryas. Cette faculté n'a toujours été que faiblement développée parmi les races touraniennes, qui se contentaient de vivre au milieu des esprits qui étaient censés les entourer, sans chercher à les classer dans un

---

1) Nous ne pouvons entrer dans ce sujet, mais peut-être pourrait-on faire des rapprochements avec Moul-gé du Pays immuable des Accads (Magie de Lenormant, édition française pp. 153 sq. et passim) ou avec les divinités chtoniennes des Touraniens. Comp. l'Epoque néolithique dans les Premières Civilisation, v. I, p. 122, édition de 1874.

2) Mr. Lehrs traduit cette expression dans le poëme des Oeuvres et des Jours v. 154, par le mot ignobilis, ce qui est juste comme expression consacrée par l'usage dans l'acception figurée de ce mot. Mais il nous semble que le mot grec traduit verbalement devrait être rendu par l'éxpression anonymus ou nominis expers.

ordre hiérarchique. Dans la Chaldée la systématisation du panthéon accadien ne semble due qu'aux prêtres coushites qui entreprirent le travail de fusion entre la religion astronomique et le monde des esprits. Mais les Pélasges étaient incontestablement une race d'origine Arŷa; firent-ils eux-mêmes cette tentative de systématiser le culte des esprits qu'ils avaient en commun avec les races mongoles? C'est possible, mais cependant le dieu pélasgique de Dodone, nous est trop peu connu et a de plus un caractère trop infernal pour le considérer comme le dieu suprême des Pélasges. Il dut plutôt être le dieu d'une secte, d'une société secrète, ou d'une tribu adonnée aux pratiques mystérieuses de magie ou de chamanisme, qu'un dieu qui serait accepté comme chef du monde des esprits.

De plus nous trouvons véritablement parmi les Pélasges un essai de ce genre d'amener à une unité le culte des esprits, dans une contrée, qui hors de tout doute est une contrée purement pélasge, savoir, dans l'Arcadie, où le dieu certainement indigène, Pan, — à l'origine un des esprits des forêts, — fut accepté par les indigènes comme le dieu suprême de leur système religieux.

Pan admis dans le panthéon grec, resta toujours dans une position inférieure envers les dieux helléniques, et comptait plutôt parmi les daimons que parmi les dieux ce qui ressort clairement de la légende racontée par Plutarque dans le traité sur la défaillance des oracles, § 17.

Cette intéressante légende, du reste fort connue, raconte comme un certain nautonier Tammouz entendit près de Paros dans les Echinades une voix qui lui ordonnait de proclamer à haute voix quand il arriverait à Palodés (dans le détroit entre l'Epire et Corfou) que le grand Pan venait de mourir. Quand le nautonier fut arrivé près des rivages de la Chaonie il fit ce que lui avait ordonné la voix et entendit une multitude de voix qui pleuraient. et se lamentaient, quoique ceux qui pleuraient restaient invisibles.

Si nous rapprochons cette légende d'un fragment de Hésiode

conservé dans ce même traité de Plutarque sur la defaillance des oracles, § 11, (fragm. 103 de l'édit. Lehrs et comp. Pline. H. Nat. VII, 49), nous verrons que d'après une croyance qui existait déjà du temps de Hésiode une corneille vivait neuf ans, un cerf 36 ans, un corbeau 108 ans, un phénix 972 ans, et «nous, les nymphes aux cheveux bouclés, nous vivons dix fois la vie d'un phénix».

Les nymphes, comme les esprits des forêts, les daimons de l'antique religion étaient donc censés avoir une vie quoique longue, mais non immortelle, ce qui les séparait des dieux immortels de l'Olympe et les plaçait dans une catégorie d'êtres appartenant à une religion toute autre que celle qui descendait du mont Merou pour se fixer sur l'Olympe au Nord de la Théssalie.

Pan qui pouvait mourir devait certainement appartenir à cette religion antique des esprits.

Plutarque dans son traité de la defaillance des oracles, § 10, émet son opinion que la doctrine des esprits ou daimons est étrangère à la Grèce, ce que nous interpretons «étrangère au culte dominant», car Plutarque et les écrivains de son temps comprenaient que le culte des esprits est le produit d'une autre civilisation.

Aussi le dieu Pan, mortel et dieu inférieur ou daimon, dut-il être un produit de l'imagination des races indigènes.

Il faut encore noter, qu'on plaçait en Arcadie près de la fontaine d'Olympie, non loin de la ville de Trapezus, le lieu du combat des géants contre les dieux[1]), ce même combat qui, comme le disaient d'autres traditions eut lieu à Phlègre ou à Pallène, dans la péninsule de Chalkidide.

Nous rappelons cette tradition parceque la migration d'un mythe d'une contrée à une autre indique la repétition du fait que ce mythe exprime. Nous pensons donc qu'en Arcadie comme

1) Pausanias, VIII, 29, §§ 1 et 2.

au Nord eut lieu la lutte acharnée des populations indigènes contre les Grecs qui est le fond du mythe. Et cette conjecture est soutenue par le caractère spécial des habitants de l'Arcadie, restés demi-sauvages longtemps après que toutes les autres contrées de la péninsule furent complètement grécisées.

C'est en Arcadie donc qu'il faut chercher les vestiges d'un culte antique.

Pan est un dieu Arcadien par excellence, pastoral et chasseur et présidait à la musique dans sa forme la plus antique; il était l'inventeur du chalumeau ou de la flûte de berger[1]).

Il y a certains indices de ce que Pan était révéré comme dieu du feu ou regardé comme inventeur du feu car il y avait en Arcadie sur le chemin de Mégalopolis à Lycosure en approchant de cette dernière ville un temple dédié à Pan où brulait un feu inéxtinguible; ce temple avait, dit Pausanias (VIII, 37, § 8), dans l'antiquité un oracle du dieu Pan, dont la prophétesse (ou explicatrice) était une nymphe qui devint plus tard femme d'Arkas[2]) le fils de Calisto.

Sous ce point de vue Pan apparait comme un Prométhée de la contrée, inventeur de plusieurs arts, mais possédant un caractère divin que n'a pas Prométhée dans la légende du Nord de la Grèce.

Des montagnes et des chaînes entières de montagnes étaient consacrées au dieu Pan en Arcadie (Paus. VIII, 24, § 2; ch. 36, § 4); il avait des temples nombreux (Paus. VIII, ch. 36, 37, 39). Nous arrêterons encore l'attention du lecteur sur un fait significatif, c'est que sur le chemin de Tégée qui mène en Laconie, à 10 stades de la rivière Garatès, il y avait un chêne dédié à Pan. (Paus. VIII, 54, § 3).

---

1) Pausanias, Arcadie, VIII, 26, § 2; ch. 31, § 3; ch. 36, § 8; ch. 38, § 4; ch. 42, § 3; et voyez la 1ère idylle si charmante de Théocrite.

2) Nous avons vu dans le ch. III intitulé «Traces des tribus non védiques» qu'Arcas est le représentant des Pélasges grécisés et issu d'un mariage mixte d'un Grec et d'une fille de roi indigène.

Quand on se rappelle que les Arcadiens étaient nommés par l'oracle de Delphes βαλανηφάγοι, «mangeurs de glands par excellence», (Paus. VIII, 1, § 2), nous avons le droit de chercher à rapprocher les populations de l'Arcadie des populations qui demeuraient autour du temple de Dodone et révéraient le dieu nourricier auquel le chêne était consacré. Mais comme nous l'avons vu les dieux de ces populations avaient un caractère fort différent, quoique peut-être il y avait entre eux des rapports qui nous échappent.

Il semble aussi que le nom de Pan, qui probablement est un nom imposé à cette divinité indigène par les tribus purement helléniques[1]), dut être choisi par les Grecs pour exprimer ou la totalité des forces de la nature, ou la totalité des esprits adorés par les Pélasges.

La première de ces significations est clairement indiquée dans l'hymne orphique à Pan (hymne XI, p. 33 de l'éd. gréco-allemande de Dietsch, 1822, Erlangen) ou Pan (vers 1) est nommé le cosmos, le dieu qui produit l'harmonie de l'univers (v. 6), celui qui a tout engendré (γενέτωρ πάντων v. 10). On le nomme encore le Zeus cornu (v. 12 Ζεύς ὁ κεράστης), c'est-à-dire, un divinité identifiée au Zeus védique, mais d'origine étrangère[2]). Certainement il faut toujours avoir en vue que les hymnes orphiques sont d'une date assez basse, et les plus anciens de ces hymnes ne doivent pas remonter au delà du VI siècle avant notre ère, mais cependant ces hymnes sont le produit d'une école qui fouillait les traditions de l'antiquité et semblait s'être imposé la tâche de ressusciter les mystérieuses pratiques des races éteintes,

---

1) Le mot Pan est dérivé, comme l'indique Phurnutus de natura deorum, du mot πᾶν -tout, ou plutôt le tout. Il est probable que dans l'Arcadie comme à Dodone le véritable nom du dieu pélasgique nous est resté inconnu.

2) Remarquons aussi qu'ici, ainsi qu'à Dodone Zeus substitue son nom à celui de la divinité indigène. N'avons nous pas vu de ces exemples de notre temps, quand les Jésuites tachaient de confondre le dogme du Christ avec le mythe de Crishna dans l'Inde.

en étudiant leurs croyances, leurs rites magiques, leur culte, pour les introduire dans les mystères orphiques ou bacchiques, comme les restes de la sagesse antique, en leur donnant cependant une explication philosophique à la hauteur du siècle. En général, comme nous le disons dans notre analyse de l'hymne à Hécate, les mystères orphiques furent un essai de renaissance des antiques sociétés secrètes des sauvages[1]) qui pratiquaient mystérieusement la magie, la médecine et la métallurgie, et voilà pourquoi les hymnes dits Orphiques ont droit à toute notre attention pour l'étude des antiquités pélasgiques.

Nous sommes obligés, — quoique cela n'entre pas dans le rayon de notre étude, — de tracer en quelques mots l'aspect de cette divinité telle qu'elle fut conçue plus tard, quand elle n'était définitivemènt qu'une divinité de second ordre dans le panthéon grec. Nous devons le faire pour ne pas faire confusion entre la vieille divinité pélasgique et la divinité demi-comique du culte grec, qui a cependant gardé certaines empreintes d'une haute antiquité.

Dans un des hymnes dit homériques, adressé au dieu Pan (XIX de l'éd. Teubner), il est déjà un dieu comique.

Il est fils d'Hermès et de Dryope, il a des cornes et des jambes de bouc, il aime la musique, il habite les forêts, il est chasseur et entouré de nymphes. Quand il fut né, sa mère s'effraya en voyant son singulier aspect et son visage barbu, Hermès se saisit de l'enfant et le porta dans l'assemblée des dieux, où ils fut accueilli avec des éclats de rire et reçut le nom de Pan.

La mythologie postérieure lui donnait une parenté différente; il était d'après Apollodore fils de Zeus et d'une nymphe Thymbris.

---

1) Comp. Maury Hist. des Religions, etc. II, p. 303—305, et comparez ce que dit sur les sociétés secrètes des sauvages de nos jours dans la Mélanésie le Rev. Codrington, dans le journal of the Anthropological Institute of 1881.

Mais ce qui est extrèmement curieux et semble être une tradition ou un symbolisme fort antique, c'est qu'Apollodore (I, 4, § 1) dit formellement que Pan enseigna la mantique à Apollon, et que ce dernier après l'avoir étudiée, partit pour Delphes, où il tua le serpent Python, qui ne voulait pas lui permettre de s'emparer du sanctuaire.

Nous avons ici une tradition directe sur ce que les Grecs avaient étudié l'art de la divination des races autochtones et qu'ils s'étaient emparé de force des sanctuaires qui étaient desservis par des prêtres autochtones.

C'est depuis ce temps, comme nous l'avons dit plus haut que l'oracle commence à délivrer ses prophéties en hexamètres grecs.

Nous rappelerons à propos un récit très intéressant de Pausanias (III, 17, § 8) qui dit qu'un général lacédémonien qui portait le même nom que l'auteur que nous citons, celui qui defit Mardonius près de Platée en 497 av. J.-C., était tourmenté par des remords de conscience et des visions pour avoir tué par mégarde une jeune fille du nom de Cléonile.

Pour se purifier de ce crime involontaire il se rend à Phygalie «en Arcadie chez les exorcistes, ou les conjurateurs des esprits[1])».

Ainsi ici, en Arcadie au milieu des populations qui vivaient au milieu des forêts et qui jusqu'à une date assez basse se nourrissaient encore de glands[2]), on trouvait très-tard de véritables chamans ou sorciers, qui à ce qu'il parait formaient une commune, une tribu, ou une société près de Phygalia.

---

1) «Τήν Αρκάδων παρά τούς ψυχαγωγούς».

2) Pausanias (VIII, 1, § 2) remarque que les habitants de l'Arcadie se nourrissaient à une époque fort avancée de glands, car la Pythie les avait nommés βαλανηφάγοι ἄνδρες quand ils interrogeaient l'oracle de Delphes à l'occasion d'une invasion lacédemonienne. Il est probable que l'oracle dut être délivré au VI siècle (la défaite des Tégéens) ou même au V entre 479 et 461 av. J.-C. quand l'Arcadie luttait pour son indépendance. Pausanias ne précise pas le temps de la prophétie.

Nous ne parlons que par parenthèse de la fable purement grecque qu'on trouve chez Ciceron (de natura deorum, lib. III, 22, § 56) et qui fait naître Pan de Pénélope et de Hermès, qui s'accoupla avec elle sur le mont Taygète sous la forme d'un bouc. Il est probable que nous avons ici une fable d'origine égyptienne, apportée en Grèce assez tard quand les Grecs eurent accès en Egypte sous les Psammétiques[1]) et connurent déjà le culte de Mendès.

Mais nous noterons encore un fait curieux qui nous reporte d'après notre conviction au milieu des populations nomades de la haute Asie.

Théocrite qui chanta ses délicieuses poésies au 3me siècle avant notre ère à Syracuse dut cependant avoir en vue une antique coutume des populations de l'Arcadie, quand il dit dans sa VII idylle (v. 106 et suivants) en s'adressant à Pan:

«Si tu fais cela mon aimable Pan, je te souhaite que les garçons de l'Arcadie ne te fouettent pas le dos et les côtes avec des oignons».

Les scholies sur cet endroit de Théocrite disent que le dieu Pan était fouetté de scilles marines, ou quand les chorages instituaient un sacrifice insuffisant, c'est-à-dire, quand la viande du sacrifice était insuffisante pour le peuple assemblé, ou quand la chasse avait manqué.

Cette coutume nous rappelle trop les idées des peuplades mongoles, pour ne pas la regarder comme une réminiscence de la vie nomade des Pélasges dans la haute Asie, coutume qu'ils avaient apportée avec eux sur le sol de la Grèce et qui est en dehors de toutes les conceptions de la divinité des races védiques. Nous ajouterons en nous appuyant sur Pritchard et autres que la vie nomade reste immuable et inchangeable pendant des milliers d'années.

---

1) Comp. l'Histoire des Pharaons de Brugsh Bey pp. 734, sq. et p. 738, et voyez Maspéro, Histoire Anc. pp. 490—492 (éd. 1876), etc., etc.

On attribuait à Pan (Paus. X, 23, § 5) la terreur dite panique qui s'emparait quelquefois de l'homme ou des troupes. Nous ne connaissons pas l'origine de cette croyance, mais nous rencontrons cette terreur parmi les Hindoux, qui l'attribuent aux esprits qui entourent l'homme, (v. Lenormant, Magie, éd. française, p. 37).

Ainsi pour nous Pan apparait comme le dieu suprême des Pélasges de l'Arcadie que nous croyons pouvoir avec certaines restrictions rapprocher du dieu suprême pélasgique de Dodone, avec les différences qui durent se produire non seulement par l'influence des contrées où on adorait ces divinités, mais encore parce que le dieu pélasgique du Nord, outre son caractère chtonique que Pan n'avait pas, avait été de bonne heure absorbé par le Zeus védique.

Après avoir superficiellement ébauché la figure de Pan, tâchons encore de retrouver en Grèce les débris de ce culte qui devait appartenir aux races antiques qui n'avaient pas reçu d'éducation védique, et qui ne connaissaient pas le Zeus ou le Dyaus des Aryas védiques, dans sa dernière conception du dieu suprême (comp. notre avant propos et ce que dit Max Müller sur la période du Hénothéisme).

VI. Traces des rites antiques.

Nous avons vu dans la tragédie des Euménides d'Eschyle que les Erynnies reprochaient à Apollon de n'être qu'un dieu de fraîche date, un dieu nouveau.

A la fin de cette tragédie la déesse Athène promet aux Erynnies qu'elles auront à Athènes un culte spécial, et qu'elles seront honorées dans cette ville. Alors ces divinités antiques, comme elles se nomment elles-mêmes, consentent à laisser Oreste en repos, qui de son côté promet à la déesse Athène de l'honorer à Argos, ce lieu comme nous l'avons vu et comme nous le ver-

rons ci-dessous, où se retrouvaient les traces des coutumes et des idées antiques.

Nous savons que dans la Théogonie d'Hésiode les Erynnies, — comme les géants et les nymphes méliques (ou de hètre), — sont nées de la Terre et des gouttes de sang d'Ouranos, et par conséquent apparentées à ces géants et ces nymphes.

Il semble (quelles qu'elles fussent au commencement), que les Erynnies représentent dans la tragédie d'Eschyle l'antique droit criminel des populations demi-sauvages. Ce droit coutumier était cruel, implacable; il embrassait et le devoir de vengeance de chaque membre d'une famille pour le sang versé (la vendetta héréditaire), et les exécutions terribles à mort lente et souffrances atroces des condamnés, mais en tout cas ce n'était plus le désordre d'une masse d'hommes indisciplinée, c'était un véritable droit coutumier, et les Grecs védiques en occupant la contrée où ce droit coutumier existait ne pouvaient et ne devaient pas l'ignorer et furent obligés d'entrer en composition avec ce droit établi.

Voici pourquoi nous voyons à Athènes un temple des Erynnies, qu'on appelait à Athènes Semnes les vénérables, (et à Sycion les Euménides les bienveillantes) et près de ce temple dans la ville basse le tumulus d'Arès, un dieu d'origine thrace ou scythique, tandis que dans la caverne au-dessous des propylées on adorait ensemble Pan et Apollon[1]), c'est-à-dire, les représentants de la mantique ancienne et nouvelle, le maître et le disciple, comme l'indique Apollodore (I, 4, § 1).

Nous envisageons tous ces sanctuaires comme des restes du culte des races indigènes et de leurs coutumes antiques avec lesquelles les Grecs védiques durent chercher à transiger, car ils étaient trop intelligents et surtout trop faibles pour chercher à imposer à toute une population leurs coutumes et leurs idées.

---

1) Comp. Pausanias I, 28, § 6; II, 11, § 4 et pour le temple des Erynnies comp. les Euménides d'Eschyle v. 847, sq.; 892, 916, etc.

Aussi voyons-nous que cette première immigration védique connue sous le nom des Achéens ou de la période héroïque, succombe-t-elle souvent au point de vue moral en acceptant plusieures coutumes et vices indigènes, en descendant quelque fois comme dans la famille des Atrides jusqu'aux pratiques du cannibalisme. Ce fut la tâche des Doriens de rehausser le niveau moral des races védiques en Grèce.

En revenant à ces restes du culte antique il est possible que les autels érigés aux dieux inconnus qui se trouvaient près du port de Phalérum (Paus. I, 1, § 4) fussent des vestiges de certains rites antiques qu'on accomplissait à cet endroit.

Entre l'Attique et le district de Tanagra (Beotie) se trouvait Oropus petit domaine qui fut longtemps une cause de dissention et de lutte entre les Athéniens et les Béotiens.

Ici, dit Pausanias (I, 34, § 3), se trouvait un temple dédié à Amphiaraus[1]). Mais ce n'est pas ce personnage qui nous intéresse en ce moment, quoique sa descente d'une famille d'Argos, sa disparition et son art de divination le rapprochent des races antiques; nous attirerons l'attention du lecteur sur le fait intéressant que l'autel qui se trouvait dans son temple était divise en cinq parties, et une de ces parties était dédié aux nymphes et à Pan.

En avançant vers le Péloponèse et en passant l'isthme de Corinthe, nous remarquerons que sur l'isthme et dans l'angle du nord du Péloponèse on trouve beaucoup de traces des cultes antiques. Ainsi nous trouvons sur l'isthme même un temple dédié à Palaemon[2]) avec un sanctuaire souterrain, et près de

---

1) Amphiaraus était un des Argonautes quoiqu'il fut inconnu à Apollonius de Rhodes. Il est nommé par Apollodore comme un des chasseurs du sanglier de Calydon (I, 8, § 2) et comme un des Argonautes (id. I, 9, § 16). Il était devin (Apollodore III, 6, § 2). Après la guerre contre Thèbes, il fut englouti par la terre et Zeus le rendit immortel (Ap. III, 6, § 8). Il était né à Argos et était fils d'Oiclès (Voyez Apollodore I, 8, § 2, et comparez Pausanias III, 12, § 5).

2) Palaemon ou Melicerte était le fils d'Ino, une fille de Cadmus et d'Atha-

là nous trouvons un autel dédié aux cyclopes (Pausanias II, 2, § 1).

Ces derniers, remarquons nous, représentent un type éthnique, une race, quand ils sont les constructeurs des murs cyclopiques, dont nous parlerons plus tard.

Sur le chemin de Sicyon à Phlius dans un bois qu'on nommait Pyraea se trouvait au dire de Pausanias (II, 11, § 3) près d'un temple de Demeter et Kora un sanctuaire dédié aux nymphes.

Il est très-remarquable que dans le temple de Déméter les hommes célébraient une fête seuls à l'exclusion des femmes, auxquelles, dit Pausanias, ils laissaient pour célébrer la fête le sanctuaire des Nymphes.

Déméter, déesse du sol labouré, de l'agriculture, ne fut jamais la divinité des Pélasges; quoique identique à Gaea la Terre, adorée comme Mère commune par les autochtones, Démé-

---

mas. Sa mère rendue folle par Héra se précipita avec son fils dans les flots. Elle fut rendue immortelle sous le nom de Leucothoé, son fils sous le nom de Palaemon. On raconte encore (Paus. II, 1, § 3) que Palaemon fut enterré par Sisyphe, roi de Corinthe. Ce Sisyphe fut plus tard foudroyé par Zeus et précipité dans l'abîme (Apollod. I, 9, § 3; III, 12, § 6). Ordinairement tous ceux qui sont précipité dans l'abîme par Zeus sont des individus ou de race indigène, ou qui sont détestés par Zeus pour leurs pratiques infâmes empruntées aux races non védiques. Tel est Ixion, le père des Centaures, le cannibal Tantale etc., etc. Pour Palaemon-Mélicerte c'est une divinité très obscure: ses parents étaient: un indigène de la Béotie et une Cadméenne. Creuzer dans sa symbolique (II, 80) fait dériver le nom Παλαίμων du verbe παλαίειν lutter et le rapproche de Hercule qui avait une épithéte semblable (v. Symb. II, 610; III, 131, note 2 et citation de Tzetzes ad Lycophron). En acceptant cette étymologie on pourrait voir dans Palaemon un symbole des races qui luttaient contre Zeus. Et Creuzer luimême rappelle que la statue de Palaemon était posée sur un dauphin, et que ce dernier symbole appartient aux antiques religions pélasgiques (Symb. III, 264, comp. Paus. II, 3, § 4).

Creuzer cite encore le scholiaste de Pindare (ad. Olymp. VII, 66; Symbol. III, 424, 496) pour rappeler que Palaemon dans certaines légendes «ouvre comme Prométhée la tête de Zeus avec une hache pour faire naître Athène». Dans cette légende Palaemon comme Prométhée serait une expression allégorique du fait que la sagesse des Grecs ne se développa complètement qu'avec la coopération de l'antique sagesse des autochtones.

ter fut exclusivement une déesse des Aryas qui introduisirent l'agriculture comme base du système social et comme occupation principale, — tandis que les nymphes sont des esprits locaux appartenant au culte antique des races non-védiques.

Il nous semble que dans la coutume du bois de Pyraea nous entrevoyons un indice des mariages entre les colonisateurs védiques et les femmes indigènes; et il semble que, tandis que ces dernières restaient fidèles au culte de leurs ancètres en sacrifiant aux nymphes et aux esprits, les hommes célébraient séparément leur fête nationale de l'institution de l'agriculture.

Nous avions déjà eu l'occasion de parler plus haut du fait qui du reste se repète partout et toujours dans l'humanité, que la femme est toujours beaucoup plus attachée au culte de ses ancètres, beaucoup plus fanatique que l'homme, qui consent facilement à ce que sa femme retienne ses croyances, même si elles sont contraires à ses propres convictions.

Un fait pareil dut avoir lieu à Pyraea; et ce fut cette facilité de moeurs des Grecs de la période achéenne qui influa sur la décadence de leurs moeurs et de leurs croyances, jusqu'à ce que la réserve Dorienne dite les Héraclides ne vint retremper la race victorieuse et lui redonner des forces pour combattre l'influence dissolvante des races soit indigènes soit syriennes.

Nous insistons d'autre part que quand la femme grecque (Thétis, Pandore) entrait dans la famille de l'indigène elle l'entrainait à ses croyances, elle créait indubitablement une famille védique, changeait les moeurs des indigènes et donnait jour à une lignée de héros purement grecs.

En suivant ce même chemin de Sicyon à Phlius nous trouvons le monticule nommé Titane, où demeurait le frère de Hélios, l'inventeur de l'astronomie, le Titan dont nous avons parlé plus haut en citant Pausanias (II, 11, §§ 3 et 5). Plus loin (id. ibid. ch. 12, § 1) le même auteur dit qu'à Titana au pied de ce monticule se trouve un autel consacré aux vents, où une fois par an un prêtre sacrifie à ces divinités et accomplit certains rites

mystérieux au dessus de quatre fosses pour apaiser leur fureur[1]). «Ce prêtre chante encore, ajoute Pausanias, à ce qu'on dit les éxorcismes de Médée[2])».

Nous croyons pouvoir affirmer que ces rites ne sont certainement pas d'origine grecque; les incantations qu'on emploie pour conjurer les vents sont certainement des rites de cette antique religion et de cette antique civilisation qui embrassait la magie, la médecine, la métallurgie et qui florissait parmi les peuples de la Colchide comme elle florissait dans l'antique Arménie touranienne et parmi les proto-Mèdes de la même race avant et même après l'invasion iranienne[3]).

A vingt stades de Sicyon sur le chemin de Titane se trouvait sur la rivière Asopus une forêt de chênes et un temple consacré aux Erynnies (ou Euménides). On faisait à ces divinités des libations de miel et on mettait sur leur autel des fleurs, mais qui n'étaient pas tressées en couronnes; de plus on leur sacrifiait des brebis (Pausanias II, 11, §§ 3 et 4). Dans une clairière de cette forêt ou plutôt de ce bosquet de chênes, se trouvait un autel consacré aux Moiras ou Moeres, filles de la Nuit d'après Hésiode (Théog. 217). Dans les Euménides Eschyle v. 727 les nomme «divinités antiques» comme les Erynnies.

«On sacrifie à ces Moiras, ajoute Pausanias, de la même manière comme aux Euménides», c'est-à-dire, comme nous comprenons ce passage, d'après les rites antiques des populations indigènes.

---

1) Il est probable que ce sont les vents furieux et désordonnés enfants de Typhoeus dont parle Hésiode dans sa Théogonie (869, sq.).

2) Nous rappellerons que dans les Argonautes d'Apollonius de Rhodes, III 845, 1145, Médée donne à Jason un baume dit de Prométhée ce qui indique comme nous le croyons que la population de Colchide révérait Prométhée, père des sciences occultes, comme les populations indigènes de la Grèce. Comp. du reste Eschyle «Prom. enchainé» v. 415, sq.

3) Comparez pour l'ancienne Arménie et Medie Deuxième lettre Assyriologique de Lenormant et Origines etc., v. II, pp. 474—475 du même. Voyez encore pour la Colchide les Argonautes de Apoll. Rhodius, III, 1026—1059; 1194—1224.

Ce qui est particulièrement saillant dans ces rites antiques c'est l'absence complete du vin aux sacrifices.

Nous trouvons dans l'Oedipe à Colone de Sophocle une indication directe de ce que le vin était banni de tout sacrifice à ces divinités antiques, car les Erynnies sont nommées (v. 100) «déesses ennemies du vin» et au vers 481 le choeur apprend à Oedipe que ses libations ne doivent consister que «d'eau et de miel, sans y mêler du vin».

Nous trouvons «des rites à l'antique» à Olympie dans l'Elide (v. Paus. V, 15, § 6) de plus on ne faisait pas de libations de vin sur les autels des nymphes, de Despoina et sur l'autel commun à tous les dieux, dit cet auteur.

Nous rapportons aux temps antérieurs à la culture de la vigne en Grèce les formes de ces rites antiques, et nous rappelons la lutte acharnée que dut soutenir le culte de Dionysos avant de s'établir; du reste nous reviendrons à ce sujet.

Nous ajouterons encore que l'absence du vin aux sacrifices indique des rites antérieurs à l'immigration des races védiques qui en entrant en Grèce connaissaient déjà les boissons enivrantes dont elles faisaient des libations au nord du Hindoû Koh et qui acceptèrent le jus de la vigne comme un substitut du Soma divin.

Ce sont certainement des sanctuaires de la religion antique des esprits, que ces grottes, où on révèrait des nymphes, comme p. ex. la grotte des nymphes Anigrides près d'Elis sur le mont Samicum, qui étaient censées guérir la lèpre, (Pausanias V, 5, § 6) la grotte des nymphes Ionides à quinze stades d'Olympie (id. VI, 22, § 4), la grotte de Coryce en Phocide près de Delphes, où on révèrait les nymphes Coryciennes conjointement avec Pan (id. X, 32, §§ 2 et 5).

Nous arrêtons l'attention du lecteur sur les nymphes Anigrides non seulement par suite de leur caractère médical, mais encore parce que Chiron se rend à la source de la rivière

Anigrus pour y laver le venin de l'hydre de Lerne[1]). (Pausanias V, 5, §§ 5 et 6).

VII. Les sociétés des métallurges: les Telchines, les Dactyles, les Curètes, etc.

Nous ne saurions, même dans une si rapide esquisse comme la nôtre, passer sous silence ces antiques sociétés de fondeurs qui probablement apportèrent de la haute Asie, leurs connaissances métallurgiques.

Nous avons vu que la tradition plaçait à Sicyon, l'ancienne Mécone, la dispute entre Zeus et Prométhée au sujet de la part du sacrifice qui revenait à Zeus; près de cet endroit, à Titana, nous avons trouvé l'habitation du Titan, reflet affaibli de Prométhée, et plus loin, à Argos, nous avons vu que Phoronée a usurpé le rôle de Prométhée. Nous nous trouvons en tout cas sur la voie par laquelle le mythe du Nord qui incarnait le passé ténébreux des races indigènes s'avançait dans le Péloponèse. Il n'est pas étonnant que nous trouvions sur notre chemin, et notamment à Sicyon des réminiscences des plus anciens métallurges au dire de Strabon et de Diodore de Sicile[2]) les Telchines.

La ville de Sicyon portait même le nom de Telchinia (comme l'île de Rhodes), ainsi que le dit Pausanias, d'après le nom de Telchin, petit fils d'Aegialeus, roi de Sicyon (Paus. II, 5, § 5). Nous ne nommons pas sans cause Aegialeus, le grand père de Telchin, par préférence à son père Europs, car c'est d'Aegialeus

---

1) Pausanias, en racontant cette légende qu'on avait inventée pour expliquer le détestable goût des ondes du fleuve, ajoute que d'autres racontent, que ce fut Pylaenor, autre centaure blessé par la flèche d'Hercule, qui vint laver sa plaie dans le fleuve.

2) Strabo X, 3, § 7, sq. f. Causab. 466; XIV, 2, §§ 6, 7, f. Caus. 653—4; Diod. Sicul. V, 55.

que Pausanias (l. cit.) dit en termes formels, que c'était un autochtone.

Par conséquent Telchin qui ne semble être qu'une éxpression collective pour les Telchines, appartient aux antiques races non-védiques de la péninsule. Les Telchines eux-mêmes durent être une association de métallurges, une société secrète formée au sein des populations antiques pour exploiter une certaine branche d'industrie qui fut crée dans la Haute-Asie particulièrement aux endroits qui abondent en étain[1]).

Il parait cependant que quelques traditions, font venir les Telchines de l'île de Rhodes; c'est ce que dit Diodore de Sicile (V, 55) qui ajoute qu'ils étaient magiciens[2]) et rattache à cette tradition une légende curieuse qui vient à l'appui de notre système; il dit après avoir raconté le mariage de Neptune à la soeur des Telchines, Halia, et la naissance d'une fille Rhodos, qui donna son nom à l'île:

«C'est vers ce même temps que naquirent dans la partie orientale de Rhodes ceux que l'on appela les géants» (loc. cit.).

Nous ne saurons dire d'où Diodore puisait cette légende, mais elle semble relier les Telchines, non aux métallurges phéniciens et syriens, mais aux races indigènes de la Grèce, qui sous le nom de géants nés de la Terre, luttaient sur le sol de là Grèce contre l'invasion des races védiques.

Nous trouvons dans la mythologie grecque toute une série de noms qui représentent des groupes de métallurges, magiciens et sorciers; tels sont les Telchines, les Dactyles, les Corybantes, les Cabires qui, ainsi que l'affirme Strabon (X, 3, § 7, f. Caus.

---

1) Comp. Les premières civilisations de Lenormant, l'époque néolithique v. I, pp. 93, 95, 103, 107, 122, 130 etc. Voyez encore Howorth's History of the Mongols, 1876. London, v. I, p. 47, sq., and note to p. 50 on the page 704.

2) Strabon XIV, 2, § 7, f. Caus. 654, rapporte cette même tradition en n'y ajoutant pas foi, mais en émettant l'opinion que cette réputation de magie probablement fut l'effet de l'envie des autres métallurges surpassés par ces habiles ouvriers en métaux.

466), sont regardées par quelques-uns comme absolument identiques entre eux et aux Curètes et par d'autres regardés comme apparentés entre eux avec d'insignifiantes différences.

Nous avons donc droit de croire que tous ces maîtres des Grecs en fait de métallurgie et peut-être de magie, ne sont pas des dénominations de tribus, de races ou même de familles, mais celles des sociétés d'ouvriers liés entre eux par une association dont le but était de garder le secret de l'art qui les enrichissait[1]).

Ces associations avaient un caractère religieux, cultivaient la magie et les sciences occultes, et devaient avoir une forte organisation qui leur permit pendant longtemps d'être les maîtres dans l'art de la métallurgie et d'être redoutés comme des êtres ayant le pouvoir de faire le bien et le mal à volonté.

Ils disparaissent quand l'art qu'ils tachaient de tenir secret se popularise, quand le Grec s'empare de l'art qu'il étudia sous ces maîtres, ce qui est exprimé par le culte d'Athène Telchinia[2]) et quand le membre de la société secrète métallurgique, le Telchine, le Dactyle, le Curète devient Grec lui-même, ce qui parait être symbolisé dans le Hercule Crétois ou Idéen qui, comme le dit Pausanias, faisait partie de l'association des Dactyles idéens qu'on nomme aussi Curètes[3]). Il arriva avec ses quatre frères du mont Ida en Crète en Elide et institua les

---

1) Garder le secret de l'art parmi des sociétés formées à ce but est une pratique qui se retrouve plus tard jusqu'au moyen-âge et dont le dernier reflet sont les corporations et les guildes. Tels furent peut-être les Gephyréens de Hérodote V, 57; tels furent à Rome les institutions nommées collegia fabrorum, artificum, etc. Ces collegia étaient permises par la loi, mais il parait qu'on en forma d'autres avec un but illégal qui furent dispersés par Caesar et Auguste (Comp. Suetone Caesar, 42; Augustus, 32). Sur les sociétés des ingénieurs et des maçons du moyen âge qui à ce qu'il parait furent les véritables ancêtres des sociétés de francs-maçons, voyez Clavel, Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie, Paris, 1843 (pp. 81—85); Rebold, Histoire générale de la Franc-Maçonnerie, pp. 26—56 (Paris, 1851), etc.

2) Voyez Pausanias IX, 19, § 1.

3) Pausanias V, 7, § 4 et l. s. cit.

premiers jeux d'enfants qui devinrent ensuite les jeux Olympiques.

Nous remarquerons encore que Pausanias dit que certaines traditions nomment Olympia comme le lieu ou Zeus combattit son père, Cronos, et les Titans et que ce fut lui qui institua les jeux Olympiques en commémoration de sa victoire (V, 7, § 4 in fine).

Les sens de toutes ces traditions est le-même; Zeus est le Grec; le Hercule idéen est le Dactyle, le métallurge indigène grécisé: et l'un et l'autre instituent des jeux à Olympia, où d'après une de ces traditions les races védiques combattent et vainquent les races indigènes[1]).

Mais en revenant à ces associations de mages métallurges qui formaient des sociétés secrètes au sein des populations demi-sauvages des Pélasges, il est probable que plusieures de ces corporations ouvrières arrivèrent par le nord et passèrent de la Thrace dans les îles de Samothrace et de Thasos et sur la péninsule de Chalkos (cuivre ou bronze) dite Chalcidide. Ces associations appartenaient évidemment à cette période que Hésiode nomme âge de bronze et qui précède en Grèce l'âge héroique.

Cependant nous voyons que plusieures de ces associations arrivent en Grèce par une autre voie, savoir par l'île de Rhodes et l'île de Crète, et il est présumable que ces dernières tout en gardant leur caractère d'associations secrètes avaient déjà subi l'influence de la Phenicie et de la Syrie, où l'art métallurgique quels que fussent ses origines, florissait depuis la plus haute antiquité et n'avait rien à apprendre des métallurges nouvellement venus avec les Pélasges de la haute Asie en Crète ou à Rhodes.

---

1) Il est évident que cette dernière tradition du combat de Zeus et des Titans n'a pas le sens cosmogonique ou plutonique qu'elle a dans la Théogonie d'Hésiode. C'est une légende postérieure où les Titans sont confondus avec les géants.

Pour ce qui est des sociétés secrètes parmi les sauvages nous en avons touché deux mots plus haut, nous n'avons donc qu'à repeter que l'organisation des sociétés mystérieuses remonte à la plus grande antiquité, qu'elle existe parmi les sauvages de nos jours et que c'est un fait acquis à la science que tous les mystères de la Grèce descendent des mystères pratiqués par les Pélasges[1]) en honneur de leur divinités et avec des buts divers, dont l'un est comme nous l'avons vu le monopole d'un art appris dans les carrières de l'Oural, de l'Altai et du Thian-Chan.

Welcker dans son Prométhée d'Eschyle (sect. «die Lemnische Kabirenweihe», p. 158 et note) croit que l'anneau de fer que portait Prométhée après sa délivrance d'après la tradition, était le signe, ainsi dire maçonnique, que portaient tous ceux qui appartenaient aux associations secrètes métallurgiques dont nous parlons.

Le dieu de ces ouvriers en métallurgie et des Cabires en particulier était le dieu Hephaestos précipité du ciel sur l'île de Lemnos[2]). Nous connaissons Hephaestos, fils de Héra, dans la mythologie grecque, mais le Hephaestos des antiques sociétés métallurgiques dut être à l'origine un esprit élémentaire apporté de la haute Asie et parent au dieu du feu, au fils de la pierre de la religion accadienne si proche par son esprit et ses traditions des croyances des autres races touraniennes du culte des esprits élémentaires et des divinités chtoniennes comme l'à indiqué Lenormant dans les premières Civilisations (v. I, pp. 113 et 122, éd. 1874).

Il nous semble pouvoir affirmer que les Grecs védiques arrivant des versants du Hindou-koush, c'est-à-dire descendant d'un pays boisé et marchant en troupe armée sans s'arreter au milieu

---

1) Comparez Maury Histoire des Religions, II, 302—304, 305 et voyez encore au sujet des mystères de Samothrace, p. 307 et suiv.

2) Voyez Iliade I, 590—594; XVIII, 395, sq.; Hymn. Homer. Apollon. Pyth. v. 137—143; Apollodore I, 3, § 5; Cicero de Nat. Deor. III, 22, § 55.

des populations nomades métallurgiques, arrivèrent en Grèce avec certaines connaissances métallurgiques il est vrai, comme l'art de forger le fer, que les races indigènes semblent n'avoir pas connu[1]), mais sans connaitre l'art de la fonte, et surtout sans avoir d'habiles ouvriers en bronze, mais possédant par contre l'art de travailler le bois. Aussi voyons nous que l'art le plus antique des Grecs se borne à ciseler des statues en bois. C'est ainsi que Pausanias parle des plus antiques statues des dieux faites en bois[2]). Et Ovide dans ses Métamorphoses dit (X, 693—694): «là dans cet asile des vieilles croyances, le prêtre avait rassemblé les images de bois des divinités antiques».

Nous remarquerons encore que les Aryas du Sapta-Hindou en entrant dans le bassin du Gange, — comme l'indique James Fergusson, — ne connaissaient aussi que l'architecture de bois, et que les premiers essais en pierre copiaient l'ornamentation des constructions en bois[3]).

Il est probable que le même fait se repeta en Grèce et que ce fut la hache du charpentier, le ciseau du sculpteur en bois et le marteau du charron qu'apportèrent avec eux les masses védiques. Il est très-probable du reste que les premiers essais des arts imitatoires fussent nés entre les mains du potier qui pétrissait des figures d'hommes et d'animaux de la terre glaise mélée d'eau comme le fait Hephaestos dans le poème d'Hésiode les Oeuvres et les Jours (v. 61, et comp. Pline H. Nat. XXXV, 43). Cependant nous ne trouvons pas en Grèce un grand développement de cette fabrication d'images des dieux en terre glaise comme nous la voyons dans la Grande Grèce et dans toute l'Italie, où les πήλινοι θεοί et les dii fictiles étaient très communs.

---

1) Voir la légende des siècles ci-dessous.

2) Voyez Paus. I, 27, § 1; VII, 5, § 4; Plusieures de ces statues sont censées être l'ouvrage de Dedale (IX, 40, § 2).

3) Voyez Tree and serpent Worship de James Fergusson; (éd. 1873) p. 85, et comparez la planche du Frontispice de cet ouvrage. Voyez encore son History of Architecture v. II, p. 456.

Ceci et beaucoup d'autres considérations nous font croire que l'art du potier ainsi que la manipulation de la terre glaise est un art que les Grecs trouvèrent déjà florissant au milieu des Pélasges. Il parait aussi que cet art ne fut employé plus tard que rarement même pour l'ornamentation des édifices, au moins nous ne nous rappelons que la mention de Pausanias des figures en terre cuite dans la Céramique d'Athènes[1]).

Quoiqu'il en fut nous croyons pouvoir affirmer que jusqu'à ce que l'influence des Telchines, des Dactyles, des Curètes, des Corybantes se fit sentir en Grèce, les maîtres védiques de cette contrée se bornaient à reproduire l'image des dieux et des hommes en bois ciselé; peut-être en terre cuite[2]).

Ce qui est caractéristique dans cet art c'est sa pureté dont l'origine doit être rapportée à l'éducation pure des races védiques, races de la famille pure et monogame par excellence. Ces statues antiques comme le remarque Friedrich Thiersh[3]) étaient toujours enveloppées et les jambes n'étaient pas divisées. C'est ce qu'on nomme le style archaïque ou hiératique. Peut être que l'art naissant ne pouvait pas encore dessiner toute la figure humaine.

Mais les races védiques ignorant l'art de la fonte et l'art statuaire, et ne possédant à fond que l'art du charpentier, du ciséleur en bois et l'art de construire les navires, métiers qui se trouvent sous la protection immédiate de la déesse, d'origine védique et grecque par excellence, Athène[4]), — rencontrent des

---

1) Pausanias I, 3, § 1. Comp. Plinius H. Nat. XXXIV, 16.

2) Pausanias VII, 22, § 3, parle encore des pierres taillées qui servaient d'idoles, et qui étaient révérés dans toute la Grèce dans l'antiquité. Nous ajouterons que ceci dut être l'ouvrage des races indigènes comme nous le verrons en parlant des cyclopes éthniques.

3) «Ueber die Epochen der bildenden Kunst unter den Griechen» München, 1829, S. 17 und fgd.

4) Voyez au sujet du navire d'Argo Apollon. Rhod. les Argonautes I, 4, 19, 111, etc. Nous rappelons encore que le Palladium tombé du ciel est en bois. Voyez la légende chez Apoll. III, 12, § 3; nous avons dit plus haut que les statues de Dédale étaient en bois, Pausan. IX, 40, § 2.

sociétés d'ouvriers habiles qui non seulement possédent l'art du fondeur et du ciséleur ou bosseleur des métaux, mais encore sont habiles à créer toute une figure humaine. Leur dieu est l'Hephaestos dont nous avons parlé, leur art est cynique et impudique.

Nous rattachons à ce contact des Grecs védiques avec les sociétés métallurgiques, élévées probablement sous l'influence irritante des mythologies syro-euphratiques à Rhodes, en Chypre, à Crète etc., le recit symbolique que nous trouvons dans la bibliothéque mythologique d'Apollodore (III, 14, § 6).

Nous ne saurions trop repeter que nous avons toutes les fables dans la version grecque-védique. Et voici comment les Grecs racontaient dans le langage allégorique qu'ils employaient si fréquamment, l'histoire de l'alliance des deux arts, l'un sous la protection d'Athène, l'autre sous la protection d'Hephaestos, l'un pudique et pur, l'autre cynique et se délectant dans des images sensuels.

Hephaestos épris de la belle vierge Athène, qui vient le trouver, s'enflamme de désirs impurs, et veut lui faire violence. Athène le repousse, mais Hephaestos excité par le désir laisse tomber sur la terre un germe dont nait Erichtonius. Athène recueille cependant l'enfant, l'enferme dans une boite et le donne à garder à Pandrose, la fille de Cecrops. Les soeurs de Pandrose ouvrent la boite, voient un enfant encérclé d'un serpent, et deviennent folles (ou sont tuées par le serpent). Erichtonius est élévé par la déesse Athène, et devenu roi à Athènes «érige une statue à la déesse».

Nous croyons que la tendance à raconter des faits réels sous le voile de l'allégorie, tendance que nous trouvons déjà dans Homère comme dans Hésiode, se revèle dans cette tradition dont le véritable sens, comme nous le croyons, est le désir d'exprimer comme l'art impudique des sociétés métallurgiques élévées sous l'influence dissolvante des moeurs de la Syrie et des iles voulait s'emparer à Athènes et dans les contrées occupées par les

immigrants védiques du monopole des arts imitatoires, et comme le goût pur des races védiques repoussa cette union en s'emparant toutefois des procédés de l'art de ces habiles ouvriers qui adoraient le dieu du feu Hephaestos.

L'amour de Hephaestos quoique non satisfait, fut cependant la cause de la naissance d'Erichtonius, qui quoique sous la garde d'un serpent (le lecteur connait notre idée à ce sujet) est élévé dans le goût pur des Grecs védiques par la déesse Athène, et commence par lui ériger une statue, ce que nous interpretons par «une statue en bronze, en fonte,» premier essai de la métallurgie grecque apprise dans une école impudique, mais qui sut éviter l'influence dissolvante pour incarner ses propres idées, sa propre tendance, son goût pur et élévé, son admiration pour le beau en général dans ses oeuvres dont l'art technique fut emprunté aux sociétés ouvrières des Telchines, des Dactyles, des Curètes, etc.

VIII. Les pillards et les brigands.

Quand les Grecs entrèrent dans la péninsule de la Grèce par la Thrace et commencèrent à occuper le pays entre le cours du Strymon et l'Olympe, qui porta plus tard le nom de la Macédoine, les tribus des races pélasgiques qui furent refoulées vers le midi et le couchant, n'entrèrent que plus tard en lutte avec la masse armée et organisée qui s'avançait en ordre et en force au milieu de ces populations sauvages. Mais un certain nombre de ces tribus et des plus farouches se retira à l'est dans la péninsule de Chalcidide[1]), où ils organisèrent une défense vigoureuse et luttèrent avec acharnement contre les envahisseurs, ce

1) Nous soupçonnons que les occuppants de la péninsule de Chalcidide étaient les debris des races géants que Lenormant rapproche des Quainites: V. Appendice A.

qui d'après notre ferme conviction est le fond du mythe de la lutte des géants, fils de la terre, contre Zeus et les Olympiens renforcés d'Hercule sur les plaines de Phlègre ou Pallène, nom de la plus méridionale de trois langues de terre de la péninsule de Chalcidide, qui par parenthèse porte le nom du métal qui dans la légende conservée par Hésiode, caractérise cette race qui luttait contre les Grecs et l'embrassait sous la dénomination générale de l'âge d'airain.

Il parait que ce n'est qu'après avoir terminé victorieusement cette lutte avec les géants de Phlègre que les Grecs védiques groupés au pied du mont Olympe se sentirent assez forts pour avancer vers le milieu de la Grèce et le Péloponèse. Comment s'effectua ce mouvement, pourquoi ne voyons-nous qu'une partie de ces immigrants s'élancer à la conquète de la Grèce, étaient-ce les plus aventureux ou les plus nobles des familles qui se separèrent du reste des Grecs restés dans la Macédoine pour se précipiter sur les tribus indigènes et le beau pays pour se tailler des principautés séparées, ce sont des questions auxquelles nous ne saurions répondre. Mais la légende nous dessine déjà la Grèce divisée entre les nobles races de la période dite Achéenne; les tribus Ioniennes (outre l'Ionie) occupent l'Attique et le nord du Péloponèse; les tribus doriques sont encore dans la vallée du Haliacmon (en Macédoine).

Toute la Grèce n'est pas encore occupée par les Grecs védiques. Entre l'état demi-pélasgique de l'Attique, la Béotie demi-phénicienne, demi-indigène, les états Achéens du nord de la Grèce et les états Achéens du Péloponèse, la Messénie, Argos, Sparte, les populations Ioniennes du bord méridional du golfe de Corinthe, il y avait encore place pour la vie sauvage des tribus indigènes qui erraient sans agriculture[1]) à la recherche de

1) Nous avons dit plus haut qu'il est probable qu'une partie des Pelasges s'occupait de l'agriculture; ceux-là sûrement se soumirent immédiatement aux Grecs.

leur nourriture qui consistait en glands et en produit de chasse; et qui n'osant pas attaquer ouvertement les états établis de la période achéenne faisaient cependant des incursions pour piller les fruits de la terre cultivée, dévalisaient les voyageurs et en général vivaient de rapines jusqu'à ce que, — ainsi le veut la tradition, — les dieux olympiques ou les héros grecs ne les exterminèrent. — C'est sous ce point de vue que nous allons étudier les légendes qui nous dessinent l'état de la Grèce pendant la période des Héros (c'est-à-dire de la première invasion achéenne).

Nous commencerons par indiquer que les Centaures, — qui sont sans contredit une tribu vivant toujours à cheval comme quelques tribus Mongoles de nos jours, — sont représentés par les anciens mythographes comme de véritables brigands[1]). Le sage Chiron, qui possédait l'art de guérir et dont nous avons parlé plus haut, Centaure lui-même, représentait de sa personne non la tribu en masse, mais la somme des sciences que possédaient les prêtres ou les sorciers ou les sages de la tribu. Il fait don de son immortalité à Prométhée, l'idéalisation de la science humaine dans les races non-védiques et cette partie de son individualité continue à vivre dans le Prométhée reconcilié avec Zeus; mais comme tribu, Chiron meurt. Cette même idée se repète sous un autre point de vue dans le rôle de précepteur que Chiron joue vis-à-vis des individus qui appartiennent déjà à la race mixte des Grecs et des Pélasges. Ainsi Apollon fait instruire son fils, Esculape, par Chiron (Apollod. III, 10, § 3), qui est aussi précepteur d'Actéon, d'Achille (Apollodore, III, 4, § 4; 13, § 6) et d'autres. Homère dans l'Iliade (IV, 215—219) dit que Machaon couvre la blessure de Ménélaus de remèdes:

v. 219 «Dont la force (salutaire) fut révélée à son père par le bienveillant Chiron.»

---

1) Voyez Apollodore II, 5, § 4; 7, § 6; Diod. de Sic. IV, 12, 69, 70; Comparez à propos de Nessus le Centaure les Trachiniennes de Sophocle et l'Hercule furieux d'Euripide; voyez encore Ovide, Metam. XII, 3.

Nous pensons même que Chiron si bienveillant et si affectueux envers les Grecs, tandis que Hercule fait là guerre aux Centaures (Apoll. II, 5, § 4) est le représentant des sociétés secrètes ou des sages formant une caste séparée parmi cette tribu sauvage, qui gardaient le secret de leur connaissances parmi leurs compatriotes, mais en faisaient part à quelques uns des meilleurs Grecs, en comprenant que l'avenir leur appartenait.

Chiron quoique ami d'Hercule meurt de la flèche de son ami le Grec, et disparait avec toute sa tribu de brigands, léguant comme nous l'avons dit sa science à l'humanité.

Le mythe de Chiron et des centaures est un des plus vieux mythes, parce qu'il exprimait une des premières luttes qu'avaient à subir les Grecs védiques dans le nord de la Grèce. Dans le rang successif des légendes il prend place presque immédiatement après le combat des géants aux pieds de serpents à Chalcidide.

Plus tard quand les Centaures avaient déjà disparu, les brigands, — restes des tribus indigènes qui vivaient de rapines, — sont le plus souvent symbolisés par le mythe du serpent.

Ainsi nous voyons qu'en Béotie les habitants de Théspie sont obligés de payer un tribut de jeunes gens à un serpent ou dracon qui les visite, jusqu'à ce que ce dracon ne fut tué (Pausanias IX, 26, § 5).

Nous remarquerons par parenthèse que partout dans toutes les légendes et dans tous les contes[1]), là où un serpent enlève des jeunes gens et des jeunes filles par force ou comme tribut imposé, nous croyons qu'il s'agit de razzias des races pillardes qui emmènent comme esclaves ou comme victimes destinées à assouvir les appetits féroces des cannibales les jeunes gens des colonies ou des villes, fondées par des immigrants plus civilisés, mais encore faibles[2]).

---

1) Voyez dans les contes russes et slaves les serpents, fils de la montagne qui enlèvent les belles.

2) Le monstre dont Persée délivre Andromède (Apollodore, II, 4, § 3) comme

Le serpent et aussi appelé le chien d'Aides, comme l'indique Hécatée de Milet en parlant d'un serpent qui habitait une caverne du promontoire de Tenare (Laconie) (Pausanias III, 25, § 4) et que nous soupçonnons fort n'être qu'un dernier asile des sauvages traqués par les Grecs du Péloponèse après la prise d'Amyclée.

En général les noms de serpents ou de brigands changent avec le temps auxquels se rapportent les légendes; le serpent étant une dénomination se rapportant à des temps plus reculés et plus mythiques, il est en même temps un terme éthnique désignant la race des pillards indigènes dits fils de la Terre.

La grande tâche des héros de la période achéenne est de détruire ces brigands qui empechaient les communications entre les états védiques et rendaient impossible la vie paisible et policée.

C'est ainsi que nous regardons comme restes des bandes pillardes indigènes et le cruel Sinis qui attachait les voyageurs aux arbres pour les écarteler et qui fut tué par Thésée (Apollodore, III, 16, § 2; Pausanias II, 1, § 4) et Sciron, le brigand, qui demeurait entre l'Attique et la Mégare tué par le même héros (Apoll. II, 8, § 1; Paus. I, 44, § 7; Diod. Sic. IV, 59). — Tel est encore Periphète (d'après Apollod. III, 16, § 1) ou Corynète (d'après la lesson de Diod. IV, 59), fils de Hephaestos qui portait toujours une massue en cuivre[1]) et qui fut tué à Epidaure (en Argolide) par ce même Thésée, le grand déstructeur des pillards qui occit aussi Cercyon et Procruste appelé aussi Polypémon qui exercaient des ravages près d'Eleusis (Paus.

---

le Minotaure qui dévorait les jeunes gens Athéniens, tribut à Minos dont Thésée délivra ses concitoyens (Diod. IV, 61) sont encore le symbolisme de la même idée, seulement les ravisseurs pillards de mer représentaient des races civilisées quoique cruelles.

1) Comparez l'âge d'airain de Hésiode, dans les Oeuvres et les Jours, vers 150; «His autem erant aenea quidem arma .... nigrum enim non erat ferrum».

I, 38, § 5 et Diod. IV, 59). Du reste et Diodore (l. cit) et Pausanias (II, 1, § 4) indiquent directement la tâche que s'était imposée Thésée, ce héros qui symbolisait la force collective des Grecs, il avait, disent ces auteurs, retabli la sureté des routes de la Trezène (Argolide) jusqu'à Athènes, et purgé tout ce chemin infesté de brigands.

Et Cycnus, le fils d'Arès et de Pélopia, Thrace d'origine, tué par Hercule à Iton (Thessalie, dans le midi de la Phtiotis [1]), doit être compté parmi les représentants des tribus pillardes indigènes qui dévalisaient les voyageurs qui portaient leurs offrandes au temple d'Apollon. Seulement nous remarquerons ici que ce dernier indice, ainsi que tous les exploits de l'Hercule grec, nous reportent à une période plus récente, peut-être même au commencement de la période dorienne.

Une légende qui nous ramène à des temps d'une haute antiquité de la période achéenne est sans contredit la tradition sur Phlegyas qui venait au Péloponèse pour piller les fruits de la terre et enlever le bétail (Paus. I, 26, § 3). Il n'était que le représentant des indigènes qui faisait des razzias sur les terres des colonisateurs agricoles grecs. Pausanias trace (IX, 36, § 1) sa descente d'Arès par une des filles de ce dieu thrace, et dans l'hymne homérique à l'Apollon Pythique (v. 100, sq.) les Phlegyas sont nommés «hommes de violence qui ne respectent pas Zeus.»

Dans la section IV de cet ouvrage nous avons déjà vu que d'après une tradition rapportée par Pausanias (II, 26, § 4)·Asclépios est regardé comme fils de la fille de ce brigand Phlégyas, ce qui indique clairement que Phlégyas lui-même appartenait à ces races indigènes qui pratiquaient la médecine empirique (v. le Prométhée d'Eschyle) et qui furent les maîtres des Grecs dans cet art.

---

1) Comparez Apollodore II, 7, § 7 et le Bouclier d'Hercule, poème apocryphe attribué faussement à Hésiode.

Pausanias rapporte encore les traditions sur les attaques réiterées, auxquelles était exposé le sanctuaire de Delphes. Ce temple fut attaqué premièrement par les brigands d'Eubée (Pausanias X, 7, § 1) probablement ces mêmes Abantes dont parle Homère dans l'Iliade (II, 536, 542) qui «respiraient la guerre», qui étaient des «guerriers de flamme brûlants de coups des lances de hêtres», qui «portaient des cheveux longs sur la nuque» comme quelques tribus scythes ou les peaux rouges de nos jours.

Delphes fut ensuite attaqué par ce peuple des Phlégyas dont nous venons de parler (Paus. l. cit). Pausanias, comme nous l'avons vu, fait descendre Phlégyas d'Arès et de Chrysa et le fait vivre et agir pendant et après la guerre des sept contre Thébes (Paus. IX, 36, § 1) c'est-à-dire pendant la période héroique ou achéenne de la Grèce[1]). Ce même auteur (l. cit.) dit que Phlégyas fonda une ville qui fut au commencement l'alliée de l'Orchomène des Minyas, mais cette alliance fut bientôt rompue, les Phlégyas recommencent leurs brigandages et pillent Delphes. Après la défaite de Philamon qui accourut au secours de Delphes, «le dieu (dit Pausanias) détruisit le peuple des Phlégyas de fond en comble par des éclairs interrompus et des tremblements de terre terribles. Ceux qui ne périrent pas, moururent de la peste, et ce ne fut qu'un très-petit nombre de Phlégyas qui se sauvèrent en Phocide».

Le dieu resté innommé par Pausanias doit être Zeus luimême qui manie les foudres, si seulement on n'acceptait pas quelquefois l'identité d'Apollon, (une nouvelle forme de Zeus venue du Nord) avec le Zeus Olympique. Quoiqu'il en fut, nous voyons la déstruction d'un peuple de pillards par Zeus, ce qui dans le langage ordinaire veut dire une guerre d'éxtermination commencée par les Grecs contre certaines tribus indigènes vouées à la déstruction par suite de leurs habitudes de rapines et leurs moeurs barbares.

---

1) Comp. les Oeuvres et les Jours d'Hésiode, v. 162.

Dans cette tradition que rapporte Pausanias, il parle encore des Ephyrotes, en les rapprochant des Phlégyas (Comp. Hom. Il. XIII, 301) et dit que c'étaient les habitants des rivages de la Thésprotie, c'est-à-dire des sauvages montagnards du pays, qui porte encore aujourd'hui le nom d'Epire, et qui étaient des véritables Pélasges.

Nous croyons que les anciens avaient généralisé toute la lutte des races indigènes contre les Grecs dans le mythe du combat des géants dans les plaines de Phlègra contre les dieux védiques.

Ce n'est certainement qu'avec beaucoup de doutes que nous osons rapprocher le nom des plaines de Phlègra avec le nom des Phlégyas, qui cependant peuvent se relier par une même étymologie, qui nous remène au verbe brüler[1]), en nous rappelant et le combat des géants consumés par les foudres de Zeus et les Phlégyas détruits de la même manière.

Nous croyons utile de rappeler ici la tradition sur la lutte des géants telle qu'elle est conservée dans l'Ion d'Euripide avec un détail d'une haute antiquité et d'un haut intérêt, auquel nous reviendrons encore plus tard en parlant des cyclopes constructeurs.

La légende d'Hésiode sur la tête de Méduse a un caractère tout phénicien; c'est une légende importée d'Afrique. Dans Hésiode (Théog. 270—286) les soeurs Gorgones, dont une fut Méduse, sont filles d'un monstre marin Ceto[2]) et de Phorcos. Persée coupe la tête à Méduse (fécondée par Posseidon) et de son sang sortent Chrysaor et Pégase[3]).

---

1) Le verbe φλεγώ, φλεγέθω, je brûle. Comp. là-dessus le Lexicon Mythologicum de Hederich ad voc. Phlégyas, Phlégon, etc.

2) On a vu dans Ceto le symbole d'un vaisseau. Voy: dans Hederich's Lex. Myth. Cetus.

3) Nous parlons en détail de ce mythe dans notre analyse (en russe) des légendes d'Hésiode. Il suffit de dire ici que la légende que nous regardons comme phénicienne doit exprimer une fécondation de certaines contrées de l'Afrique par

Dans l'Ion d'Euripide la légende de la tête de Méduse se rattache à la guerre des géants fils de la terre contre les dieux (lisez les Grecs[1]):

v. 987. Creuze. Ecoute donc, tu connais le combat des fils de la Terre?

Le vieillard. Je connais celui que les Géants ont livré aux dieux dans les champs de Phlègra.

Creuze. C'est alors que la Terre enfanta la Gorgone ce monstre terrible.

Le vieillard. Auxiliaire envoyé à ses fils pour combattre les dieux?

Creuze. Oui, et Pallas la fille de Jupiter[2]) lui donna la mort.

Le vieillard. Quel aspect avait ce monstre sauvage?

Creuze. Son corps était armé de vipères aux plis tortueux.

Le vieillard. N'est-ce pas l'antique recit que j'ai entendu faire?

Creuze. Minerve (Pallas) couvrit sa poitrine de sa terrible dépouille.

Le vieillard. C'est ce qu'on appelle l'égide, armure de Pallas?

v. 998. Creuze. Ce nom lui fut donné dans le combat des dieux.

Nous voyons ici une toute autre légende que celle d'Hésiode, et avec un caractère beaucoup plus antique, car il se rattache aux premières luttes des Grecs dans le nord-est de la péninsule, quand ils n'avaient pas encore envahi le Péloponèse, n'avaient

---

l'irruption de la mer. Nous croyons qu'il s'agit du lac Triton près du petit Syrte relié jadis à la mer par un canal aujourd'hui desseché. Comparez les Argonautes d'Apoll. Rhod. IV, 1573, sq.

1) Euripide donne la légende athénienne, c'est-à-dire ionienne, celle qui dut depuis une haute antiquité former une partie de la mythologie pélasgo-ionienne. Nous verrons plus tard à quelles reminiscences de la haute Asie semble se rattacher cette croyance.

2) Dans l'original Διός.

pas encore été en contact avec les colonisateurs et les écumeurs de mer Phéniciens et Syriens.

Nous avons émis plus haut notre opinion que les géants comme les nymphes, comme les Erynnies nées du sang d'Ouranos et de la Terre, sont des symboles des vieilles races autochtones, de leur culte des esprits, de leurs coutumes et de leur droit criminel. La Méduse qui apparait chez Hésiode comme fille d'une Théogonie étrangère, apparait dans le recit d'Euripide comme la soeur des géants et des nymphes, appartenant au même ordre d'idées et peut-être comme nous le verrons plus tard apparentée aux plus antiques traditions et symboles importés du haut du Pamir et du Tibet. Nous nous trouvons sûrement devant une confusion de légendes accidentellement analogues qui créées séparément et venues de pays différents sont venues se fondre en Grèce comme se sont fondus et embrouillés les mythes de Persée, mythe demi astronomique, demi héroïque; de l'Hercule phénicien et de l'Hercule pur Grec; du mythe syro-euphratique astronomique rattaché au mythe populaire grec des travaux du personnage représentant la force et le travail collectif de toute une nation.

En revenant au mythe de Méduse et aux serpents caractéristiques qui l'entourent nous ne pouvons ne pas repéter que le serpent pour les Aryas védiques ou brahmaïques ou Zoroastriques est toujours le représentant d'une race ennemie, qui pratique la magie et qu'il faut combattre à outrance. La repétition du même symbole dans les branches d'une race, dénote certainement l'antiquité de ce symbole et nous oserons l'avouer la tête de Méduse dans la tradition la plus antique, où elle est enfantée par la terre, nous rappelle un antique symbole de la haute Asie: une tête environnée de serpents[1]).

---

1) Voyez ci-dessous les «Cyclopes constructeurs». Nous verrons que le symbole doit être fort antique, quoiqu'aujourd'hui nous le retrouvons dans les symboles reverés du Boudhisme.

Il n'y a pas de doute que les plus anciens habitants de la Thébaïde, les Ektènes dont le roi fut le célèbre Ogygès (Paus. IX, 5, § 1) qui sont détruits comme une partie des Phlégyas par une peste, les Hyantes et les Aones qui habitaient la Thébaïde quand Cadmus entra en Béotie avec une troupe de Phéniciens (Paus. id. ib.) appartiennent à ces races autochtones qu'on embrassait sous la dénomination de serpents. C'est le serpent tué près de la fontaine qu'il gardait en Béotie comme un autre serpent gardait l'antique oracle à Delphes en Phocide. Et les descendants des dents sémés du serpent, les Spartes, non seulement partagent le pouvoir avec les Phéniciens, mais encore finissent par chasser Cadmus et finissent par régner en Béotie, il est vrai comme race mixte, née du sang d'une fille phénicienne et d'un Sparte indigène.

Nous devrons revenir encore à cette importante légende à propos de l'introduction du culte de la vigne contre lequel réagissait un parti purement indigène à la tête duquel était un descendant sparte, c'est-à-dire appartenant aux races qui revéraient les Eurynnies, ces divinités qui «détestaient le vin» et les nymphes auxquelles on ne faisait pas de libations avec le vin, comme nous l'avons vu plus haut.

Nous complèterons encore l'aspect de la Grèce, quand les villes grecques étaient environnées encore de tribus demi-sauvages, — par un recit de Pausanias qui en citant des légendes locales nous donne en même temps un tableau fidèle de la marche des evénements par la force desquels les brigands, les races de serpents, se mélaient peu à peu aux Grecs et acceptaient leur genre de vie. Nous verrons encore comme dans certaines contrées on trouvait encore des troupes de fanatiques sauvages ou peut-être des sociétés secrètes de sauvages qui se vengeaient de leurs compatriotes grécisés qu'ils regardaient comme des traîtres.

L'indigène Pélasge, son fils Lycaon encore anthropophage, (ou qui en tout cas sacrifiait des enfants), Nyctimus le fils de

Lycaon, étaient encore maitres indigènes de l'Arcadie; ce dernier à une fille, nommée Callisto, qui est aimée par Zeus. De Callisto et Zeus nait Arcas, qui donne son nom à l'Arcadie et est le représentant de la race mixte, issue des Grecs et des femmes indigènes[1]). Callisto est métamorphosée en ourse et est enlevée au ciel, ce qui semble simplement indiquer que la femme indigène disparait et devient grecque par ses moeurs et ses habitudes.

«Arcas introduit l'agriculture, que lui enseigne Triptolème .... et apprend à son peuple l'art de cuire le pain, la manière de confectionner des habits et leur enseigne le parti qu'on peut tirer de la laine». (Paus. VIII, 4, § 1).

Le fils d'Arcas se marie à une dryade, qui semble être une femme indigène; son petit fils, Aepytus, est tué à la chasse par un serpent[2]) qui d'après notre conviction est un représentant de ces restes fanatiques de sauvages qui habitaient les bois de l'Arcadie et se revoltaient contre les innovations grecques et surtout contre leurs compatriotes qui se mettaient à la tête de ce mouvement progressif. Nous avons vu plus haut qu'une société de sorciers habitait encore du temps du général Pausanias à Phigalia en Arcadie (Paus. III, 17, § 7).

Pour en finir avec les pillards et les brigand, restes, comme nous le croyons, de ces races dépossédées qui reculaient devant la civilisation en luttant contre elle, nous sommes très-enclins à voir un soulèvement des races indigènes dans le mythe singulier des Aloades, nés de Poseidon, qui «avaient fondé Ascra en Béotie et les premiers avaient sacrifié aux Muses sur l'Hélicon». (Paus. IX, 29, § 1). D'après le récit d'Apollodore (I, 7, § 4) ces deux frères, Otus et Ephialtes, croissaient chaque jour d'une coudée

1) Voyez Pausanias VIII, ch. 3 et 4. Comparez la tradition de la naissance des Scythes (agricoles) des amours de l'Hercule Grec colonisateur, avec la fille-serpent (Hérod. IV, 8, 10). Les Scythes nés de ces amours étaient censés apparentés aux Grecs.

2) Pausanias IV, 4, § 4.



(πηχός) en largeur et d'une toise (ὄργυιᾶ[1]) en hauteur. A neuf ans ils avaient atteint une hauteur de neuf toises et étaient larges de neuf coudées. Alors ils résolurent de guerroyer contre les dieux, transportèrent le mont Ossa sur l'Olympe et posèrent le Pélion sur l'Ossa et menaçaient d'atteindre le ciel au moyen de ces montagnes[2]). Ils voulaient encore verser la mer sur les montagnes et faire de la mer la terre ferme et transporter la mer sur le continent. Ces frères, Otus et Ephialtes, voulaient prendre pour épouses Artémis et Héra; ils lièrent Arès (le dieu de la guerre) mais Hermès le délivra. Artémis employa une ruse pour être délivrée des Aloades. Elle se changea en biche à l'île de Naxos, où se trouvaient les Aloades, et un jour qu'ils étaient à la chasse, passa comme un éclair entre les deux frères qui s'entretuèrent en lançant leur javelots à cette biche.

Cette légende des géants qui croissent vite, veulent faire la guerre aux dieux, veulent avoir pour épouses des déesses et s'entretuent mutuellement, peut certainement comme le pense Creuzer[3]) représenter allégoriquement les forces du sol nées par la coopération de l'eau-Poseidon[4]), mais nous croyons que ce récit peut aussi avoir la signification d'un soulèvement rapide ou d'une invasion par mer (la légende est Béotienne) de quelques

---

1) A peu près six pieds, la distance entre les bouts des doigts des deux bras étendus à droite et à gauche.

2) On sent que c'est une amplification poétique, qui n'a rien de réel. Il semble aussi que ce mythe parut quand l'Olympe exploré par les tribus védiques qui habitaient près de cette montagne n'était plus l'habitation des dieux, qui demeuraient déjà au ciel.

3) Symbolik III, pp. 39—40. Creuzer remarque que les Aloades sont les fils d'ἅλως = l'aire à battre le blé.

4) Lenormant (Origines de l'Histoire I, p. 366) d'accord avec Preller (Griech. Myth. 2 éd. v. I, pp. 79—81) range le mythe des Aloades parmi les mythes qui ont trait aux origines de l'histoire des hommes. Il les rapproche des néphilim, de l'aire à battre le blé, et voit dans les Aloades les premiers agriculteurs en cherchant aussi à les rapprocher des traditions euphratiques sur la tour de Babel. Nous osons croire que les Aloades sont un mythe local Grec et de date assez basse. L'agriculteur védique n'avait jamais osé se soulever contre les dieux; de plus l'Olympe, l'Ossa, le Pelion donnent une teinte toute locale à la légende.

peuples de race indigène, dont le but principal était en faisant la guerre aux Grecs d'enlever des femmes grecques et de bouleverser les états fondés par les races védiques. Ces peuples périssent par suite d'animosités entre eux, semées à ce qu'il parait par l'astuce des Grecs. Ce mythe pourrait sous ce point de vue être relié aux traditions sur les brigands d'Eubée, les Phlégyas, ou peut-être même aux paroles de Dionysios adressées à Cadmus dans les Bacchantes d'Euripide (v. 1331, sq.) quand il lui prophétise qu'il régnera sur les peuples d'Illyrie, qui seront fort et célébres, mais qui périront quand ils entreprendront une expédition pour piller le temple où rend ses oracles Apollon.

IX. Les Cyclopes constructeurs.

Nous devons encore indiquer les débris de souvenirs parmi les Grecs de quelques antiques tribus, qu'ils nommaient les Cyclopes, qui étaient habiles à construire des murs et des édifices en entassant des pierres non taillées sans ciment ou mortier.

Dans la Théogonie d'Hésiode (v. 140) les Cyclopes célestes sont évidemment des phénomènes électriques[1]), les éclairs, le tonnère, les foudres de Zeus, ce sont eux qui les forgent. Cependant d'un autre côté les débris et les restes des murs nommés cyclopiques, par les Grecs même, nous font soupçonner que parallèlement au symbole d'un phénomène physique, il y avait une tradition sur l'existence d'une race d'hommes qui à l'instar des cyclopes célestes furent nommés cyclopes terrestres, par suite de l'identité des arts et des métiers que ces homonymes étaient censés pratiquer. Nous croyons même que le mythe des cyclopes célestes apparut plus tard que la tradition sur les races

---

1) C'est l'opinion de Creuzer Symb. III, 58 et de Maury Hist. des Relig. etc., I, 354.

monophtalmes, habiles dans l'art de la construction et dans l'art de forger le fer[1]), qui demeuraient jadis dans le Nord de la Scythie ou de la haute Asie et dont les descendants furent connus des Grecs quand ils arrivèrent seulement au Péloponèse. Il est très-probable que le symbolisme poétique s'empara plus tard du nom d'une race habile à certains métiers pour exprimer un certain fait physique. Du reste il est très-difficile de décider cette question de précédence entre le mythe céleste et la tradition. Peut-être les Arimaspes d'Hérodote (IV, 13) qui semblent repeter une tradition très-antique, venue comme nous le pensons des steppes de la haute Asie, avec les races védiques, ce peuple qui avait un seul oeil et qui demeurait sur les limites des terres occupées par les griffons qui gardaient l'or (lisez les races métallurgiques) peuvent être rapprochés des cyclopes éthniques de la légende grecque. Ce qui semble donner incontestablement un caractère éthnique aux Arimaspes monophtalmes, c'est qu'il y a un soupçon de géographie réelle dans le récit d'Hérodote. Les Arimaspes, plus loin les griffons et au de là des griffons dit-il les Hyperboréens qui certainement avaient une existence réelle et de plus étaient non seulement des Aryas, mais des Aryas védiques parlant la même langue que les Grecs, comme nous l'avons vu en parlant des traditions du temple de Delphes. (Comp. Paus. IX, 27, § 2).

La légende des cyclopes doit dater d'une haute antiquité et dut être née dans la haute Asie, car nous trouvons parmi les races finnoises des traditions évidemment apparentées, à cette légende des forgerons célestes et terrestres, ce qui nous ramène encore au berceau commun des races Indo-Européennes et des races Finno-Mongoles[2]).

---

1) Dans le Nord de la Grèce les immigrants védiques ne trouvèrent que l'âge de bronze. Comp. la légende des âges.

2) La Calévala offre beaucoup de traditions congenères à ce monde mythique grec qui est arrivé jusqu'à nous dans l'amalgame de toutes les traditions et de tous les cultes. Mais en examinant minutieusement les récits de la Calévala et en

Cependant les cyclopes terrestres des Grecs étaient non des forgerons mais des constructeurs par excellence; ils maniaient les pierres non taillées et en formaient des constructions énormes en les entassant les unes sur les autres sans mortier. Ils devaient certainement appartenir à ces tribus ou à cette race antique dont les constructions en pierre et les monolithes gigantesques sont dispersés sur la surface de la terre et nous plongent dans l'étonnement à la vue de ces masses immenses et des forces prodigieuses qu'on dut employer pour les poser ou les construire.

Les Cyclopes grecs appartenaient-ils à la période qui avait précédée l'invention des métaux, et étaient-ils entrés en Grèce sans connaître la métallurgie que leurs frères pratiquaient dans la haute Asie, dans les montagnes de l'Oural et de l'Altaï? Ou plutôt les Cyclopes n'étaient-ils pas la masse du peuple dont les Telchines, les Dactyles, les Corybantes, les Curètes étaient les sages, les sociétés sécrètes qui faisaient un mystère de leurs connaissances de la métallurgie et la fonte des métaux?

Ce sont des questions auxquelles nous ne saurons répondre, quoique nous penchons pour la dernière de ces suppositions.

Que les anciens n'envisageaient pas les Cyclopes comme un mythe, mais qu'ils les regardaient comme une race très-réelle

---

les comparant avec les récits de la Théogonie grecque, nous remarquerons que toutes les traditions de la Calevala Finnoise se rapprochent des traditions des races non-védiques. Par exemple le mythe des Cyclopes célestes et terrestres se relie au mythe d'Ilmarinen qui invente le fer (voyez le chant V, p. 42 et 45 de la traduction russe d'une partie de la Calevala par Granström, 1881, St Pétersbourg). La ressemblance de Veinemeinen avec le Prométhée grec est frappante (chant II et XXIV, pp. 88, 225—[illegible]). Les chants de Veinemeinen au son desquels un bateau se construit (IX, p. 81); la descente de Veinemeinen dans le royaume des morts (p. [illegible]), les animaux qui accourent aux sons de sa musique (XXI, 186) le rapprochent d'Orphée et d'Amphion dont nous parlerons ci-dessous (Apoll. I, 3, § 2; III, X, § 5). Il y a jusqu'à l'apparition de la femme dans le fourneau d'Ilmarinen ch. XX, p. 17[illegible]) qui rappelle la création de Pandore par Hephaestos dans le conte grec, dont l'origine doit remonter aux traditions des races non-védiques, — quoique nous l'ayons reçu avec un coloris purement grec.

d'hommes, vivant sur la terre est prouvé positivement par les paroles de Strabon (VIII, 6, § 11, f. Causab. 373) qui en parlant des Cyclopes constructeurs de Tiryns les nomme γαστερόχειρας, c'est-à-dire employant leur bras pour leur estomac [1]), car, dit-il «ils se nourrissaient de leur métier». On voit qu'on a devant soi une tradition sur les restes d'un peuple pauvre, qui était obligé de travailler pour vivre et auquel on ne saurait adapter aucun symbolisme mythique.

Strabon plus haut (id. ib. § 2, f. 369) attribue à ces Cyclopes la construction d'antiques labyrinthes et de passages expressement fait pour enduire en erreur dans des grottes dites cyclopiques près de Nauplia.

Et Thucydide dans sa description des peuples de la Sicile (L. VI, § 2) nomme parmi les plus anciens habitants de cette île les Lestrigons et les Cyclopes, — non comme êtres fabuleux, mais comme nom de races.

Du reste les savants de nos jours, comme par exemple le vénérable Creuzer, ne se refusent pas de voir dans les Cyclopes un nom de peuple, indépendamment de la signification symbolique de ce mot comme phénomène physique. Il dit dans sa Symbolique (I, p. 11):

«Le Periégète (Pausanias) cite très à propos les paroles d'Homère [2]), qui nous obligent de reconnaître dans les géants et les Cyclopes des êtres humains».

---

1) Nous n'avons pu trouver une autre traduction pour ce mot. Amédée Tardieu transcrit simplement le mot grec.

2) Pausanias dit (VIII, 29, § 3): «Homère ne parle pas des géants dans l'Iliade, mais dit dans l'Odyssée que la flotte d'Odyssée (Ulysse) fut attaquée par les Lestrigons qui certainement ressemblent plus aux géants qu'aux hommes (ordinaires)» Pausanias cite l'Odyssée (X, 120, sq.). Plus loin Pausanias ajoute: «Le roi des Phéaciens dit que les Phéaciens sont parents des dieux comme les Cyclopes et le peuple des Géants (Odyssée VII, 203). Par là il donne à comprendre que les Géants étaient de nature mortelle, et non de la nature des dieux. Il le dit encore d'une manière plus claire dans les vers: (Odyss. VII, 59—60). «Eurymédon était jadis le souverain des géants audacieux, mais

Plus loin en revenant au vers 205 du chant VII de l'Odyssée où Homère dit que les Phéaciens, les Cyclopes et les Géants sont parents des dieux, Creuzer remarque que «Homère nous a conservé dans ces mots une ancienne tradition sur les trois antiques peuples primitifs (von drei Urvölkern), qui probablement étaient apparentés entre eux, quoiqu'ils pouvaient se distinguer par leur intelligence et leur manière de vivre . . . . le tableau dessiné par Homère dans l'Odyssée (IX, 106, sq.) nous indique qu'il regardait les Cyclopes comme un peuple sauvage».

Dans une note (Symbolik v. I, p. 12) Creuzer fait une remarque très-juste qui vient à l'appui de notre point de vue. Il dit:

«Dans la poésie épique des Grecs, les plus anciennes divinités comme ces races primitives (solche Urstämme) sont toujours dépeintes sous des formes peu attrayantes». Creuzer indique aussi que les Silènes «fils de la Terre» devraient être comptés parmi les races antiques. Nous compléterons cette pensée en rappelant que Pausanias (VI, 24, § 6) dit que les Silènes étaient une race mortelle, et raconte qu'on lui avait dit qu'il y a des tombeaux des Silènes près de Pergame et dans le pays des Hébreux.

Pour en revenir aux Cyclopes constructeurs, nous citerons encore Creuzer (Symb. v. I, p. 61) qui en parlant des constructions cyclopiques dit qu'elles portaient dans l'antiquité le nom de constructions pélasgiques ou ogygesques, c'est-à-dire d'une antiquité immémoriale[1].

C'est à ce genre de constructions qu'appartiennent les murs

«il fut lui-même la cause et de la destruction de son peuple impie, et de sa propre perte».

Le lecteur voit comme ces textes nous ramènent invariablement à l'idée qui domine dans cet ouvrage.

[1] Nous rappelons au lecteur qu'Ogygus était un indigène, roi des Ektènes qui avaient péri décimés par la peste. Voyez Paus. IX, 5, § 1.

de Tiryns qui étaient construits pour le roi Proetus par les Cyclopes[1]), et les ruines de Mycène qui consistaient en murs et une porte surmontée de lions, qu'avait vu Pausanias[2]).

Pausanias (II, 25, § 7) décrit ainsi la construction des murs de Tiryns.

«Le mur qui est un reste du travail des Cyclopes est formé de pierres non taillées entassées les unes sur les autres. Chacune de ces pierres est de telle grandeur que même la plus petite ne pourrait être déplacée par la force d'un seul mulet. De petites pierres sont aussi de toute antiquité placées dans les intervalles des grandes pierres pour leur servir de lien».

On a trouvé les restes de constructions semblables dans plusieures localités de la Grèce et de l'Italie. Elles ont toutes le même caractère: ce sont des masses d'énormes pierres entassées sans aucune maçonnerie ni ciment, mais on distingue trois manières qui indiquent un certain progrès de cet art. La première manière est celle dont parle Pausanias très-correctement; la seconde, trouvée dans l'Etrurie ressemble à la première avec la différence que les grosses pierres semblent être adaptées l'une à l'autre avec plus de soin; enfin la troisième que nous avons trouvé à Mycène présente un essai de tailler grossièrement les pierres en leur donnant une forme carée oblongue et de les poser en couches horizontales[3]).

Il est probable qu'il faut compter parmi les constructions cyclopiques les soi-disant trésoreries que plusieurs savants regardent comme des tombeaux[4]). Pausanias (II, 16, § 5) parle de la trésorerie d'Atrée et de ses fils à Mycène, dont la principale s'est conservée parfaitement jusqu'à nos jours. Le même auteur parle

1) Apollodore II, 2, § 1; Pausanias II, 16, § 4.

2) Homère dans l'Iliade (II, 559, 569) parle de Tiryns et de Mycène en les nommant des villes bien fortifiées.

3) Comparez là-dessus l'excellent article dans le Smith's Dictionnary of Greek and Romans Antiquities ad voc. Murus.

4) Voyez Müller's Archäologie der Kunst §§ 48, 291.

(IX, 38, § 2) de la trésorerie de Minyas à Orchomène (en Béotie), et ce qui est curieux (IX, 36, § 3) semble rapprocher dans un passage les constructions de l'Orchomène de la Béotie avec les murs de Tiryns d'Argos.

«Les Grecs, dit-il, aiment à s'étonner des merveilles des autres peuples . . . . et cependant personne ne parle des murs de Tiryns et de la trésorerie de Minyas qui sont dignes d'admiration».

On dirait que dans la pensée de Pausanias ces constructions appartiennent à la même période et sont l'oeuvre d'une même race d'hommes.

Il est probable que tous ces antiques autochtones, tous ces Urvölker, comme les nomme Creuzer, étaient habiles à élever des édifices en pierre non taillée, comme étaient habiles à manier et à transporter d'énormes blocs de rochers les races préhistoriques qui ont dispersé sur la surface du globe les constructions dites mégalithiques[1]), qui, dirait-on, leur servaient à faire l'essai de leurs forces physiques et de leur intelligence, et étaient un commencement de discipline des masses qui ne purent appliquer leur force pour agir en commun qu'à la condition de se soumettre à la volonté d'un seul ou d'une corporation.

Cependant il y a un fait digne à être remarqué, c'est que les cyclopes du Péloponèse ne se bornaient pas à élever des murs d'enceinte, mais qu'ils étaient encore habiles à ciseler la pierre. Ceci ressort de deux témoignages de Pausanias qui dit (II, 16, § 4) en parlant de la porte de Mycène: «il y a des lions là-dessus» et puis sans transition aucune: «Κυκλώπων δὲ καὶ ταῦτα ἔργα εἶναι λέγουσιν». — «On dit que ce sont les travaux des Cyclopes». Et plus loin (II. 20, § 5) en parlant des curiosités

1) Sur ces constructions voyez Nadaillac, Les premiers hommes etc., 1881, v. I. pp. 28, 280, sq.: 292, sq., et passim. Comp. Taylor's Anthropology 1881; ch. X; Dwellings. pp. 229, 232 etc.

d'Argos il dit que près du sanctuaire de Cephisus il y a une tête de Méduse faite en pierre: «et cette tête, dit-on, est le travail des Cyclopes».

Il n'y a du reste aucune impossibilité que ces constructeurs en pierre furent arrivés à force de travail et sous l'influence des phéniciens qui depuis longtemps fréquentaient le Péloponèse, ou sous l'influence de la civilisation crétoise, à tailler la pierre et à ciseler des figures d'hommes et d'animaux reproduisant les modèles que d'autres races, plus développées avaient crées. Il ne faut pas oublier que cette race d'habiles tailleurs en pierre dut résider longtemps dans la contrée et put s'emparer des légendes qui naquirent après que les Achéens eussent envahi la contrée. Ceci peut être le cas de la légende de Méduse, dont la tête entourrée de serpents put être reproduite assez tard, vers la fin de la période achéenne.

Mais nous oserons faire une supposition bien plus hardie.

Nous avons vu plus haut qu'il existait deux légendes de la tête de Méduse, dont une semble avoir une origine africaine ou africo-phénicienne, l'autre conservée par Euripide, semble une tradition du Nord et comme nous le croyons doit appartenir aux antiques traditions de la haute Asie.

Que le lecteur nous permette une petite disgression:

On sait qu'une tête entourée de serpents est un symbole fort commun dans l'Inde et surtout parmi les Buddhistes. Nous rappellerons encore au lecteur sans développer ce sujet, mais en nous bornant à citer l'opinion du grand Eugène Burnouff, de Wassilieff et d'autres savants qui se sont occupés du Bouddhisme, qu'il est impossible qu'un mouvement si grandiose comme la revolution religieuse du Bouddhisme fut produit sans un long travail de la pensée humaine qui l'avait préparé. Gautama n'était que la dernière expression, l'expression incarnée de beaucoup de siècles de souffrances et de méditations. Nous ajouterons encore que le Bouddhisme n'avait pas crée les emblèmes dont il se servait; il les avait trouvé toutes faites et depuis des temps immé-

morials[1]): c'est ainsi que la roue sacrée, le trident durent depuis la plus haute antiquité exprimer certaines idées au milieu de certaines races et furent acceptés du Bouddhisme parce que c'étaient des symboles généralement compris. Parmi ces formes symboliques il faut remarquer surtout les célébres Naga, ces têtes environnées de serpents[2]) qui semblent dès une haute antiquité désigner une race particulière d'une autre origine que les Indiens-Aryas, (race redoutée par ces derniers) et qui s'identifient avec les races ennemies des Aryas.

Quelle que fut la date si disputée de l'apparition de Chakya-Mouni, nous croyons que les emblèmes et les croyances du Bouddhisme existaient depuis longtemps parmi les races tibétaines voisines et ennemies des Aryas de la haute Asie, quand ils se rencontraient encore sur le versant septentrional du Hindou-Koush.

Ces Nagas, sont avant tout des magiciens qui donnent la pluie, des sorciers, des médecins, et cette croyance existe encore parmi les populations du Cachemire, du Tibet et de l'Ouest de la Chine comme nous avons eu l'occassion de le dire plus haut.

Nous devons ajouter encore une observation. Hésiode ne connait pas de tête de Méduse entourée de serpents, (v. Théog. v. 280—282). Il ne sait rien de cette tête placée comme épouvantait sur l'égide. Quand il parle de la Méduse phénicienne elle n'est pas un objet d'épouvante, elle est un objet de commisération: elle est la pauvre souffrante, «gravia perpessa»; «λυγρά παθοῦσα». Encore ne l'a-t'on pas assez remarqué que dans Hésiode Athène n'est pas armée de l'égide[3]). Hésiode

---

1) Comparez entre autres les pensées lumineuses sur le sujet du glaive tournoyant rapproché du tchakra indien dans les Origines de l'histoire de Lenormant v. I, p. 133.

2) Voyez là-dessous Fergusson's Tree and serpent worship. (éd. de 1873). Texte pp. 47—49; 56, 246—248, etc. et figures pp. 58, 73, etc. and Plates: 56, 75, 87, fig. 6; 91, f. 2; 98, etc.

3) Nous écartons comme de raison le Bouclier d'Hercule, où Athéné manie l'égide v. 340.

nomme il est vrai Zeus αἰγίοχος (Théog. 735, 920 etc.) mais nullepart le bouclier en peau de chèvre de Zeus n'est orné d'une tête de Gorgone. Les seules armes que nous voyons dans les mains de Zeus sont les foudres. (V. la guerre des Titans et le combat contre Typhoeus vv. 687—693 et 853—854 de la Théogonie). Et les Cyclopes ne lui forgent aucune autre arme que les foudres et les tonnères (v. 141 de la Théog.).

Cependant Homère connait l'égide manié par Athène et quelquefois par Apollon[1]). Dans la description de l'égide, qui semble plutôt un bouclier comme celui d'Achille, qu'une peau de chèvre, — il parle de la tête de Gorgone placée sur l'égide, comme d'un épouvantail terrible. (Il. V, 741). Est-ce la Méduse que nous nommons phénicienne, et qui est un objet de commisération pour Hésiode ? ?

Certes, mille fois non ! S'il y a un symbole qui serait accepté par les Grecs comme épouvantail, se serait sûrement cette antique tête entourée de serpents, créée par l'imagination des peuples de l'Asie centrale, qui était l'emblème des ennemis des Aryas védiques et qui certainement dans la légende racontée dans l'Ion d'Euripide par Creusé est le même symbole des ennemis des Aryas qu'enfanta la Terre, et qui envoya ce monstre à l'aide des Géants ses autres enfants, qui étaient attaqués par les Grecs. En acceptant cette signification de la tête de la Gorgone on s'expliquerait facilement son apparition sur le bouclier d'Athène: se serait le trophée d'une victoire, sur un ennemi qu'on identifierait avec l'emblème d'une tête entourée de serpents. Mais quel sens présenterait la tête de la Méduse lybienne[2])?

Nous avouons donc que nous osons supposer que la légende racontée par Creusé dans l'Ion d'Euripide sur la naissance du

1) Iliade II, 443; V, 735—742; XV, 229.

2) Nous dirons par parenthèse que la Méduse Lybienne prit place sur l'égide d'Athène beaucoup plus tard quand ses légendes revinrent en Grèce de Cyrène, colorées d'une teinte africaine parmi les Doriens de la Cyrénaique.

monstre la Gorgone environné de vipères, que la Terre avait produit pour venir en aide à ses fils les Géants du champ de Phlègre, n'est qu'une réminiscence antique des Nagas apparentés aux races dites nées de la Terre, et dont le symbole la tête entourée de serpents fut transportée en Grèce soit par les races antiques du sol, soit par l'immigration védique. Dans l'un et l'autre cas la population des Cyclopes qui se nourissaient du travail de leurs bras, comme le dit Strabon, reproduisait un symbole fort connu de l'antiquité, qui du reste put être confondu, — et plutôt au Péloponèse qu'ailleurs, — avec une autre légende phénicienne très analogue de forme mais très-différente de signification, de celle qui fut importée du fond de l'Asie centrale par les races qui en tiraient leur origine.

En parlant des constructeurs, nous ne saurions passer sous silence des légendes d'un autre caractère qui ont eu cours au Nord de la Grèce, mais qui semblent se relier à ces mêmes traditions sur les races antiques, les Urvölker de Creuzer, qui savaient transporter et mouvoir des immenses blocs de pierre pour en former des édifices. Le lecteur comprend que nous voulons parler des constructeurs célébres, Orphée et Amphion qui font mouvoir les pierres par le son de la musique[1]).

Nous croyons qu'il faut s'arrêter avec beaucoup d'attention à cette dernière tradition et chercher un sens réel à ce récit, car il faut avouer que toutes les explications données par les philosophes et les poëtes sur l'influence de la musique comme cause de l'adoucissement des moeurs, etc., ne suffisent pas pour expliquer l'origine de la tradition même, et sont plutôt des spéculations postérieures.

Nous nous arrêtons sur une phrase de Hyginus qui nous semble donner le véritable sens de la tradition.

---

1) Voyez la légende d'Orphée dans la Bibliothèque d'Apollodore I, 3, § 2; et voyez les Argonautes d'Apollonius Rhodius I, 26—31. Comparez l'ode XII d'Horace. — Sur Amphion voyez Apollodore III, 5, § 5.

En énumerant les Argonautes dans la Fable XIV, v. 14—15, (éd. Bunte, p. 45, Lipsiae 1856). Hyginus décrit ainsi le rôle ou les devoirs d'Orphée: «celeuma dixit Orpheus». Celeuma est le mot grec κέλευμα, qui veut dire mot d'ordre, et particulièrement cette espèce de chant monotone qui sert à régler le mouvement des rameurs. — Quand nous voyons ces monuments gigantesques, ces énormes rocs que mettaient en mouvement et en place les peuples préhistoriques, quand nous nous trouvons en face de ces dolmens, cromlechs, menhirs, ces pierres «qui virent», nous nous demandons quels sont les moyens qu'employaient les forces réunies des masses énormes d'hommes, qui à peine connaissaient les premiers éléments de la mécanique, pour manier ces poids immenses et les placer là où ils voulaient les placer, et nous devrons admettre que le chant monotone, qui sert à règler la mésure du mouvement commun des ouvriers, dut être inventé comme le premier moyen de reglémenter et d'utiliser une force collective, et nous croyons que la tradition qui nous raconte qu'aux sons de la voix d'Orphée et plus tard de la lyre d'Amphion les pierres se posaient en ordre, n'est qu'un souvenir lointain de ces races qui avaient inventé le chant mésuré, servant à employer la force collective à un but déterminé.

Les Cyclopes du Péloponèse comme les ouvriers d'Orphée en Thrace et d'Amphion à Thèbes, durent former des associations d'ouvriers[1]) qui entreprenaient en commun des travaux de construction, en employant cette même méthode, qui n'était qu'un souvenir d'une invention qui se perd dans les ténébres de l'âge néolithique et peut-être paléolithique.

Il n'y a pas de doute qu'Orphée et Amphion appartiennent aux races antiques, ceci ressort des légendes qui les entourent.

Orphée est d'origine thrace[2]), Amphion et Zetus sont nés

1) L'artel russe, corporation d'ouvriers, habitués à travailler en commun peut donner une idée de ces associations.

2) Voyez sur ses moeurs Les Métam. d'Ovide X, v. 83—85.

d'une nymphe Antiope et de Zeus. Du reste leur lignée est obscure, mais ce que nous remarquerons c'est que Zetus est pasteur[1]), tandis qu'Amphion est le célèbre constructeur de la citadelle de Thèbes, qui se marie à Niobé, la fille du cannibale Tantale; tous leurs enfants périssent sous les coups d'Artémis et d'Apollon, en punition de l'irrévérence témoignée aux dieux (lisez «grecs»[2]). On sait que Niobé devient pierre, comme tous géants et les nains des contes[3]).

Amphion lui-même d'après le récit de Hyginus (f. IX, in fine) périt sous les flèches d'Apollon, parcequ'il «voulait chasser le dieu de son temple». Nous rappelons ce que nous avons dit au sujet de Delphes, et il est évident que la tradition avait en vue une tentative des prêtres des races antiques de ressaisir le siège de l'antique oracle chamanique de leur culte. Il n'y a pas de doute qu'entre Amphion et Apollon il y a lutte, et nous rattachons sans hésiter les légendes d'Amphion comme la légende d'Orphée, — qui a donné son nom aux mystères, — aux antiques traditions des races non-védiques.

C'est aux mêmes races que nous rattachons les célébres architectes, Trophonius et Agamède, qui ont construit le temple à Delphes et le trésor de Hyrius (v. Paus. IX, 37, § 5). On sait que Trophonius avait un temple souterrain avec un oracle de son nom près de Lebadée et du lac Copaïs, comme le dit Pausanias (IX, 39, § 5).

Le même auteur en parlant des deux statues qui se trouvaient dans une caverne et qui tenaient en main des bâtons entourés de serpents, hésite à decider, si elles représentent Asclépios et Hygiée, ou Trophonius et Hercyne, car dit-il «les ser-

---

1) Peut-être n'est-ce qu'une autre forme de la légende des Kentauri ou piqueurs de taureau.

2) Voyez Apoll. III, 5, § 6; Diod. Sic. IV, 74; Hyginus F. VII; Métam. d'Ovide l. VI, ch. 2.

3) Les geants et les nains sont presque toujours des symboles d'antiques races: les premières des races guerrières, les secondes des races métallurgiques.

pents conviennent tout aussi bien à Trophonius qu'à Asclépios» (id. ib. 39; § 2).

Le lecteur saisit le lien qui unit toutes ces traditions sur la divination, la médecine, l'art de la construction avec tous leurs emblèmes dans une conception générale des races autochtones.

En revenant aux cyclopes d'Argos nous devons faire face à une objection.

Strabon dit (VIII, 6, § 11, f. Causab. 372) que les cyclopes constructeurs de Tiryns furent appelés de la Lycie, mais Apollodore n'en dit mot, et nous croyons que l'autorité du mythographe doit précéder en ce cas l'autorité du géographe. Apollodore (II, 2, § 1) raconte que Proetus, chassé d'Argos par son frère Acrisius, le père de la célèbre Danaé, revient à Argos de la Lycie à la tête d'une troupe armée et occuppe Tiryns «qui — dit Apollodore, — fut entouré pour lui d'une muraille par les Cyclopes». Il n'y a pas le moindre indice dans Apollodore que les cyclopes fussent venus de Lycie et il semble au contraire que Proetus trouve dans le pays même de l'Argolide des ouvriers-cyclopes qui travaillent pour Proetus à la construction de ce mur. De même nous ne trouvons aucun indice dans Pausanias que les Cyclopes fussent des ouvriers venus de quelque autre contrée.

Il est très-possible, comme l'indique Rowlinson, que la Lycie était une contrée habitée par un peuple d'origine aryenne quoique non apparenté aux Grecs [1]), et que cette contrée ayant reçu sa civilisation de la Syrie, avait d'habiles architectes [2]) et ingénieurs et nous admettons volontiers qu'ils purent tracer pour Proetus le plan de l'enceinte de Tyrins et de Mycène, mais nous appuyons sur ce que le mode de construction, la manière de

---

1) Voyez dans l'Hérodote de Rowlinson la note au sujet de Hérodote I, 173 et l'Essay XI, § 6, dans l'Appendice du premier livre d'Hérodote.

2) Les architectes de Syrie avaient bien su construire le célèbre tombeau d'Alyatte. Voyez Hérod. I, 93, et Hamilton's Asia Minor I, 145, sq.

poser les pierres non taillées qui se retrouve non seulement en Grèce mais en Italie, et qui réçut le nom général de mode de construction cyclopique, dut appartenir à une population indigène du Péloponèse, et il n'y a aucune raison de supposer que cette manière de construire des édifices ou des murs, qu'on retrouve dans différentes parties de l'Europe, fut originaire de Lycie.

Nous croyons donc que ce fut la population indigène d'Argos qui dut fournir les corporations ouvrières qui travaillaient en commun aux sons de leur chants mésurés, posant les pierres énormes des murs de Tiryns, de Mycène ou de Lycosure suivant l'art qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres.

X. Résumé, Déméter et ses dons.

En tâchant d'embrasser d'un coup d'oeil tout ce que nous venons de dire au sujet des races antiques de la Grèce et des traces qu'elles ont laissées dans les coutumes et la religion de la Grèce historique, nous pensons que partout où nous trouvons l'existence des autels particulièrement dédiés à Gaea la Terre et des oracles antiques nous sommes sûrs de nous trouver sur un sol foulé par ces races préhistoriques. De même là où on revérait les esprits, les nymphes, les dryades, les ondines, les esprits-serpents (comme à Sosipolis en Elide) et le dieu Pan, là où on ne faisait pas de libations de vin comme sur l'autel des Erinnyes, on se trouve au milieu des débris d'une population indigène et de son culte des esprits d'une haute antiquité. De même là où on trouve des réminiscences de l'invention du feu, là où brule un feu inéxtinguible, où on revérait la mémoire de Prométhée, du Titan, de Phoronée, où on adorait un dieu chtonique ou igné comme à Dodone et à Lemnos nous avons devant nous des débris de souvenirs et de cultes étrangers à la race dominante des Aryas védiques.

Là où nous trouvons des légendes sur la lutte des Géants

contre Zeus, et des réminiscences des populations guerrières, cruelles, pillardes comme les Phlégyas, les Cyclopes de l'Odyssée, les Lestrigons, les Ektènes, les Centaures, les peuples de l'Illyrie, les brigands Eubéens etc., etc., nous sommes sûr de nous trouver au milieu des populations indigènes demi-sauvages, vivant de rapines.

Là où on conservait le souvenir des Cyclopes constructeurs en pierre non-taillée, des Silènes et des Satyres qui formaient la suite de Pan et où on montrait leurs soi-disant tombeaux, on se trouve au milieu de la population indigène aux moeurs douces et paisibles.

Là où on recite des légendes sur les centaures médecins, les serpents médecins, les serpents maîtres de la science de la divination, des serpents gardiens des sanctuaires, des serpents conducteurs, des serpents qui défendent des enfants, des médecins qui sont poursuivis par Zeus qui craint cet art, nous nous trouvons devant des débris de l'antique culture, devant cet ensemble de connaissances que les aborigènes de la Grèce avaient hérité de leurs ancêtres de la haute Asie.

Enfin là où nous rétrouvons des indices de la pratique de l'anthropophagie et des sacrifices humains, là nous voyons des restes de ces populations qui n'avaient pas reçu d'éducation védique[1]).

Toutes ces tribus hétérogènes, en partie du même sang Arya que les Grecs, d'autres probablement touraniennes (dans l'acception la plus vaste de ce mot), arrivées avant les Grecs sur le sol classique de la péninsule, formèrent le sous-sol de la nation classique des Hellènes, et exercèrent une certaine influence sur

---

1) Nous nous abstenons, et par cause, d'introduire dans cet aperçu les sociétés métallurgiques qui quoique venues de la haute Asie, durent à ce qu'il parait passer par le pays des Chalybes et la Colchide par la voie de la Syrie, de l'Asie Mineure, de Crète, de Lemnos pour arriver en Grèce. Et cependant le Prométhée d'Eschyle nous fait comprendre que la métallurgie était un art des populations dont il était le représentant.

les croyances et le développement des Grecs, qui cependant avec leur intelligence et leurs forces morales supérieures engloutirent dans leurs fond commun de savoir et de science toutes les traditions, tous les cultes, tout le savoir, toutes les connaissances techniques des races indigènes et des races voisines et donnèrent à tout cet amalgame de croyances et de connaissances un vernis hellénique, élévant au-dessus tout le drapeau védique du respect dû à la famille, de l'idée d'ordre et de l'horreur de toute cruauté.

Nous verrons ci-dessous que ce furent eux, qui furent les créateurs de la vie agricole et rurale de la Grèce.

Nous revenons à la légende de Prométhée.

Cette légende sous la forme, sous laquelle elle est arrivée jusqu'à nous, et surtout telle qu'elle nous est présentée par Eschyle, dessine un des moments du développement de l'humanité. Cette légende en représentant la somme des connaissances des tribus demi-sauvages, dont avaient hérité les Grecs, traçait encore selon l'idée d'Eschyle la voie au moyen de laquelle les races non-védiques devaient arriver à une fusion complète avec les Hellènes et leurs croyances.

Ces tribus védiques se regardaient toujours comme ayant les seuls la possession du véritable sentiment religieux; ayant trouvé dans la bouche des races non-védiques des traditions de leur passé et une certaine légende d'un être mystérieux, père des inventions, ils s'en emparèrent pour en créer cet apologue dont le meilleur et le dernier interprète fut Eschyle, apologue qui n'est déjà dans cet auteur qu'une leçon philosophico-religieuse, dont la pensée principale semble être qu'après la première période de la vie religieuse, pendant laquelle les jeunes peuples expriment leur amour et leur reconnaissance au Dieu créateur de la nature si belle, si terrible, si sublime, — commence une seconde période d'inventions et de révolte contre les dieux, par suite de l'arrogance et de la suffisance des inventeurs, qui sont sûrs de se passer de l'aide suprême des dieux.

Cette idée de révolte contre les dieux et d'indifférence religieuse[1]) est incarnée dans Prométhée.

La troisième période du développement religieux correspond à la troisième partie de la trilogie d'Eschyle; l'humanité commence à comprendre qu'elle doit s'humilier devant les dieux, ce qui du point de vue grec était identique à la necessité pour les races autochtones de se fondre avec les Aryas védiques et de se soumettre aux dieux qu'ils adoraient.

Cette fusion des peuples au culte différent s'opéra principalement au moyen des mariages mixtes au sujet desquels nous remarquerons que le mariage du Grec avec une femme d'origine indigène était un fait journalier et ordinaire. Ces mariages comme nous l'avons vu sont caractérisés par de certaines expressions et symboles qui ne laissent pas de place au doute sur ce sujet.

Ce sont ou la descendance par la mère d'une nymphe comme dans la naissance du divin Tirésias, ou les amours de Zeus avec la fille du roi indigène Callisto, mère d'un individu de sang mélé qui devient l'eponyme de l'Arcadie, ou le fait significatif d'une différence de culte religieux entre les hommes et les femmes comme dans le bois de Pyrée (entre Sicyon et Phlia) où les hommes sacrifient à Déméter, et les femmes dans le sanctuaire des nymphes.

Mais dans les cas évidemment très-rares des mariages entre les individus mâles d'origine autochtone et les femmes grecques, ce mariage est presque toujours entouré d'une légende, ou qui insiste sur le malheur qui accompagne ces mariages (Terée Philomèle et Procné), ou qui dessine la femme grecque sous

1) Les Aryas aujourd'hui comme jadis ne pouvaient souffrir l'indifférence en matière de religion: cette insouciance au sujet de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, forme le fond des croyances bouddhistes et en général de tous les peuples jaunes de la haute Asie. Ceci fut le plus grand reproche qu'adressaient les Aryas védiques aux Daysions comme nous le verrons dans la légende des âges (voyez le second âge).

l'aspect d'une divinité dont s'empare par la ruse l'indigène guidé des conseils du sage de sa race (Pélée et Thétis et le centaure Chiron). Dans ce dernier cas la femme grecque donne naissance à une lignée de héros [1]). De plus la femme grecque à le talent de gréciser définitivement la race: et ceci nous ramène au mythe de Pandore dont nous parlerons plus loin: nous remarquerons ici seulement que sous le point de vue de l'indigène le mariage avec une Grecque est un malheur, car il est la cause de la disparition des vieilles croyances, coutumes, et même de la race dans son individualité.

Pendant cette période de fusion des races et de la régénération de la population de la Grèce au moyen des mariages mixtes, nous trouvons encore de traces d'autres influences. Après la rencontre hostile de cultes ennemis dès le commencement, nous voyons s'établir des rélations des paix entre les religions hostiles ou plutôt entre les ministres de ces religions. Pendant cette période se produit le travail des génealogies provinciales par les bardes de famille et le travail syncrétique de la fusion des croyances au moyen des oeuvres généralisantes des poêtes et des mythographes.

Nous avons déjà parlé de l'intéressante recontre qui à l'air d'un concile ou d'un congrès entre les prêtres des cultes antagonistes, dont le résultat fut un fait réel incontestable, une coutume exprimée par Hésiode en ces mots:

«Ex illo vero (tempore) immortalibus super terra genera hominum adolent ossa alba odoratis in aris». (Théog. v. 556—557).

Dans cette légende de Prométhée luttant de ruse contre les dieux, il est certainement le représentant de la partie de la population qui ne voulait pas donner la meilleure part de la chair du sacrifice aux prêtres; sous le nom des dieux sont évidemment

---

1) On n'a pas assez remarqué le fait qu'Achille est fort parce qu'il est le produit du croisement des races: observation que durent depuis longtemps faire les peuples.

compris les représentants de ces familles grecques, comme les Eumolpides, les Lycomèdes, les Cephalides etc., etc. (comp. Maury, Rel. II, 387, sq.) qui avaient hérité de l'influence de ces chantres célèbres les Richi dont plusieures familles ont été célèbres comme les Brigou, les Tritou, les Angyra, les Atarvan, les Soumitra, etc. (Comp. V. de S[t] Martin, Géographie du Véda, p. 150, sq.).

Ces poëtes inspirés qui expliquaient la volonté des dieux, exercaient une grande influence sur la société élévée dans les principes védiques, mais il parait que la ruse des populations indigènes, ou peut-être leur force seule décida le résultat de la lutte contre les dieux ou prêtres védiques. Il est vrai que plus tard, — (il est raisonnable de supposer que ce ne fut qu'après que le culte védique eut gagné du terrain) — on donnait aux dieux le quart de l'animal sacrifié[1]). Ceci ressort non seulement des écrivains postérieurs (Comp. les citations d'Alfr. Maury, Rel. II, p. 110, sq.) mais encore peut-être des vers 337 et suiv. du poème d'Hésiode «les travaux et les jours».

Il est très-difficile de suivre pas à pas le travail compliqué de la fusion des croyances qui se rencontrèrent sur le sol de la Grèce, mais il nous semble qu'il faut chercher la base du travail des auteurs des Théogonies, non seulement dans les légendes populaires, mais encore dans les généalogies fictives qu'on composait pour glorifier certaines familles en les rattachant à la race des dieux. Il nous semble qu'à l'instar des récits des migrations et des guerres de certaines familles Polynésiennes, que conservent dans leurs récits les harépos[2]), dans l'antique monde grec nous devons supposer des bardes locaux qui chantaient les exploits et

1) Voyez sur l'importance qu'on attachait à là part offerte en holocauste et celle qui revenait aux prêtres le Lévitique VII, 28—35 et comp. Deut. X; voyez encore l'Histoire des Institutions Mosaïques de Salvador (dans la trad. allemande I, 50, 138; III, 114).

2) Comparez Quatrefages les Polynésiens, p. 49; comp. pp. 148, 147, 149, 169 etc., etc.

la généalogie de la famille régnante, qui le regardait comme un serviteur de la famille et subvenait à tous ses besoins.

Il est très-probable que c'est par suite de cetté poésie locale, héraldique pour ainsi dire, que nous rencontrons cette multitude et cette diversité de légendes généalogiques et de récits mythologiques qui nés dans diverses parties de la Grèce sont le plus souvent en contradiction entre eux.

Nous sommes loin de nier la théorie de Max Müller qui suit la filiation d'une expression ou d'un mot qui change de signification et qui devient mythe par suite de la perte du sens primitif qu'exprimait jadis ce mot. Mais cela n'exclut pas la possibilité de ce que le mythe naissant reçut sa dernière expression dans la bouche du poëte local, qui le fixe dans la pensée du peuple par son chant poétique et par la généalogie qu'il y rattache, en s'appuyant sur ce mot devenu mythe.

En examinant la mythologie des Grecs, nous devons convenir qu'elle est construite en grande partie sur des tableaux généalogiques des familles qui prétendaient descendre des dieux. Il semble que selon la contrée où on revérait particulièrement l'une ou l'autre des nombreuses divinités qui étaient venus de contrées différentes (soit de l'Egypte, soit de la Syrie, de l'Asie Mineure où étaient les divinités des indigènes de la Grèce) on faisait descendre les familles régnantes de ces dieux ou de ces déesses qui étaient regardés comme les protecteurs de la contrée. Mais nous voyons dans tous ces récits le cachet déjà apposé des Grecs dans la suprématie du Dyus ou Zeus d'origine védique, mais qui représente déjà une généralisation du dieu suprême des Grecs comme des Pélasges, car non seulement il avait englouti le Zeus de Dodone ou le Zeus chtonien, avait écarté le dieu solaire de la Phénicie[1]) qui comme nous le soupçonnons fort avait déjà un pied en Grèce, ce qui ressort du

1) Le dieu solaire Phénicien Melaarth-Hercule devint le fils de Zeus Hercule ne à Thèbes.

Sanchoniathon[1]), mais encore il était l'expression d'une antique divinité commune non seulement à tous les Aryas, mais encore à toutes les races de la haute Asie, savoir le Ciel, qui avec la Terre était regardé comme le couple primordial de tous les dieux et des hommes et qui pour cette raison dans la théogonie des Grecs, ces grands généralisateurs et fusionistes de toutes les croyances, est placé à la tête de toutes leurs généalogies des dieux comme représentant les temps les plus antiques.

Mais en se substituant à toutes les divinités suprêmes reverées sur le sol grec, Zeus gardait néanmoins son caractère védique, comme dieu de l'ordre, du bien, de la charité, de l'hospitalité, dieu des suppliants et de la justice. De plus il s'associa au lieu de Dioné (le féminin de Dyaus) une divinité d'origine pélasgique (Maury, Hist. des Rel. I, p. 78), mais ayant reçu un caractère éminemment védique comme déesse protectrice de la famille pure et respectée, la Héra, certainement un équivalent de ἔρα la Terre, comme l'avait déjà vu Eckermann, (Lehrbuch der Mythologie etc., II, 36).

C'est ainsi que le Grec dans son travail syncrétique pouvait imposer à toutes les races de la Grèce son culte, dont le couple suprême Zeus et Héra n'était qu'une modification des antiques divinités qu'invoquait Prométhée, précipité dans l'abime (v. 1091—1092) dans la tragédie du grand connaisseur des légendes antiques, Eschyle:

«ὦ μητρός ἐμῆς σέβας, ὦ πάντων αἰθὴρ κοινὸν φάος εἱλίσσων»[2]).

---

1) Voyez dans la Preparatio Evangelica d'Eusebius, l. I, c. VI, les paroles de Philo de Byblus: «ils (les habitants de la Phénicie) élévaient leurs mains vers le ciel en les tendant au Soleil, qu'ils regardaient comme le seul dieu, maître des cieux, en le nommant Beelsamin, nom qui parmi les Phéniciens signifie, maître du Ciel, mais parmi les Grecs est identique à Zeus» (Cory's Fragm. ed. of 1876, p. 5).

2) «O ma mère mon culte! O Ciel, commune lumière, où roule l'immensité»! Pour tout ce que nous disons de Zeus et de Héra de leur origine, de Zeus lumière du ciel lumineux, de Héra la Terre et de ce couple primordial commun à presque toutes les races, voyez Maury, Hist. des Rel. v. I, pp. 53, 67, 75, 78 et Croyances et légendes p. 17, sq.

Il est raisonnable de supposer que le travail généralisateur des poëtes qui avaient crée le système entier de la Théogonie grecque fut la dernière main mise à l'oeuvre après que les généalogies et les légendes provinciales furent créées, et après que les dieux étrangers comme Hermes et Poseidon, les dieux chtoniques et ignés, l'Istar ou l'Astarté phénicienne, les esprits et les nymphes des Pélasges, le dieu comique Pan aux pieds de bouc de l'Arcadie et le boiteux Héphaestos de Lemnos eurent trouvé leur place dans l'assemblée olympique et purent entrer comme associés ou comme accessoires dans le système qui embrassait tous les cultes et toutes les divinités.

Si nous retraçons l'origine de toutes ces légendes nous verrons que les légendes cosmogoniques sont venus de l'Asie, et particulièrement de la Phénicie probablement par la voie de Chypre et de Cythère [1]) les mythes naturalistiques et les emblèmes des phénomènes de la nature arrivent directement de leur patrie védique; les généalogies des familles régnantes attachées à ces mythes se forment dans diverses localités de la Grèce, et sur toute cette agglomération de légendes et de traditions nous voyons encore entés des récits purement allégoriques, oeuvre évidemment des poëtes et des philosophes, auxquels le peuple n'a aucune part.

Au milieu de cette agglomération de généalogies, de légendes, de croyances, de traditions, de mythes, de pensées allégoriques et de jeux de mots, les poëtes généralisateurs cherchaient à trouver un fil conducteur, ou à le créer là où il manquait complètement, et nous voyons un essai de ce genre dans la Théogonie

---

Comparez sur Zeus-Dyus-Dyaus Max Müller Lect. on the Sc. of Language, v. II, pp. 410 sq.; 468, sq.; (édition de 1878) et sur Hèra Creuzer's Symbolik, III, p. 218, (1842).

1) Hésiode dans sa Théogonie (190—200) indique cette voie, mais en renversant l'ordre de la marche. Nous remarquerons encore que la légende d'Aphrodite est accolée à la légende cosmogonique qui est sans contredit d'origine phénicienne. (Voir du reste notre analyse d'Hésiode en russe).



d'Hésiode[1]), cousue de plus de trente légendes parmi lesquelles dut naturellement trouver sa place la légende des races autochtones, quoique dans une version grécisée, légende qui parlait de leur ancêtre Japet, commun du reste à tous les Aryas, de Ménétée revolté contre les dieux, de Prométhée l'inventeur et le bienfaiteur de l'antique humanité, et d'Epiméthée qui se courba devant les races védiques et subit leur influence. — Cette légende dans la version autochtone pleurait probablement, — ce que du reste nous pouvons voir même dans la version grecque, — la perte des croyances antiques, des antiques coutumes, et de l'antique liberté, rappelait à la mémoire les grandes et importantes inventions des races antiques, et se lamentait sur la perte de son individualité, qui disparaissait au moyen des mariages mixtes (Epiméthée) et par l'oubli des antiques coutumes.

Mais la force des circonstances et surtout la force morale des races à l'éducation védique jointe aux bienfaits de l'agriculture introduite par ces races, aidèrent à la disparition du culte et de l'organisation sociale pélasgiques, en les remplaçant par la société aux formes grecques, quoique dans plusieurs localités de la Grèce le peuple se souvenait longtemps de ses légendes antiques, qui le reliaient à son passé mystérieux.

La victoire definitive du Zeus védique et de la terre (comme sol labourable), sur le culte des esprits et des dieux chtoniques et ignés est marquée dans la mémoire du peuple par la légende purement grecque de Déméter ou Gaea mater[2]) la nouricière, et de sa fille Cora-Perséphoné. Cette dernière, déesse demi-grecque, demi-autochtone, qui descend dans les abîmes ténébreux et

---

1) Il est probable qu'un autre travail de ce genre fut fait par Phérécide de Syros. dont nous n'avons que des fragments.

2) Voyez Creuzer's Symbolik, IV, 828 (1842). Remarquons encore que nous trouvons dans Hérodote V, 61, le surnom de Déméter Achaia. Nous croyons fermement que ce surnom est un indice de l'influence grecque de la première période dite Achéenne qui introduisit l'agriculture parmi les populations indigènes, et en cela nous différons du savant traducteur de Hérodote (v. note in loco in the Rawlinson's Herodotus).

mystérieux du monde magique et métallurgique et qui remonte vers le ciel lumineux du printemps et de la Théogonie grecque, qui est quelquefois identique avec Aphrodite la déesse de l'amour et de la reproduction, et le plus souvent Hécate-Perséphoné, la déesse des sciences occultes et criminelles, est le lien qui unit la Déméter grecque au vieux culte des Pélasges. Dans son développement postérieur (dans les sociétés Orphiques et Dionysiaques) Perséphoné apparait comme la consolatrice donnant le repos et la paix et le bonheur de la vie d'outretombe, à ceux qui sont initiés à ces terribles mystères d'origine antique, prévédique, mais qui avaient reçu une nouvelle et large interprétation dans ces sociétés qui représentaient une époque de renaissance des vieilles traditions pélasgiques.

Mais cette dernière interpretation du mythe de Cora-Perséphoné est de date rélativement nouvelle. Pendant le temps de la fusion des races c'est Déméter la Kourotrophos la nutrix puerorum qui est la déesse qui domine la situation.

On connait la tradition, comme Déméter pendant son chagrin à l'occasion de la perte de sa fille enlévée par le dieu chtonique, Hades ou Aidoneus, s'arrète à Eleusis[1]), y reçoit l'hospitalité dans la famille de Celeus, roi d'Eleusis (hymne homérique à Déméter, v. 105, 184) et fait cadeau à Triptolème d'un char trainé par des dragons, et des sémences (Apollod. I, 5, § 2; hymne de Callimaque à Déméter v. 21). Il règne une grande incertitude sur Triptolème[2]); on le regarde comme fils de Celeus,

---

1) Voyez le hymne homérique à Déméter et le hymne orphique XL à la Déméter Eleusinienne. Il est très-remarquable que dans les hymnes orphiques Perséphoné remplace tout-à-fait sa mère Déméter, comme Terre en général et avec un caractère antique fortement prononcé. Ainsi elle est la mère des Euménides (Eurynnies), la déesse de la fertilité et la mère d'Eubulée, c'est-à-dire de Dionysos ou Bacchus. Voyez dans le h. XXIX à Perséphoné les vers 6, 8 et 17 l'identité de Déméter et de sa fille ressort aussi des vers 10 et 12 du hymne orphique XL à la Déméter d'Eleusis.

2) Voyez du reste Creuzer's Symbolik, I, 154; III, 388, sq.; IV, 158, 271, 294 (1842); et consultez Maury Hist. des Rel. I, 223, sq.; 470, sq.; II, 321, sq.

ou de Rharus, ou de Cercyon, ou de Poseidon (Paus. I, 14). Mais la tradition la plus curieuse nous semble celle qui est conservée à la fin de son récit par Apollodore (l. cit), qui cite Phérécyde comme autorité, et qui dit que Triptolème est le fils d'Ouranos et de Gaea, c'est-à-dire appartenait aux races autochtones auxquelles la grecque Déméter porte ses bienfaits. Musée chantait aussi que Triptolème était fils d'Ouranos et de Gaea, ainsi que le dit Pausanias (I, 14, § 3).

Parallèlement à cette tradition nous rappelons un autre récit conservé par Pausanias (I, 14, § 2), dans lequel Déméter reçoit l'hospitalité à Argos dans la maison de Pélasgus. Ici il y a confusion ou plutôt il est sousentendu que Pélasgus l'éponyme des Pélasges du Péloponèse, ancètre des habitants de l'Arcadie d'après Pausanias (VIII, 1) est le représentant de la même race à Argos, ce qui nous ramène à ce que nous avons dit plus haut des traces des anciennes populations de l'Argolide. C'est aussi à ces antiques populations que Déméter porte ses dons.

A Phliasia[1]) dit Pausanias (II, 12, § 3) demeurait un autochtone Aras . . . et plus loin (II, 14, § 3) en parlant des mystères de Déméter à Phlia, il ajoute de très curieux détails:

«Dysaules[2]) arriva d'après ce que disent les habitants de Phlia après le règne d'Aras, car, disent-ils, Aras vivait du temps de Prométhée, le fils de Japet et il est plus ancien de trois générations que Pélasge l'Arcadien et que les soi-disant autochtones d'Athènes».

Nous arrêtons l'attention du lecteur sur ce que les mystères de Déméter apparaissent trois générations plus tard qu'Aras l'autochtone, le contemporain de Prométhée, et nous remar-

1) Entre la Sicyonie, l'Arcadie et l'Argolide.

2) Un habitant d'Eleusis qui, — disaient les habitants de Phlia, — avait importé les mystères de Déméter. Dysaules était un frère de Celeus et était chassé d'Eleysis par l'Athénien, fils de Xuthus, Ion, commandant des troupes Athéniennes (Paus. II, 14, § 1). (Dans Euripide Ion est fils de Creusa et d'Apollon).

querons encore que Dysaules est le frère de Celeus l'Eleusinien qui avait donné l'hospitalité à Déméter. Nous rappellerons encore que Pélasge d'après la tradition (Paus. VIII, 1, § 1) avait instruit les Arcadiens de se nourrir de glands doux, mais n'avait pas inventé ou introduit l'agriculture.

Près de Phlia au nord de ce lieu, à Sicyon, l'antique Mécone, nous trouvons une légende sur l'introduction de l'agriculture sous la forme suivante:

Pausanias (II, 5, § 5) après avoir raconté qu'Aegialeus un autochtone qui demeurait à Sicyon avait pour fils Europs, pour petit fils Telchin, pour arrière-petit-fils, Apis[1]) etc., arrive à Leucippus un descendant d'Aegialeus dans la huitième génération.

Une fille de ce Leucippus, Calchinia, devient mère par Poseidon de Peratus, dont le fils fut Plemnaeus. Plus loin (id., ib. § 8) il raconte que tous les enfants de Plemnaeus mouraient en enfance: «jusqu'à ce que Déméter ne prit pitié de Plemnaeus: elle arriva comme une femme étrangère à Aegialea (Sicyon) et éléva à Plemnaeus un fils nommé Orthopolis».

La tradition ajoute encore un trait caractéristique à cette légende, savoir que la fille d'Orthopolis devint l'amante d'Apollon; lisez: l'influence des Grecs après l'introduction de l'agriculture se consolide par des mariages avec les filles de la contrée.

Cette légende nous explique encore l'épithète ordinaire de Déméter κουροτρόφος, c'est-à-dire celle qui éléve (nourrit) les garçons. Cette épithète fut donnée plus tard à Hécate (v. l'hymne interpolé dans la Théogonie d'Hésiode, v. 452) quand

---

1) Nous croyons que la légende dut conserver en traits généraux dans les noms la chronologie des faits. Europs rappelle l'influence phénicienne: Telchin doit marquer l'apparition des fondeurs de l'île Lemnos. Apis peut-être le représentant d'une influence égyptienne. Les Grecs véliques ne viennent que plus tard.

elle était identifiée avec Perséphoné et quand son culte empiéta sur celui de la Déméter antique.

Nous avons encore l'explication de cette expression nutrix puerorum dans le poëme les Oeuvres et les Jours de Hésiode, quand il insiste (passim) sur l'importance de l'agriculture pour assurer la nourriture de sa famille.

Aussi en parlant du sol nouveau de la terre en friche (νειός, novale) qui donne d'excellentes récoltes, il dit v. 464:

νειός	ἀλεξιάρη	παίδων	εὐκηλήτειρα
novalis	exsecrationum-expultrix	liberorum	placatrix

«Le sol en friche, sauveur du désastre, qui berce (ou apaise) les enfants».

Nous avons parlé plus haut du feu éternel qui brulait dans le temple de Pan en Arcadie[1]). Ce temple était situé sur le sommet d'un monticule sur le versant duquel se trouvait un autel dédié à Poseidon comme père de Despoine, identifiée avec Cora-Perséphoné, la fille de Déméter.

Un bois sacré à Despoine se trouvait au pied du monticule. Cette Despoine, fille de Déméter et de Poseidon, qui fit violence à sa mère sous la forme d'un cheval, fut élévée, d'après une tradition locale par un des Titans qui portait le nom d'Anytus. On offrait dans le temple de Despoine tous les fruits excepté la grénade[2]). Devant le temple de cette déesse se trouvaient des autels dédiés à Déméter et à la grande déesse, c'est-à-dire Rhéa ou Cybèle. Dans l'intérieur du temple on trouvait des images de Déméter et de Despoina.

---

1) Voir Pausanias VIII tout le chapitre 37 pour ce qui suit.

2) La grénade comme symbole sacré des Orphiques semble être introduite en Grèce assez tard. Ce symbole jouait un rôle important dans le mythe de Dionysius de Phrygie qui métamorphose Atys en eunuque; il joue encore un rôle dans la légende de Cora-Perséphoné quand elle devient l'épouse du Dionysios des mystères. Il parait que ce symbole vient en Grèce de la Syrie, ou de l'Asie Mineure. Voyez sur ce symbole Creuzer's Symbolik, II, pp. 375—377 et Maury, Hist. des Rel. etc., II, 358.

Tout ce récit indique un amalgame de cultes, parmi lesquels nous trouvons celui de Pan avec un feu inextinguible et un oracle (l. cit.) une reminiscence d'un Titan, une adoration de Déméter et de sa fille qui ici en Arcadie semble être une antique déesse autochtone qu'on avait identifiée avec la fille d'une déesse grecque [1]).

Ce symbolisme de la fusion des cultes se retrouve, à ce que nous pensons dans l'image de Déméter près de Phigalia qui était représentée avec une tête de cheval, tenant dans ses mains des dauphins et une colombe, et avec des serpents dans ses cheveux (Paus, VIII, 42). Nous avons vu que d'après l'opinion de Creuzer (Symb. III, 267) les dauphins dans le mythe de Palaemon-Melicerte sont un symbole des religions antiques pélasgiques. Dionysios dans le VIII hymne homérique métamorphose aussi en dauphins comme le remarque Creuzer (l. cit.) les navigateurs tyrrhéniens ou pélasges. Nous croyons que les serpents sont toujours une indication d'une race autochtone et d'un culte antique. Quant à la tête du cheval de Déméter il est très-probable que c'est un symbolisme de basse date exprimant comme l'eau — Poseidon sous la forme d'un cheval-torrent [2]) féconde la terre arable — Déméter.

Nous terminerons cet aperçu rapide des traces laissées dans le culte de la Grèce classique par le choc et ensuite par le rapprochement des Grecs védiques et des races autochtones par l'observation que Hercule ce mythe important multiforme, et à significations diverses semble (comme mythe éthnique) incarner l'idée de cette fusion définitive des cultes et des races, qui produisit un seul peuple grec; dont l'occupation principale était l'agriculture et dont la vie sociale se forma d'après les idéals

---

1) Nous remarquerons avec Creuzer (Symb. III, 497, sq.) que Despoina, le féminin de Despote, veut dire simplement maîtresse, souveraine.

2) Comparez le nom de la rivière Hippus (Strabon, XI, Caus. 498, 500) rivière rapide de la Mingrélie, traduit par le nom de Zenishalé avec la même signification.

védiques quoique modifiés par les circonstances et les influences diverses.

Hercule n'est pas seulement un mythe solaire, c'est aussi un navigateur phénicien à l'origine, plus tard grec, c'est aussi le représentant surtout de ce que les Grecs avaient achevés dans la contrée qu'ils avaient occupée.

Hercule, cette force collective, détruit les animaux sauvages et féroces (Apollod. II, 5, §§ 1, 4); il dessèche les marais (id. §§ 2, 6); il assainit la contrée (§ 5); il introduit au Péloponèse une race bovine qu'il va chercher en Crète, et une race de chevaux qu'il va prendre en Thrace (§§ 7, 8); il civilise les rivages de l'Asie Mineure et détruit la Troie Pélasgique de Laomedon (§ 9[1]); il apporte en Grèce un arbre aux fruits d'or, jusque là inconnu (§ 11) après avoir fait un voyage à l'extrême occident (§ 10); il détruit le dernier nid de brigands sur le promontoire de Tanare (§ 12[2]). Il tue enfin l'aigle qui tourmentait Prométhée enchaîné pour la seconde fois et qui fait enfin sa paix avec Zeus au moyen du médiateur Hercule le fils de Zeus, qui représente comme nous le croyons cette société déjà mixte qui commença à se former sur le sol Grec et qui engloutit définitivement les populations indigènes.

Hésiode transcrit dans sa théogonie cette tradition immédiatement après avoir enuméré les fils de Japet et avant de raconter la lutte entre Prométhée et Zeus, comme pour faire connaître d'avance la fin et l'issue de cette lutte qui se termina par une reconciliation que nous envisageons comme l'expression de la fusion des races et des cultes.

Nous regardons cependant cette légende comme distincte de l'antique tradition sur Prométhée et comme telle nous la séparons dans la Théogonie d'Hésiode de cette dernière.

---

1) La seconde Troie de Schliemann.

2) Sous le mythe de Cerbère nommé le chien ou le serpent d'Hadès qu'Hercule porte à la lumière du ciel.

XI. La légende d'Hercule delivrant Prométhée.

(Théogonie, vers 521—533).

En analysant le mythe de Prométhée et en étudiant la trilogie d'Eschyle nous avons déjà dit quelques mots sur la légende d'Hercule, en citant les vers 1020—1022 du Prométhée enchaîné.

Welcker qui a traité à fond toutes les questions qui se rattachent à la trilogie d'Eschyle, a encore, comme nous l'avons déjà dit [1], reconstruit sa troisième partie en prenant pour base la légende en général et les fragments qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

Il est de toute nécessité pour Zeus qu'il connaisse le danger qui le menace de perdre l'empire; mais il ne peut le savoir qu'à condition que Prométhée fusse délivré de ces chaînes. (Voyez Prom. enchaîné, d'Eschyle, v. 167—177). Welcker indique [2]) qu'il y avait deux versions de cette prophetie: l'une est puisée dans les traditions dite des Myrmidons: dans cette tradition la prophétie est annoncée par Thémis elle-même.

L'autre tradition que suit Eschyle raconte que Thémis (Gaea) avait confié sa prophétie à son fils Prométhée, sous le sceau du secret, pour lui servir de moyen de salut. Dans l'un et dans l'autre cas la tradition semble avoir en vue la déesse Néréide Thétis, pour la possession de laquelle Zeus disputait avec Poseidon, et qui ainsi que nous l'avons vu plus haut (Apoll. III, 13, § 5) non seulement renonce à Thétis conseillé par Prométhée [3]),

1) Nous demandons pardon au lecteur de revenir sur ce que nous avons dit plus haut (§ [illegible], Prométhée) mais pour ne pas faire des renvois, nous avons aimé mieux nous répéter que de rester inintelligible ou obscur.

2) Die Aeschyl. Trilogie Prometheus p. [illegible] sq.

3) Ou par Themis (Apoll. l. cit.). Dans les Métamorphoses d'Ovide, XI, v. [illegible], la prophétie est prononcée par Protée et est adressée à Thétis elle-même.

mais encore ordonne que cette déesse devienne l'épouse d'un mortel, parce que «son fils sera plus grand que son père».

Welcker pense que la troisième partie de la trilogie d'Eschyle devait se développer de la manière suivante:

Prométhée, précipité (dans la seconde partie de la trilogie) dans l'abîme, remonte à la surface de la terre, est enchaîné une seconde fois, et à ses premières tourments est ajouté la nouvelle douleur de l'aigle «le chien de Zeus» (Prom. ench. v. 1020—22) qui lui déchire le foie. Prométhée dompté par la douleur apparait déjà soumis et humble, comme il le prophétisait lui-même aux v. 511—514 du Prométhée enchaîné:

«La destinée qui règle tout, dit-il, en a décidé autrement. Les tortures s'ajouteront aux tortures. A la souffrance je serai brisé. Alors seulement tomberont mes fers. Contre le Destin l'art ne peut».

Au commencement de la troisième partie il est visité par ses frères les Titans, qui devaient former le choeur de la tragédie. Nous ne connaissons pas la légende, quand et comment furent délivrés du sombre abîme les Titans précipités au Tartare dans la Titanomachie d'Hésiode comme dans la bibliothèque d'Apollodore (I, 2, § 1) (v. 715—719) et que Homère dans l'Iliade (VIII, 479—481) ne connait que liés au fond du Tartare. Même dans la seconde partie de la trilogie d'Eschyle (v. 220 du Prométhée enchaîné), nous lisons que «du Tartare les sombres profondeurs recouvrent le vieux Cronos avec les Titans ses alliés».

Cependant nous ne saurions rejeter les fragments autenthiques de la troisième partie qui indiquent clairement que les Titans délivrés de l'abîme devaient jouer un rôle dans la trilogie.

Nous avons encore sur ce sujet l'autorité de Pindare contemporain d'Eschyle[1]) qui dit (Pythique, IV, 291):

---

1) Pindare comme Eschyle est né vers la fin du VI siècle av. J.-C. et mort vers la moitié du V. Pindare est né en 522, mort vers 442, av. J.-C.; Eschyle est né en 525 mort en 440 av. J.-C.

«λῦσε δὲ Ζεύς ἄφθιτος Τιτᾶνας». «Zeus l'impérissable a cependant délivré les Titans».

Il semble que la doctrine nouvelle de la délivrance des Titans dut apparaître vers le VI siècle, et nous soupçonnons que l'Orphisme d'un côté, le Pythagoréïsme de l'autre ne furent pas étrangers à l'introduction de cette doctrine conciliante, qui est née dans le cerveau des philosophes, des poëtes et des écoles secrètes, mais n'a pas le caractère d'une tradition antique[1]).

Entre les Titans qui visitent Prométhée, vient sa mère Thémis-Gaea. Hermès apparait (d'après la reconstruction de la tragédie par Welcker) pour porter à Prométhée de nouvelles propositions de Zeus. Thémis et les Titans conseillent à Prométhée de se soumettre à la volonté de Zeus. Alors apparait Hercule qui reçoit de Prométhée des conseils au sujet des pommes d'or qu'il est envoyé chercher, et tue l'aigle, comme le fait est prédit dans les vers 772, sq.; 871—874 du Prométhée enchaîné dans les paroles de Prométhée à Io dont Hercule était le 13[me] descendant. Nous avons vu encore plus haut qu'une des conditions de la délivrance de Prométhée était, qu'un immortel mourut pour lui, et que cette condition fut remplie par le divin Chiron, centaure, lié à Prométhée par l'identité des races et du développement social et intellectuel de ces races, que tous les deux représentaient.

Prométhée est délivré de ses chaînes mais doit porter la bague en fer avec une pierre enchâssée et une couronne de ligos.

Cette tragédie devait se terminer d'après Welcker (O. cit. p. 53) par un banquet des dieux qui assistaient au mariage de Pélée et de Thétis (v. Apollod. III, § 4) et au milieu des immortels devait apparaître Prométhée comme admis à la société des immortels, mais portant les signes qui rappelaient ses malheurs et ses chaînes.

Si, comme nous avons essayé de le prouver, Prométhée représente le passé des races non-védiques qui perdaient leur

1) Comp. Appendice A sur les Titans.

individualité au contact des Grecs, de même le mariage de Pélée et de Thétis, d'un indigène et d'une déesse dans la trilogie de Prométhée, dut être le symbole de cette fusion de races par les mariages mixtes, où la femme de race grecque à l'éducation védique est représentée comme déesse, et joue presque toujours, comme nous l'avons déjà vu, ou le rôle d'une femme malheureuse comme dans la tradition de Philomèle, ou un rôle prépondérant dans la famille, le rôle d'une reine qui traite son mari avec hauteur. Même dans ce mariage symbolique dans lequel, rappelons-nous, Chiron avait conseillé Pélée comment il devait se prendre pour s'emparer de la déesse[1]), — la tradition avait conservé le souvenir de la désunion entre les époux, car Thétis quitte Pélée pour avoir empeché de rendre Achille **immortel**[2]); lisez: Grec védique en renonçant au culte et aux traditions de la race autochtone. Et vraiment, après que la Grecque Thétis quitte la maison de Pélée, celui-ci confie l'éducation de son fils à Chiron (l. cit.). Il nous semble que le sens est clair.

Ayant en vue tout ce que nous venons de dire, nous devons éclairer au même point de vue la tradition d'Hercule tuant l'aigle dans la Théogonie d'Hésiode (vers 526—533 en regard des vers 521—525).

Le texte dit: «Cet aigle fut tué par le fils d'Alcmène Hercule qui délivra le fils de Japet de ses souffrances et de son chagrin, mais non sans la permission de Zeus, car ce dernier voulait glorifier son fils et pardonna Prométhée en oubliant sa colère pour que Hercule, né à Thébes, fut célébré par toute la terre».

En plaçant côte à côte les deux légendes parallèles, nous

---

1) Apollodore III, 13, § 4.

2) id. ib. § 6. Il y a une grande différence entre la Thètis de l'Iliade, déesse pure, et la Thètis de la légende conservée par Apollodore comme nous le croyons dans son antique symbolisme. La légende d'Homère est comme beaucoup de ses récits due à la poésie locale des bardes de famille, des rhapsodes célébrant une race royale.

remarquerons que dans la légende grecque Hercule délivre Prométhée pour sa plus grande gloire; dans la tradition indigène que reproduit Eschyle, Prométhée est délivré par le fils de Zeus, parceque ce dernier avait besoin de Prométhée[1]), et encore parce que les destins l'avaient ainsi résolu[2]).

Nous voyons quelle différence il y a entre les deux traditions dont l'une est la légende purement grecque et l'autre une tradition appartenant aux races qui luttaient contre Zeus, quoique cette dernière nous fusse parvenue dans la version grecque, mais gardant toujours la couleur de son origine première.

Dans la légende Grecque d'Hercule nous trouvons le souvenir de ce travail syncrétique de fusion des deux cultes, travail qu'entreprend toujours la race plus intelligente et plus forte quand elle a besoin de s'assimiler une autre race en évitant de l'offenser en rejétant toutes ses croyances et toutes ses traditions.

La prise en possesion définitive du sol de la Grèce et l'institution du culte qui repondait à tous les besoins de toutes les populations qui s'y rencontrèrent, fut consommée pendant la période dite Achéenne.

Cependant plusieures familles régnantes grecques ayant mélé leur sang aux familles des races étrangères et indigènes se sentirent entrainés loin de l'idéal de la société védique. La suprématie des Grecs purs quoique rudes fut retablie définitivement par l'invasion des Doriens qui sous le nom légendaire des Heraclides s'emparèrent du Péloponèse en chassant les familles mélées dont plusieurs s'étaient souillées de meurtre, de sacrifices humains et même de cannibalisme.

1) [illegible] Prom. [illegible]
2) [illegible] etc.

XII. La légende de Pandore.

(Hésiode, Théogonie 571—590; Oeuvres et Jours 69—89).

Nous trouvons accolée au mythe de Prométhée une tradition sur Pandore, qui cependant ne forme pas une partie organique de la légende de Prométhée ce qui du reste ressort du Prométhée d'Eschyle où ni le nom de Pandore, ni quelque légende pareille ne sont pas mentionnés.

Homère parait n'avoir pas connu cette légende et quoiqu'on indique le vers 527 du chant XXIV de l'Iliade, — sur les deux amphores (πίθοι) pleines de dons bons ou funestes que se trouvent sur le seuil de la demeure de Zeus, — comme se rattachant à la légende de Pandore, mais nous croyons ce rapprochement peu probable, parce qu'il n'y a pas la moindre trace dans la légende hésiodique de Pandore, que la jarre ou l'amphore qu'elle ouvre fusse un présent de Zeus.

En revenant à la légende de Prométhée qui disons-nous est une tradition distincte de la légende de Pandore, nous croyons que ces deux traditions paraissent à l'origine complètement séparées l'une de l'autre, et ne sont jointes que plus tard. Ces légendes se touchent principalement par l'identité de leur esprit hostile à Zeus, ou ce qui est la même chose hostile aux races qui revéraient Zeus comme leur dieu suprême; aussi croyons nous que les deux traditions sont nées au sein des races indigènes non-védiques. La légende de Prométhée et de Phoronée d'Argos, le premier inventeur du feu et des premiers arts utiles doit se rapporter aux réminiscenses les plus réculées des Pélasges demi-sauvages, mais la lutte de Prométhée contre Zeus rappelle déjà le contact de ces peuples avec les Grecs védiques, et même son larcin du feu dans la légende hésiodique n'est plus l'invention du feu, mais semble être une réminiscence de l'art renaissant de la

métallurgie et surtout de l'art de forger le fer que les indigènes avaient perdu, quoiqu'ils l'eussent possédé dans la haute Asie.

Enfin la légende de Pandore et d'Epiméthée, — qui avait accepté le don funeste la femme de la main des dieux (grecs), — dut naître alors quand les petits souverains autochtones cherchèrent à se rapprocher des Grecs védiques et demandèrent en mariage les jeunes filles grecques, belles, séduisantes et hautaines, fières de leur race et de leur culte, et dont l'entrée dans la famille d'un indigène, — remarquons-le, — bouleversait de fond en comble toute sa vie, ses coutumes, ses croyances.

Ceci nous force à une petite disgression.

Parmi les tribus indigènes demi-sauvages dut exister deux formes de droit matrimonial, le droit du ventre et le droit du mâle. Il est probable que parmi les tribus les plus sauvages existait la communauté des femmes, avec ses conséquences inévitables, l'appartenance des enfants à la femme seule, la famille prenant le nom de la mère et calculant sa descente par le ventre. Dans les tribus avec cette organisation sociale nous ne trouvons pas de noms mâles, le mâle disparait, la femme seule est connue par la tradition.

Il est presqu'impossible de douter que c'est cette organisation sociale que nous devons chercher dans les traditions sur les Amazones de l'Asie Mineure[1], les femmes de Lemnos[2], les Amazones de la Scythie, où elles étaient appelées tueurs d'hommes Oior-pata[3], les Amazones de l'Afrique[4] et les Amazones Grecques dont les traces se trouvent jusqu'en Attique[5] et dans d'autres endroits de la Grèce comme nous le verrons présentement.

Et Hercule le représentant des travaux des Grecs et Belléro-

---

1) Apoll. II, 5, § 9; Paus. VII, 2; Diod., III, 52.
2) Apollon. Rhod. Argonautes I, 609.
3) Voyez Herodote IV, 110—116.
4) Diodore, III, 51.
5) Voyez Eschyle, les Euménides v. 685—691.

phon probablement sous un certain point de vue le représentant de la colonisation grecque des rivages de l'Asie Mineure, luttent tous les deux contre les Amazones de l'Asie Mineure[1]).

En parlant des Amazones de l'Attique nous ferons remarquer que dans les Euménides d'Eschyle (l. cit.) et dans Pausanias[2]) les Amazones ne semblent venir dans la contrée que pour y faire une razzia, du temps de Thésée. Cependant le tombeau de la reine des Amazones Hippolyte, semble indiquer que la tribu qui venait faire cette excursion aurait habité la contrée pendant un temps assez considérable et y avait laissé comme souvenir, des tumulus ou monticules[3]) et la réminiscence de cet ordre social si étrange pour les Grecs.

Le souvenir des amazones se retrouve aussi au Péloponèse, en Laconie, et près de Trezène (Paus. III, 25, § 2; II, 32, § 8).

Des tribus, qui avaient la même organisation sociale que nous appelons le droit de famille du ventre, — durent exister en Théssalie, et la preuve en est dans l'apéllatif (le nomen matronymicum) du Centaure Chiron. Il n'a pas de dénomination patronymique il porte comme appelatif le nom de sa mère Philyre, violée par Cronos[4]) et est nommé le Philyride. Nous avons vu plus haut que Chiron était le représentant des sciences antiques ou de cette culture nomade qui comprenait la médecine, la magie, la divination; il est de la plus grande importance de trouver dans ce même type le représentant d'une tribu dont la descendance était réglée par le droit du ventre et ce droit de plus

1) Apollod. II, 5, § 9 et II, 3, §§ 1 et 2.

2) Pausan. I, 15, §§ 2 et 3, et chap. 41, § 7.

3) La question des tumulus ou monticules dispersés dans toute la haute Asie est une question très-importante, et il serait véritablement désirable de les marquer sur les cartes comme nous l'avons déjà dit il y a une vingtaine d'années dans quelques articles des Nouvelles Annales de voyage. Nous sommes sûrs que ces tumulus traceront des lignes de migrations par lesquelles marchaient les peuples de l'Orient à l'Occident. Il serait encore de grande importance de marquer avec exactitude les monticules de la Russie méridionale occupés jadis par les statues grossierès de femmes appellées baba.

4) Théogonie d'Hésiode v. 1002; Apollodore, I, 2, § 4; Hyginus, Fab. 138.

est ramené aux temps de Cronos, ce qui indique certainement les temps qui avaient précédé l'invasion védique.

Cependant il parait que la plupart des tribus demi-sauvages de la Grèce étaient régies par le droit de famille du mâle: la descendance était comptée par les pères ou chefs de famille et la femme ou femelle y était profondement méprisée: c'est l'ordre social que nous retrouvons dans les sociétés des sauvages de nos jours.

Il parait que les tribus régies par le droit du ventre étaient tellement détestées des Grecs et de plus étaient probablement tellement faibles et peu nombreuses qu'elles furent complètement détruites, ne laissant après elles que de vagues souvenirs, qui prirent la forme des traditions que nous avons mentionnées plus haut. Par conséquent les Grecs n'entrèrent en relation qu'avec les tribus dont le type de la famille se rapprochait plus ou moins de l'organisation de la famille des Grecs, c'est-à-dire à la tête de laquelle se trouvait le mâle souverain de la famille.

Pour une femme grecque qui entrait par raisons politiques, si nous pouvons employer cette expression, dans la maison d'un indigène despote de la famille, la vie devait paraître insupportable, à moins qu'elle n'y fusse révérée comme une déesse dans la plupart des cas comme nous le pensons. Mais cette suprématie de la femme grecque, qui rendait malheureux l'homme même dans une famille régnante autochtone, fut la cause première, ainsi que nous le pensons, de l'origine de cette légende indigène qui rappelait toujours que le don de Zeus, la femme est un don funeste.

Nous insistons sur ce que Pandore n'a jamais été la première femme, puisque nous verrons en étudiant la légende des siècles qu'elle ne peut apparaître dans le système général des traditions qu'entre le troisième et le quatrième âge de l'humanité[1]), et en

1) En général les légendes d'un peuple suivent un certain ordre successif qui est basé sur la filiation des héros. Prométhée et Pandore sont difficiles à classer, ce qui prouve leur origine étrangère au cycle des légendes grecques;

parlant du second âge la légende mentionne la mère de l'enfant, savoir la femme.

Pour nous qui voyons dans la légende de Prométhée et d'Epiméthée les restes d'une tradition des races antiques de la péninsule de la Grèce (quoique habillée d'un vêtement grec), Epiméthée est l'indigène qui avait reçu comme don de Zeus une femme grecque, comme Pélée avait reçu Thétis[1]), et qui se sentait malheureux parceque toutes ses habitudes et ses coutumes étaient violées, ses croyances ebranlées, son culte changé et ses enfants devenaient Grecs, oubliant leur race pour suivre immanquablement la direction imprimée par leur mère, acceptant sa religion, sa manière de voir, ses dieux et ses coutumes.

Il y a encore dans la légende de Pandore des nuances, qui, pensons-nous, font allusion aux maladies qui décimaient les populations indigènes de la Grèce, et aux boissons enivrantes, introduites en Grèce par les races védiques, et contre l'introduction desquelles luttaient de toutes leurs forces les chefs des tribus indigènes.

Voyons le texte même de la légende, et pour l'avoir complète nous joignons le récit de la Théogonie (v. 571—590) au récit des Oeuvres et des Jours (v. 57—105).

Nous ne saurions trop repéter: la légende quoique tracée par une main grecque a une origine hostile à Zeus, puisque l'idée dominante de la légende est que tous ses dons sont funestes.

Zeus, pour punir l'humanité de lui avoir volé le feu par la main de Prométhée, veut créer un mal aux mortels (Théog. 569—70; O. et D., 57), un mal que les hommes embrasseront

---

mais cependant il y a des indices qui permettent de leur assigner leur place dans le système général des légendes.

1) La Thétis de Homère, la mère d'Achille est un développement du récit primitif qui avait déjà passé par les mains des poëtes généalogistes qui célèbrent la maison de Pélée. Nous parlons du mythe originaire.

avec joie (O. et D., 58). Il ordonne à Héphaestos de mêler la terre à l'eau et de former un être semblable aux déesses, en lui donnant une voix humaine (O. 59—63). Héphaestos fait une vierge charmante d'après la pensée de Zeus (Théog. 571—572; O. 63). Athène lui met sa ceinture, la pare d'une robe argentée et lui pose sur la tête un voile (Théog. 573—575). Elle lui enseigne aussi les ouvrages de femmes et l'art de tisser des étoffes (O. 64). Elle lui pose sur la tête une couronne d'or avec de merveilleux ornements ciselés par Héphaestos (Th. 578—584). Aphrodite, entoure la tête de Pandore de charmes enivrants qui excitent les désirs et les souffrances; elle lui fait encore don de la pâssion de la parure (O. 65—66). Hermès par ordre de Zeus la doue d'un esprit éhonté et plein de malices, de la parole suave, persuasive et fausse, de moeurs perverses (O. 67—68; 77—79). Peitho, la déesse de la persuasion, les Saisons (Horae) et les Grâces (Charitae) assistent à la toilette de Pandore (O. 73—76). Hermès lui impose le nom et la nomme Pandore, parce que tous les dieux la comblèrent de dons (O., 79—82).

Remarquons que la Théogonie ne prononce pas le nom et la nomme simplement la vierge de laquelle descend la race des femmes etc. (Th. 590). Zeus la conduit devant les dieux et les hommes (Th. 586). L'étonnement s'empare des dieux et des mortels, quand ils virent l'appat funeste (dolus exitiosus) devant lequel les hommes sont sans force (Th. 588—589) et qui est créé pour le chagrin des hommes qui travaillent (O. 82). Zeus l'envoie à Epiméthée; celui-ci oublieux du conseil de Prométhée, — qui lui avait enjoint de ne jamais recevoir aucun don de Zeus l'Olympien (O. 83—88), — accepte le don (Th. 511—514; O., 89) et comprit que c'était un mal seulement quand il fut en possession de ce mal («cum jam malum haberet, sensit». O. 89).

Plus loin nous avons le récit que nous trouvons seulement dans le poëme les Oeuvres et les Jours (v. 90—105):

«Car, dit Hésiode, auparavant demeuraient sur la terre des

générations d'hommes sans labeur pénible et qui ne connaissaient pas le mal, qui n'étaient pas tourmentés par les maladies, qui apportent la mort aux mortels».

«Mais quand la femme ôta de ses mains le couvercle de l'amphore (πίθος), elle les dispersa et prépara aux hommes de tristes peines. L'espérance seule resta dans l'amphore, quand la femme ferma violemment l'amphore de son couvercle».

«Dès ce moment la terre est pleine de maux . . . les maladies se glissent silencieusement la nuit comme le jour parmi les hommes».

Remarquons avant tout avec Welcker (die Aesch. Tril. Prom. p. 71) que Hésiode ne fait mention d'aucun autre mal ou malheur excepté les maladies. Nous ajouterons que le Prométhée d'Eschyle aussi ne parle d'aucun désastre ou mal auxquels fussent sujets les hommes, excepté les maladies qu'il leur enseignit de guérir (v. les monologues de Prométhée 436—472 et surtout celui qui commence au vers 476).

Il semblerait que Pandore apparait comme une propagatrice de maladies, après quelle eut soulévé le couvercle de l'amphore.

Nous osons croire que nous nous trouvons devant un souvenir d'un fait semblable à la disparition des races indigènes dans l'Amérique Septentrionale et dans les îles de l'Océan Pacifique, qui meurent et disparaissent et par le contact seul avec les Européens[1]), et par l'introduction au milieu d'eux de boissons enivrantes.

Ce n'est pas sans cause que la tradition a conservée le souvenir de l'extinction des tribus autochtones par suite de la colère de Zeus (ce qui certainement sousentend une guerre de destruction)

---

1) Voyez dans les Polynésiens de Quatrefages p. 69, tout le chapitre IV sur l'extinction des Polynésiens et voyez surtout les pages 75—77.

Consultez encore l'Espèce humaine du même auteur (5me édition de 1879 de la Bibl. scientif.) p. 315, et notons que pendant les premiers croisements des races civilisées avec les races sauvages, non seulement la mortalité augmente, mais encore «la natalité diminue» (p. 316).

mais encore surtout par la peste, comme le raconte Pausanias de plusieures tribus indigènes (v. Paus. IX, 36, §§ 1, 2; IX, 5, § 1, etc.).

Nous croyons devoir nous refuser absolument de voir dans Pandore une réminiscence biblique d'Eve [1]). Souvent la confusion s'introduit dans la recherche des origines des traditions, parce qu'on ne tient pas compte, surtout pour les légendes de la Grèce, de plusieures couches successives de traditions et d'influences étrangères qui modifient la légende primitive et entent sur son tronc des récits et le plus souvent des opinions postérieures.

En nous tenant aux derniers récits, — surtout des auteurs latins, — nous pouvons fort souvent être induits en erreur en prenant pour le corps réel de la légende antique ce qui n'est que le résultat d'une grande érudition de l'auteur qui nous donne la somme et l'extrait de tout ce qu'il avait lu à ce sujet. Nous en verrons encore la preuve dans la soi-disant boite de Pandore.

Il est très-probable du reste que les Grecs eussent dans un temps postérieur à Hésiode connu la légende biblique par les écrits de Philo, de Byblus ou par Phérécide de Syros, et que les érudits de la Grèce eussent cherché à rapprocher leurs légendes avec celles qui leur arrivaient de la Syrie, de Babylone, de la Phénicie, de la Palestine, de l'Egypte et de la Lybie en y trouvant des coïncidences.

Mais nous pensons que la légende de Pandore la femme, qui porte malheur à une race, dut paraitre parmi les tribus indigènes pleurant leur passé avec la signification que nous lui donnons.

Pour illustrer comme les légendes importées se mêlaient aux légendes grecques ou indigènes, nous indiquerons le récit de Diodore (III, 57; V, 66) qui prétend que Rhéa ou Cybèle portait le nom de Pandore, parce qu'elle repandait ses dons.

---

1) C'était jadis l'opinion prevalente; Remarquons du reste que Creuzer se tait absolument sur Pandore, et Maury ne la nomme qu'une fois (H. des Rel. I, p. 368) mais sans analyser cette tradition.

Diodore nomme cette tradition lybienne; mais il nous semble que ce n'est qu'un essai tardif de lier entre elles la tradition hésiodique à une légende des colonisateurs de l'Afrique.

Urantis et Titaea, dit Diodore avaient dix-huit fils Titans, qui étaient nommés ainsi du nom de leur mère Titaea[1]) qui est un surnom de la Terre. Ils avaient encore quelques filles dont les plus célèbres furent Basiléa[2]) et Rhéa, surnommée Pandore.

Pour en revenir à la Pandore de la légende hésiodique nous devons tenir compte de deux fragments hésiodiques qui sont en contradiction.

Un de ces fragments conservé par Lydus écrivain du V siècle de notre ère (Fr. XX de l'éd. de Hésiode de Lehrs) dit que les Grecs descendent de Zeus et de Pandore. Voici le texte du fragment:

«La vierge, Pandore, s'accouplant par amour dans le palais de l'auguste Deucalion, avec Zeus le père, le souverain de tous, devint la mères des Grecs forts aux combats».

Lydus rapporte ce fragment au catalogue des femmes de Hésiode et cependant le scholiaste d'Apollonius Rhodius (ad. Argon. III, v. 1086) dit que «Hésiode dans son catalogue des femmes rapporte la tradition que Deucalion était le fils de Prométhée et de Pandore et Hellen le fils de Prométhée et de Pyrrha». (Fr. Lehrs, XXI).

Nous ne connaissons pas la source à laquelle avait pu puiser Lydus un écrivain de basse date et nous ne savons pas si le texte des «Eoeae» ne fut pas remanié par des mythographes bien postérieurs à Hésiode, mais nous remarquerons que les deux fragments ont pour but d'établir la descendance des Grecs de Pandore[3]), et que dans le premier fragment c'est Zeus qui est

1) Indice faible, mais caractéristique du nom des fils portant le nom de leur mère et non celui du père.

2) Reine, nom qui nous rappelle singulièrement la Despoina de l'Arcadie (Paus. VIII, ch. 36, 37, 42).

3) Par elle-même ou par Pyrrha, sa fille, née d'Epiméthée. Pyrrha devint la femme de Deucalion (Apollod. I, 7, § 2).

censé être le père des Grecs et dans le second Prométhée. Mais le premier fragment de Lydus est parfaitement en désaccord avec toutes les traditions antiques sur Pandore; Zeus qui l'envoie aux hommes comme un appat funeste, ne pourrait être le Zeus pris d'amour pour Pandore. Aussi croyons-nous que ce fragment est une variante maladroite du second fragment que nous trouvons dans la Scholie sur les Argonautes d'Apollonius de Rhodes. Il est vrai que l'amour de Prométhée pour Pandore est aussi peu conformè au conseil qu'il donnait à son frère, mais dans cette dernière légende il nous semble que Prométhée se confond avec Epiméthée, ils sont tous deux représentants de la même race, et Prométhée après sa paix faite remplace son frère et l'absorbe, car Epiméthée et Prométhée n'étaient désunis que parceque le premier acceptait les dons de Zeus (lisez des Grecs) et le second les repoussait; quand la fusion des croyances et des races s'effectua, Epiméthée s'efface pour faire place à Prométhée qui dès lors représente seul toute cette race indigène, ou si l'on veut ces antiques Pélasges, qui avec les Grecs védiques formèrent la nation des Hellènes.

Nous écartons donc le fragment conservé par Lydus, comme suspect et ne pouvant venir d'une source hésiodique, et nous nous tenons à la tradition conservée dans la Théogonie, les Oeuvres et les Jours et le dernier fragment (XXI de Lehrs) et nous revenons à notre idée dominante que Pandore, création légendaire des races indigènes, est le symbole de la femme grecque, belle, séduisante, habillée par la maîtresse de l'art, Athène.

Ce n'est pas la femelle timide, indigène, tremblante devant son mâle, mais la Grecque, fière de sa race, forte et hardie ou, comme le disaient les indigènes, éhontée, astucieuse, au verbe haut, à la parole coulante et persuasive. Cette femme qui connaissait l'art de filer et de tisser (O. et D. v. 64), ne travaille pas et ne veut pas aider son mari dans les travaux hors de la maison[1]),

1) Voyez les plaintes d'Hésiode dans la Théogonie v. 590—612.

ce qui semble insinuer une comparaison avec la femelle indigène qui en règle était obligée de faire tous les ouvrages de peine, comme chez les tribus sauvages ou même demi-sauvages de nos jours.

Nous devrions nous représenter une société de ces sauvages de nos jours pour comprendre quelle revolution dans leur vie serait effectué par des mariages de leurs chefs avec des femmes d'une race supérieure par sa civilisation. Il faut cependant ne pas oublier que les tribus védiques, quoique bien plus civilisées que les Pélasges, n'étaient pas cependant tellement supérieures à ces dernières pour que ces mariages mixtes fussent devenus parfaitement impossibles, comme sont impossibles des mariages entre des Européennes et des sauvages de l'Australie. La Grecque Pandore mariée à Epiméthée n'est pas une Française ou une Anglaise qui deviendrait femme d'un chef indien, ce serait plutôt la position d'une Persane mariée à un Turcoman ou d'une femme Brahmine mariée à un montagnard du Himalaya, avec cette différence cependant que la femme grecque appartenait à une race moralement plus forte et plus hardie que celle à laquelle elle s'alliait, et qu'elle jouait par conséquent le rôle d'une reine et souveraine[1]).

Ces femmes au culte et à l'éducation védiques en entrant dans la maison du Pélasge comme Thétis dans celle de Pélée non seulement refusèrent à travailler ou à devenir esclaves de leur mari, mais encore introduisirent le culte de Dios ou Zeus védique au lieu du culte antique des esprits et des Furies vengeresses.

Mais il y a encore un point que nous tenons à élucider et qui présente beaucoup de difficultés.

Il nous semble que l'indigène rattachait à l'apparition de la femme grecque, Pandore, l'introduction parmi les populations indigènes de ces funestes boissons enivrantes, qui étaient employées régulièrement dans le rituel du culte védique, et du vin qui avait pris la place du divin Soma.

---

1) Le mariage du Thrace Térée à Procné est une exception, du reste cruellement vengé par la Grecque.

C'est sous ce point de vue que nous envisageons l'expression singulièrement positive et claire de Hésiode que nous transcrivons en Grec avec la traduction latine et française.

Il commence par dire (v. 90, sq.):

«Dans le temps demeuraient sur la terre des générations d'hommes, qui ne connaissaient pas le mal; ils ne connaissaient pas les labeurs pénibles, et les maladies douleureuses qui portent la mort aux hommes . . . . , ensuite il dit:

v. 94. Ἀλλὰ γυνὴ χείρεσσι πίθου μέγα πῶμ' ἀφελοῦσα

v. 95. ἐσκέδασ' ἀνθρώποισι δ'ἐμήσατο κήδεα λυγρὰ

Sed mulier manibus amphorae magnum operculum cum dimovisset,

Dispersit: hominibus autem paravit curas tristes.

«Mais», dit Hésiode, à propos des maladies douleureuses, qui jusque-là ne ravageaient pas à ce qui il semble la population indigène, — «quand la femme eut soulévé de ses mains le grand «couvercle de la jarre de vin (πίθος) elle les dispersa (les mala-«dies) et fit apparaître pour les hommes des tristes soucis».

Ne dirait-on pas une plainte d'un Polynésien qui vante le bon vieux temps quand ses compatriotes ne connaissaient pas les maladies qui les déçiment et les boissons fortes dont leur fit cadeau la civilisation Européenne?

Tournons cependant notre attention vers ce sujet important l'introduction de la culture de la vigne, qui dut subir plus d'une lutte avant de prendre sol en Grèce.

XIII. L'introduction de la vigne et du vin en Grèce.

Nous pouvons par les légendes tracer la route que suivit la culture de la vigne par la voie de la Thrace, de la Macédoine,

de la Thessalie, de la Béotie, jusqu'à Argos dans le Péloponèse [1]).

Dans toutes ces légendes la plus antique est incontestablement la légende probablement thrace de la femme grecque qui soulève le couvercle de l'amphore.

Nous devons commencer par dire que le substantif πίθος n'a jamais eu, en tant que nous le savons, aucune autre signification que jarre en terre glaise, amphore, qu'on employait et qu'on emploie encore en Grèce, comme en Géorgie pour y garder le vin. Ces jarres, souvent de très-grandes dimensions, sont ordinairement enfouies dans la terre, après être bouchées hermétiquement. L'ouverture d'une de ces jarres énormes est encore aujourd'hui un prétexte pour une orgie.

Les auteurs antiques n'ont jamais compris autrement le sens de ce mot, voir par exemple le récit d'Apollodore (II, 5, § 4) à propos de la jarre de vin qui appartenait à la commune des Centaures et qui fut débouchée par Pholus à la prière d'Hercule. Cette jarre, πίθος, propriété commune à un certain nombre de Centaures, devait dans la légende représenter une grande quantité de vin et était certainement une jarre immense, gardée enterrée debout comme celles qui existent en Géorgie et chez les Arméniens de la Perse.

Par conséquent nous ne saurions ni traduire ni comprendre autrement la légende de Pandore, ouvrant le couvercle du πίθος, que par l'idée et l'expression de la femme qui touche au fruit defendu, le vin, en ouvrant la jarre qui le contient.

Nous ajouterons que nous ne comprenons pas, comment dans les récits postérieurs la jarre devint boite de Pandore, ce qui change complètement le sens du récit en lui donnant une teinte raisonneuse et philosophique que n'avait pas la tradition primitive.

---

1) Remarquons que nous parlons de la vigne et du vin regardés sous le point de vue religieux. La boisson put être connue depuis longtemps. C'est le culte du Soma-vin qui s'avançait.

Nous avouons humblement que nous n'avons pas su suivre le fil et trouver le moment de cette substitution qui donnait un autre sens à la légende.

Il suffit de dire que nous croyons que cette légende de Pandore qui débouche la jarre de vin est l'antique précurseur de la lutte acharnée que les chefs et vieillards des tribus indigènes livraient au culte Dionysiaque qui, remarquons-nous, s'attaquait principalement aux femmes qu'il entrainait.

Comment expliquerons-nous autrement cette opiniâtre opposition à l'introduction de la culture de la vigne, opposition que nous ont conservé les légendes et qui se manifesta principalement dans les contrées qui sans contredit étaient peuplées de races autochtones.

Toutes ces légendes appartiennent presque exclusivement à la Thrace, à la Béotie[1]) où les races indigènes portaient le nom de serpents, où on révèrait les Erinnyes qui, comme nous l'avons vu plus haut, (sur l'autorité de Sophocle, de Pausanias, etc.) ne permettaient pas qu'on fit des libations de vin sur leurs autels.

Le culte de Dionysos était un culte nouveau et les légendes racontent symboliquement, comme il était né (comme culture de vigne) en Béotie de l'accouplement de Zeus (le Grec) avec une Phénicienne, la Cadméenne Semelé: autrement dit les Grecs comme les Phéniciens introduisirent la culture de la vigne, car les deux races connaissaient et appréciaient les liqueurs fortes et fermentées, avec la différence que les Grecs ne connurent la vigne qu'après être arrivés dans la péninsule des Balkans.

Il semble prouvé qu'en Thrace les Grecs connurent déjà la vigne qui probablement était transplantée de l'Asie Mineure et il est probable que ce fut dans cette contrée que le jus du vin commença à tenir lieu du divin Soma, et peut-être encore le vin fut-il regardé par une partie de la race védique comme une

1) Dans la légende de Cadmus, ce dernier chasse du pays les races autochtones représentant le dragon. Nous en parlerons plus tard.

hérésie, ce qui expliquerait la légende, postérieure il est vrai, de la folie furieuse qui s'empara du fils de Zeus, Dionysos, folie envoyéè par Héra.

Nous commencerons donc par la légende thrace et nous reviendrons ensuite à la légende béotienne de Cadmus et de sa famille, transcrite avec tant d'esprit, d'imagination et de détails symboliques, que nous attribuons la rédaction définitive de cette légende (v. dans Apollodore III, chapitres 4 et 5) aux sociétés orphiques et aux adeptes des mystères, qui non seulement cherchaient à découvrir le sens des mythes traditionnels, mais encore habillaient des événements réels d'un langage mythique et symbolique.

La légende thrace.

Par malheur la trilogie d'Eschyle, qui nous est connue que par quelques lignes conservées par Aristophane et Strabon et qui portait le nom de la «Lycurgia», est perdue. Il parait que cette trilogie racontait en détail la légende de l'apparition en Thrace du culte de Dionysos sous Lycurgue, le rois des Edonéens[1]).

Il faut remarquer aussi que Dryas, Δρύας, le père de Lycurgue (v. Iliade, VI, 130; Apoll. III, 5, § 1) est apparenté étymologiquement à la nymphe des bois ou Dryade, nommée comme lui Δρυάς, et au chêne sacré du Zeus pélasgique.

Nous avons vu plus haut la signification des nymphes et du chêne par rapport aux populations indigènes. Mais Dryas est sous plus d'un point de vue le représentant de ces populations. Dryas est le fils d'Arès, le dieu des Thraces (Apollod. I, 8, § 2) et Hyginus dans la fable 173 nous donne une tradition des plus

1) Voyez la légende ou des allusions à cette légende dans l'Iliade d'Homère VI, v. 130—140, dans l'Antigone de Sophocle vers 955; dans Pausanias I, 20, § 3; dans l'Eneïde de Virgile III, 14 et comp. in loco Servius ad Virgil.

intéressantes en disant qu'il était le fils de Japet[1]), c'est-à-dire, frère de Prométhée et appartenait à cette famille qui présente un si grand intérêt. D'après la fable 45 de Hyginus, Dryas est encore frère de ce Térée dont nous avons plus haut étudié la légende, et qui semble appartenir à des races anthropophages. Il est certain que nous nous trouvons au milieu des tribus non védiques, autochtones.

A défaut de ce guide si sûr, Eschyle, nous avons recours à d'autres mythographes et surtout à Apollodore (III, 5, § 1) en consultant de plus Diodore de Sicile (III, 65) et Hyginus (fabl. 132, 243 etc.). La légende se présente d'après ces auteurs sous la forme suivante.

Dionysos dont nous étudierons l'origine plus loin dans la légende cadméenne, mais qui semble partout avoir la signification première d'enivrement[2]) de folie que produit toute liqueur enivrante, est à ce que nous croyons le Soma védique personnifié, ou peut-être même l'Agni védique, le feu latent qui remplit invisiblement l'univers. Mais sous le nom de Dionysos, le dieu du vin et de la vigne, il encourt d'après Apollodore (l. s. cit. qui probablement raconte les faits identiquement à Eschyle) la colère de Héra et devient fou. Nous avons dit déjà que probablement le vin était regardé au commencement par une partie de la société védique comme une hérésie dans le culte, qui ne connaissait encore que le divin Soma. Dans sa folie Dionysos parcourt l'Egypte, la Syrie[3]) et s'arrête en Phrygie.

---

1) Est-ce une tradition antique? Est-ce une parenté inventée plus tard par les adeptes des mystères? Dans l'un et l'autre cas c'est une idée d'un haut intérêt. Si ce n'est qu'une invention postérieure elle prouverait que les Orphiques et les adeptes des mystères comprenaient le mythe de Prométhée comme nous le comprenons.

2) Le nom du dieu dérivé du Dieu védique put arriver plus tard en Thrace et s'accoller à une légende antique qui racontait les faits du dieu de la folie bacchique.

3) Il est probable que cette partie de la tradition est inventée plus tard par les mythographes qui cherchaient à fondre toutes ces traditions.

En Phrygie il est purifié par la déesse Rhéa, devient adepte de ses mystères, et entre en Thrace, ce qui semble indiquer que même les Aryas védiques n'avaient accepté le vin comme substitut du Soma, que sous l'influence des habitants du littoral de l'Asie Mineure.

Lycurgue, fils de Dryas, roi des Edonéens, qui habitaient les bords du Strymon, le chasse. Dionysos, poursuivi par ce despote cruel, fuit vers la mer et se refugie chez la Néréide Thétis, la femme de Pélée. Le lecteur qui sait que nous voyons dans Thétis la femme grecque mariée à un indigène, saisira le sens de cette tradition. Lycurgue fait prisonniers les Satyres et les Bacchantes qui formaient le cortège de Dionysos; la légende ajoute que les femmes du reste furent mises immédiatement en liberté.

Dionysos rend Lycurgue fou furieux pour se venger de lui: Lycurgue d'après Apollodore tue dans sa folie son fils «croyant qu'il coupe un cep de vigne». D'après Hyginus (f. 132) Lycurgue veut violer sa propre mère et d'un coup de hache coupe sa propre jambe. D'après Diodore (III, 6), — qui du reste avec sa tendance evhémérique est un des mythographes les moins véridiques — Lycurgue est fait prisonnier par Bacchus qui le fait mourir au milieu des tourments.

Après la fin de Lycurgue, dit Apollodore (III, 5, § 2) Dionysus traverse toute la Thrace et arrive à Thébes. Ici, comme ailleurs il force les femmes[1]) à quitter leurs maisons pour aller célébrer ses mystères. Nous parlerons encore de cette tradition. Quant aux femmes thraces, nous n'avons pas d'indication directe dans la légende, qu'elles fussent les premières attirées vers ce culte, mais nous verrons qu'elles jouent un certain rôle dans les traditions bacchiques. Nous devons encore mentionner un détail qu'on trouve dans Diodore (l. s. c.) que Dionysos avait imposé

1) Toujours les femmes, ce qui nous ramène à la signification de la légende de Pandore.

comme roi aux Thraces un certain Charops, et institué les orgies mystérieuses, et que ces mystères furent après Cherops completés et rectifiés par Orphée, par suite de quoi ils reçurent le nom de mystères Orphiques.

Cependant les femmes ne jouèrent jamais un rôle prépondérant dans ces mystères, et il nous semble que la légende thrace est une légende plus ancienne que celle de la Béotie qui ensuite voyagea jusqu'à l'Argolide, et que nous devons les considérer séparément parce que le caractère particulier de la légende Béotienne est l'indignation des hommes[1]) contre un culte qui dépravait les femmes, et c'est cette dernière légende qui se relie plus intimement à la légende de Pandore. Cependant en considérant chronologiquement cette série de traditions nous croyons que la légende du dieu de l'ivresse en Thrace dut être créée simultanément et même paraître plus tard que la légende de Pandore, mais que cette dernière légende reçut tout son développement rélativement à la jarre de vin qu'elle ouvre, après la légende thrace Bacchique et même après l'apparition de la légende Thébaine.

Autrement dit la légende de Pandore fut completée plus tard par l'introduction d'un détail qui se rapportait à l'influence pernicieuse du vin, tandis que la partie primitive de cette légende ne parlait que de la belle Grecque qui changeait toute la vie des indigènes.

La légende Bacchique Béotienne qui passe à Argos.

La légende de l'apparition du culte de Dionysos à Thébes est racontée en détail dans les Bacchantes d'Euripide, et dans la Bibliothèque d'Apollodore (III, 5, § 2).

1) Voir dans les Bacchantes d'Euripide le monologue de Pentée, v. 215—262.

Nous prenons le récit concis d'Apollodore en le completant par Euripide.

Penthée, le fils d'Echion et d'Agavé, qui fut roi à Thébes après Cadmus, voulait empècher les femmes de célébrer les orgies sur le mont Cytheron. A l'instigation de Dionysos il s'habille en femme (voyez les Bacchantes, v. 787—976) et se rend en personne au mont Cytheron pour épier les Bacchantes.

Ici aperçu de sa mère Agavé et pris pour un lionceau il est déchiré par elle et ses compagnes (Bacch. v. 1043—1152 le récit du messager). Après que Dionysos se fit reconnaître pour dieu par les Thebains, dit Apollodore, il se rendit à Argos et dut essuyer ici une reception deshonorante par suite de quoi il rendit les femmes folles, et elles dévorèrent leurs propres enfants à la mamelle qu'elles avaient emportées avec elles dans les montagnes. Plus loin Apollodore raconte la métamorphose des nautonniers Tyrrhéniens en dauphins, récit que repète en détail Ovide[1]).

«C'est de cette manière, ajoute Apollodore, que les hommes apprirent à le revérer comme dieu et à lui rendre les honneurs divins. Alors il fit revenir sa mère de Hadès, lui donna le nom de Thyoné et s'éléva avec elle au ciel». (Apoll. III, 5, § 3).

On connait l'histoire de la fille de Cadmus, séduite par Zeus et consumée par lui, grâce au conseil donné par Héra sous la figure d'une vieille femme à Semelé de demander au dieu d'apparaître devant elle dans toute sa gloire. Dans cette légende Dionysos est sauvé par son père qui l'enferme dans sa cuisse jusqu'au moment de sa naissance[2]).

Dans la légende béotienne Penthée joue le rôle que joue Lycurgue dans la tradition thrace; mais les détails de la légende diffèrent de cette dernière.

1) Outre Apollodore (l. cit.) comparez les Métamorphoses d'Ovide (L. III, ch. VI).

2) Voyez Apoll. III, 4, § 2; le hymne homérique VI, à Dionysos; Diodore de Sic. III, 64, 65; 67—70. Métam. d'Ovide III, 3, etc. Remarquons que le hymne Orphique XXX à Dionysos, présente déjà la forme postérieure du Dionysos infernal. Comparez encore le hymne Orph. XXIX à Persephoné.

Penthée poursuit particulièrement le culte de Bacchus parce que le dieu entraine les femmes aux orgies. Voyez le monologue de Penthée dans les Bacchantes d'Euripide, vers 215—262. Il est du reste clairement le représentant des races autochtones et du parti politique qui avait enlévé l'autorité aux Cadméens, quoique les chefs de ce parti fussent alliés aux Phéniciens. Tout ceci ressort de la légende Cadméenne telle que nous l'avons donnée plus haut d'après Apollodore, et telle qu'elle ressort de plusieurs endroits de la tragédie d'Euripide (p. ex. v. 330 — 369; 1313—1336, sq.). Nous avons dit aussi plus haut ce que c'était que Cadmus, ce qu'était le serpent qu'il avait tué, les hommes nés des dents du serpent et les Illyriens où Cadmus se métamorphose en serpent, chassé de la colonie qu'il avait fondé.

Les hommes nés des dents du serpent et nommés les Spartes ou les «Sémés» (Apoll. III, 4, § 1) portaient les noms de Echion, Udaeus, Chtonius, Hyperénor et Pelor.

Peut-être pourrait-on expliquer favorablement à notre système ces noms en les étudiant étymologiquement en se rappelant que ce sont des dénominations Grecques imposées à des tribus autochtones, qui tantôt guerroyaient contre les Orientaux (Cadméens) venus pour fonder une colonie, tantôt luttaient entre eux.

Quelques uns de ces Spartes s'allièrent aux Phéniciens et parmi eux Echion, marié à une fille de Cadmus, Agavé, la mère du malheureux Penthée.

Nous remarquerons par parenthèse que toutes les filles de Cadmus, mariées à des descendants des races autochtones sont malheureuses. Le fils d'Autonoé, Actéon[1]) est dechiré par ses chiens pour avoir offensé Artémis; Ino avec son fils Palaemon Mélicerte[2]) se jette à la mer (Apoll. III, 4, §§ 3 et 4); Agavé

1) Fils d'Aristaeus dont la race est problématique (Comp. Diod. IV, 81—82; Apoll Rhod. II, 506) cependant la mère d'Aristaeus est une nymphe.

2) Son père était Athamas, comp. Apollod. I, 9, § 2; rendu fou furieux par Héra. Il était fils d'Eolus (Ap. I, 7, § 3).

déchire son propre fils; il parait que le même fait que nous avons remarqué plus haut à propos des mariages malheureux mixtes entre les femmes grecques et les autochtones, se repète pour les femmes Phéniciennes, qui sont toujours malheureuses en se mariant aux indigènes.

Le mariage de la Phénicienne Semelé au Zeus Grec est un mariage d'une autre catégorie, ce n'est pas un fait éthnique, c'est un fait religieux, et si Semelé meurt consumée ce n'est que le symbolisme du culte d'origine védique qui remplace le vieux culte phénicien, tout en s'emparant peut-être de plusieurs rites de ce dernier et surtout de la vigne et du vin pour remplacer le Soma védique.

Après que Cadmus fut chassé de sa colonie (Apollodore III, 5, § 4) ou encore seulement détrôné avant son exil (Bacchantes v. 213, comparez v. 1313—1336). Penthée, le fils de sa fille, règne à sa place à l'exclusion du fils de Cadmus Polydore. Cependant après la mort de Penthée, il semble qu'une révolution en faveur des Cadméens se produisit. Polydore, marié du reste à une fille de Nyctée et par conséquent petite-fille d'un Sparte Chtonius, monte sur le trône. Le fils de Polydore se nommait Labdacus. «Celui-ci», dit Apollodore, «périt plus tard comme Penthée, ayant le même esprit» (ou ayant la même tendance d'esprit[1]). Expression remarquable, qui nous fait comprendre que Labdacus entouré de sa parenté indigène voulut revenir aux vieilles traditions et à la lutte contre le culte gréco-phénicien de Dionysos, mais fut tué pendant la lutte intestine de ces deux partis qui se termina, au moins pour le moment, en faveur de la suprématie gréco-phénicienne, qui représentait la civilisation aux prises avec le vieil ordre social. Nous devons tracer cette lutte plus loin pour avoir une idée nette de la situation.

Labdacus laissa un fils en bas âge, nommé Laius, mais la

---

1) «Οὗτος απώλετο μετά Πενθέα ἐκείνῳ φρονῶν παραπλήσια» dit Apollodore III, 5, § 4.

royauté échut à Lycus, le frère de Nyctée, fils de Chtonius. Cependant la lutte se prolongeait et Zethus et Amphion s'emparent du pouvoir. Nous avons vu dans le chapitre sur les constructions ce qu'étaient ces frères.

Cependant quelque temps après Laius, le père d'Oedipe, est appelé à la royauté (v. Apoll. III, 5, §§ 5—9).

L'histoire d'Oedipe est connue: nous remarquerons seulement que toute cette famille des descendants de Labdacus représente un sang indigène, mélé au sang phénicien, mais avec une tendance vers les croyances et les coutumes indigènes. Toute cette famille est souillée d'inceste, de vice contre nature de parricide et de fratricide[1]).

D'un autre côté il est évident que les Phéniciens veulent arriver à une fusion complète avec les Grecs, pour dominer le parti indigène qui veut garder son antique individualité. Il est évident que cette lutte prit un caractère tellement sérieux que toute la Grèce de la période Achéenne ou héroique prit part à cette lutte. C'est sous ce point de vue que nous envisageons la guerre des Sept contre Thèbes et la guerre des Epigones qui ont le caractère de deux expéditions organisées par les Achéens ou Grecs de la période héroique contre le chef lieu des intérêts des tribus autochtones, chef-lieu devenu dangereux pour l'influence des Grecs et de leur civilisation. Thèbes est détruite à la fin de la guerre des Epigones et les Thébains (lisez les indigènes ou leur parti) fuient et se retirent avec Laodamos en Illyrie (Paus. IX, 5), c'est-à-dire dans la contrée où Cadmus devint serpent, autrement parmi les peuples qui leur étaient apparentés.

---

1) Apollodore III, 5, §§ 5, 7—9; 6, §§ 1—8; Diod. de Sic. IV, 64—66. Comparez dans les grands tragédiens, Oedipe-roi, Oedipe à Colone, l'Antigone de Sophocle; et chez Euripide voyez: les Phéniciennes, les Bacchantes, etc. Comparez encore ce que dit Maury, Histoire des Religions, etc., III, p. 38 à propos de Laius, qui debauche le jeune Chrysippe fils de Pelops et voyez Creuzer's Symbolik III, 255, note (ed. de 1841) sur la colère de Héra déesse du mariage, qui poursuit de sa colère les turpitudes de Laius en envoyant le sphinx.

Les deux frères de la première expédition des Grecs contre Thèbes Etéocle et Polynice. sont les représentants des deux partis; le premier qui règne à Thèbes lutte pour le parti national, le second, ami des Grecs, représente le parti du progrès qui tend à se réunir définitivement aux Grecs et se fondre dans une même civilisation. Eschyle ce grand connaisseur des traditions, celui qui avait retracé les idées et les plaintes des races indigènes dans sa figure sublime de Prométhée avait su dans ses Sept contre Thèbes[1]) concentrer toute l'attention et l'intérêt du spectateur sur Etéocle, cet héros qui combat pour l'individualité de sa race. Il invoque (v. 69) très-caractèristiquement le Zeus (Pélasgique?) et Gaea, la Terre, et les Erinnyes, le choeur (v. 105—115; 135 etc.) nomme Arès: «enfant de cette terre sacrée», dieu national. Aussi Polynice, l'ami et le représentant du parti Grec, est-il privé de sépulture par le peuple (v. les paroles du heraut v. 1005—1025 des Sept contre Thèbes) ou par Créon (dans l'Antigone de Sophocle, v. 21 sq.).

Il nous semble par parenthèse qu'Euripide en appelant l'intérêt du drame sur Polynice dans «les Phéniciennes», et en nous montrant Etéocle sous un jour peu favorable (v. p. ex. les vers 504—506, des Phéniciennes) dut suivre un autre récit légendaire que celui qui servait de source à Eschyle. Ce dernier comme nous l'avons vu connaissait les véritables légendes de la race autochtone et exprimait leurs pensées et leurs lamentations, tandis qu'Euripide dut envisager le sujet sous un point de vue purement grec. C'est ainsi qu'il fait dire au pédagogue Thébain (v. 154—156) «ce n'est pas sans justice qu'ils (les guerriers d'Argos) attaquent ce pays: je crains que les dieux ne le voient trop bien».

Nous trouvons dans les Phéniciennes d'Euripide des allusions directes à ce que les Thébains qui se défendaient contre les forces

---

1) C'était la troisième tragédie d'une Trilogie dont la première partie était Laius, la seconde Oedipe. C'est une histoire des Labdacides.

combinées des Achéens sous la direction des Argiviens étaient d'une autre race que ces guerriers qui bloquaient la ville.

«Tu dechaînes, dit Créon en invoquant Arès, — les Argiens contre les générations séméees»[1]).

Plus loin le divin Tirésias enjoigne à Créon de sacrifier son fils Ménécée pour le salut de Thèbes. On voit que nous sommes au milieu d'une société qui connait et pratique les sacrifices humains. Tirésias explique à Créon (v. 930, sq.): «La Terre vous sera propice, elle qui a fait germer dans ses sillons une moisson de guerriers . . . il faut qu'un descendant de cette race issue des dents du dragon reçoive la mort. Toi et tes fils vous êtes ce qui nous reste de cette race; en vous elle s'est conservée sans mélange, par la mère et par tes aieux paternels» (v. 942—944 des Phéniciennes). Créon veut faire fuir ce fils, qui doit être immolé dans la caverne du dragon, fils de la terre (v. 931), et veut l'envoyer (v. 977—982) par l'Etolie en Thésprotie à Dodone où la population était certainement pélasgique, quoique le sanctuaire du Zeus de Dodone fusse passé aux mains des Grecs.

Il nous semble même que le nom du chef du parti de Thèbes qui voulait se fondre avec les Grecs, Polynice, nom sur lequel joue Euripide (v. 636 et 1494 des Phéniciennes) et qui veut dire «nombreuses querelles» fait allusion à cet état de choses en Grèce que les Achéens cherchaient à terminer en détruisant définitivement le chef-lieu des intérêts des populations indigènes qui luttaient ici, à main armée contre les Achéens.

Nous savons que ce ne fut pas la première expédition qui porta le coup définitif à la Thèbes indigène, mais la seconde qui eut lieu dix ans plus tard sous le nom de la guerre des Epigones, ou «nés après», c'est-à-dire de la génération suivante.

Le triomphe des Grecs fut complet, les chefs du parti indigène fuient en Illyrie, et les Grecs placent sur le trône

1) C'est-à-dire les Spartes. V. plus haut la légende.

Thersandre le fils de Polynice (Paus. IX, 5, § 7) un héros aussi Grec de coeur que son père, car c'est lui comme le dit Pausanias (l. cit., et comparez l'Iliade II, 494) qui prit part avec les troupes de la Béotie à l'expédition de Troie, — cette entreprise qui dut avoir le même but que la guerre contre Thèbes, savoir la destruction d'une capitale des vieilles races non-védiques[1]) qui portait ombrage aux Grecs en général et surtout aux colonies achéennes qui s'étaient emparées du pays des Lelèges et de l'île de Lesbos, entrant comme un coin entre la Troyade Pélasgique et les colonies Ioniennes qui paraissent être alliées aux Pélasges[2]).

La royauté de Thersandre ne fit pas cependant cesser définitivement la lutte entre l'élément indigène et le parti grec. C'est ainsi au moins que nous comprenons le récit de Pausanias (IX, 5, § 8) qui dit qu'Autésion, le fils de Tisamène et le petit-fils de Thersandre «fut poursuivi si violemment des Erinnyes[3]) de Laius et d'Oedipe, qui laissèrent en repos Tisamène que son fils Autésion dut se retirer par le conseil de l'oracle à Doris». Remarquons que Doris était la contrée qu'occupèrent avant tout les Doriens, ce flot de Grecs védiques qui tout en détruisant l'organisation des Achéens dégradés et mélés au sang impur des indigènes, — vint cependant en Grèce, semblable à un torrent du haut de la Macédoine et du mont Olympe, comme un renfort à l'organisation et au culte védiques d'origine, portant avec eux un sentiment de mépris et de haine pour leurs frères dégradés au contact des races étrangères. Après l'exil d'Autésion Thèbes devient république.

1) Comparez II, 840, de l'Iliade, où les Pélasges sont les alliés de Troie.

2) Nous n'entrons pas ici dans l'étude de ce sujet d'une grande importance. Il semble que les Ioniens étaient de beaucoup plus proches des Pélasges que des Grecs de la période Achéenne, et regardaient ces derniers avec méfiance. De plus nous sommes loin d'être sûrs que les Ioniens pussent être comptés parmi les tribus à l'éducation védique.

3) C'est l'expression du texte; peut-être faut-il comprendre sous ce nom de Furies vengeresses, des attentats à la vie d'Autésion, des tentatives de meurtre par les fanatiques du culte antique des esprits.

Pour résumer ce que nous venons de dire au sujet du culte de Bacchus-Dionysos et de son apparition en Grèce, nous avons vu qu'il apparait en Thrace. Ici, quoique le culte de Dionysos eut à lutter contre le roi indigène qui certainement représentait les désirs et les exigences des chefs, des notables et des vieillards de la population, Dionysos arrive à introduire son culte ce qui veut dire que le flot des races védiques, portant avec eux le souvenir du Soma et de l'Agni sacré caché dans le Soma, avait envahi la contrée. Si ces tribus védiques ne purent civiliser les populations Thraces, elles trouvèrent cependant les indigènes tout disposés à accepter la culture de la vigne et l'usage des boissons enivrantes, et du vin qui prit la place du divin Soma.

Telle fut toujours l'influence des races rélativement plus civilisées sur les races autochtones sauvages qui s'empressent avant tout de s'instruire dans les vices de leurs conquérants ou de leurs précepteurs. Ce fait se repète en Béotie, avec la particularité que ce sont les femmes qui sont attirées surtout vers le culte de Dionysos. A Thèbes le divin Tirésias, quoique d'origine indigène comme descendant du Sparte Udaeus, mais parfaitement grécisé et Cadmus[1]) rendent hommage au dieu nouveau.

Remarquons que le vin était connu des Phéniciens, mais il parait que le véritable sens mystique du vin, la doctrine du feu sacré latent dans l'univers et dont l'expression était le vin, ce feu liquide; — voilà ce qu'acceptèrent les Phéniciens grécisés et les indigènes acquis à la doctrine védique.

Quant aux populations indigènes ou plutôt aux chefs indigènes ils semblent comprendre le danger de l'enivrement et ils luttent de toutes leurs forces contre le culte védique de Dionysos parce que le délire de l'ivresse les effraie et parce que leurs femelles indigènes si timides jusqu'alors semblent s'être revoltées sous l'influence du vin contre le despotisme de leurs maris. Ceci

---

1) Comparez Apollodore III, 6, § 7 et les Bacchantes d'Euripide, v. 266, sq., v. 330, sq.

semble se repeter à Argos, et nous verrons immédiatement qu'en Thrace c'est au vin qu'on attribue la mort d'Orphée qui perit par les mains des femmes.

En disant que ce sont les Aryas védiques qui introduisirent et propagèrent le culte de Dionysos, comme dieu de l'ivresse et du vin qui prit place du divin Soma, nous nous appuyons sur l'autorité d'Alfred Maury qui en assignant à Dionysos une origine asiatique, indique[1]) que le nom du vin, οἶνος, vinum n'est que le surnom que donnaient les Aryas (védiques) au Soma, qu'ils nommaient vinas, c'est-à-dire aimé.

Nous ne repèterons pas ce que l'illustre savant dit à ce sujet en renvoyant le lecteur à son ouvrage impérissable: nous dirons seulement que les Aryas védiques en rencontrant le jus des fruits de la vigne, qui produisait un effet semblable à celui que produisait le Soma divin, lui rendirent le même culte qu'ils rendaient au Soma, et ce fut la substitution du vin au jus de la plante dont on faisait le Soma[2]), qui fut la cause de l'apparition de la légende de Dionysos, qui né comme le Soma de la cuisse d'Indra[3]) vit cependant en Grèce une légende nouvelle s'ajouter à la tradition antique. Cette légende nouvelle, qui semble plutôt un récit couché en termes allégoriques, qu'une tradition, raconte que ce Dionysos fut né en Béotie de la Phénicienne Semelé, amante de Zeus.

Zeus est toujours le Grec védique, la femme Phénicienne est la vigne, et peut-être même un certain culte que les Phéniciens rendaient au vin ou au dieu du vin, quoique nous n'avons pas de données à ce sujet.

Mais le sens de la légende est clair — le dieu du vin nait précisement au milieu de la colonie phénicienne qui certainement

1) Hist. des Rel. etc., v. I, p. 118, sq. avec renvois aux oeuvres de Kuhn et à Langlois.

2) Nous croyons que le Soma était une liqueur distillée, alcoolique, une espèce d'eau de vie.

3) Cit. d'Alfr. Maury d'une légende Indienne l. cit. p. 119.

possedait la meilleure vigne et le meilleur vin de la Grèce. Mais le Grec védique s'empare de ce trésor et tout en se rappelant l'origine de ce nectar, il consume la mère pour ne se rappeler que du dieu Agni Soma, qui dès lors règne sans partage sous le nom du Dionysos d'origine purement védique.

Mais si le mythe de Dionysos prit sa forme définitive en Béotie, il faut se rappeler que le mouvement agressif (si l'on veut bien nous pardonner cette expression) de la vigne et du vin commença en Thrace. C'est ici que furent cultivées les premières vignes, arrivées probablement de l'Asie Mineure[1]). Nous ne sommes pas parfaitement sûrs de l'interpretation qu'il faut donner au vinum Biblinum du vers 589 des Oeuvres et Jours de Hésiode et nous allons même jusqu'à supposer que l'orthographe de nos manuscrits de Hésiode est défective et qu'il s'agit peut-être du vin de Byblus, vin importé par les Phéniciens au lieu de comprendre ce passage comme vin d'une colline de Thrace, mais nous remarquerons que le vin thrace avait une certaine renommée comme il suit d'un passage de l'Odyssée (IX, 195—200) où le vin d'Ismar[2]) est nommé un vin précieux.

Ce qui est certain c'est que le vin exercait partout où il apparaissait une influence funeste sur les populations indigènes, et surtout à l'égard des femmes. Il est vrai que dans la légende thrace de Lycurgue nous ne trouvons pas de détails sur les orgies et les excès des femmes comme dans les légendes de Béotie et d'Argos, cependant la mort d'Orphée, dans une légende indépendante de celle de l'introduction du vin en Thrace, prouve qu'on

---

1) Nous exceptons la colonie Cadméenne qui dut importer la vigne depuis des temps très-reculés. Mais les Phéniciens n'eurent jamais beaucoup d'influence dans la peninsule, absorbés probablement par leurs intérêts locaux, ils ne propagèrent pas la vigne, dont ils tiraient peut-être profit en vendant le vin et en gardant secrète la manière de le produire.

2) Ismar était une ville de la Thrace; Ovide emploie le terme Ismarien au lieu de Thrace. Voir Amorum liber II, Eleg. VI, v. 7, et comp. Metamorph. XIII, 530. On pense qu'Ismar se trouvait à la place de la Maronia actuelle, c'est à dire près du rivage, presqu'au même méridien que l'île Samothrace.

attribuait au vin içi ainsi qu'ailleurs une influence funeste sur les femmes.

Nous citons textuellement les paròles de Pausanias qui dessine en même temps la figure d'Orphée comme le représentant des traditions antiques de la Thrace.

Il dit (IX, 30, § 3):

«Moi je pense d'Orphée qu'il surpassait ses prédécesseur (les poètes) par la beauté de ses chants et jouissait d'une grande estime parce qu'il était regardé comme l'inventeur des mystères religieux, des moyens de purification des crimes et (des moyens) contre les maladies et contre la colère des dieux. D'après la tradition, les femmes Thraces cherchaient sa mort parce qu'il emmenait dans ses pérégrinations leurs maris [1]), mais elles craignaient de le tuer par crainte des hommes. Elles se resolurent cependant à le faire une fois quand elles s'enivrèrent de vin . . . . . D'autres disent qu'Orphée fut tué par les foudres du dieu, en punition de ce qu'il avait découvert aux hommes les mystères, qu'ils ne connaissaient pas auparavant».

Le lecteur voit qu'Orphée sous plusieurs rapports comme inventeur, comme médecin et comme foudroyé par le dieu (lisez védique) est une repétition amoindrie et rapprochée de la figure du Prométhée antique et le type d'une certaine organisation sociale antique. Aussi sa mort par les femmes ivres est un crime des femmes contre les antiques coutumes, et un acte de révolte sous l'influence de Dionysos le dieu de l'ivresse.

Il nous semble que toutes ces légendes se résolvent en faits suivants. La vigne et le vin en apparaissant en Grèce produisent une perturbation générale parmi les indigènes et surtout leur organisation de famille. Les indigènes qui veulent rester fidèles aux antiques coutumes (comme Penthée dans les

---

1) Le crime d'Orphée dans les Métamorphoses d'Ovide (X, § 1, vers 83—85, et comparez XI, § 1) contre les femmes Thraces est la pratique de la péderastrie, ce qui semble toujours indiquer si non une origine Touranienne du moins des coutumes Mongoles.

Bacchantes) montrent avec indignation les suites funestes de l'introduction du culte de Bacchus et du vin sur leurs femmes. Dans une légende probablement postérieure enregistrée par Hésiode, ou peut-être un dicton populaire qui ne prit que plus tard la forme de la légende, les indigènes accusent la femme donnée par Zeus (lisez la femme grecque) d'ávoir ouvert cette jarre de vin funeste, qui fut la cause que les maladies envahirent le monde.

Voilà la véritable signification que dut avoir, d'après notre conviction, le mythe de Pandore étudié conjointement avec la légende de l'apparition du vin et de la culture de la vigne, avec les maladies que d'après les lois de l'analogie durent apparaître parmi les indigènes comme suite de l'introduction des boissons enivrantes; avec la disparition de plusieures tribus décimées par la peste ou détruites par les Grecs, et enfin en connexion avec les mariages mixtes principalement ceux où une femme grecque entrait dans la maison d'un indigène et bouleversait toutes les antiques coutumes de la famille indigène.

Pandore comme nous croyons l'avoir déjà dit et comme nous le repéterons toujours n'a jamais été la première femme; c'est une idée erronée qu'avaient mis en circulation Apollodore (I, 7, § 2) et Pausanias (I, 24, § 7) qui semblent n'avoir pas compris Hésiode sur l'autorité duquel ils s'appuient. Ci-dessous dans l'étude de la légende des âges, nous verrons qu'il est impossible de trouver une autre place à la délivrance de Prométhée, que pendant l'âge héroique [1]) et à Pandore, qu'entre le troisième âge, dit de bronze et le quatrième âge des héros de la race védique. Mais nous verrons que dans le second âge dit d'argent dans la légende Hésiodique (Oeuvr. et Jours, v. 130) on parle de la femme «aux genoux de laquelle est élevé un garçon jusqu'à l'âge de cent ans».

Et Völcker dans sa «Mythologie des Japetischen Geschlechts»

---

1) Les Argonautes entendent encore les gémissements de Prométhée.

(S. 34) a très-bien vu que Pandore n'est pas la première femme mais qu'elle est la première femme d'une certaine civilisation qui commença à se propager en Grèce. Pour éviter tout malentendu voici les propres parôles de Völcker l. cit.[1]):

«Ungemein sinnreich ist der Eintritt des Weibes in die Erzählung. Nicht das weibliche Geschlecht als solches ist es, — wie aber Hesiod die Sage verstanden hatte, und aus solcher Quelle die Uebel auf der Erde ableitet, — mit dessen Daseyn alle Leiden über die Menschen gekommen wären; vielmehr nur ist der Eingang der Folgen der neuen Bildung an dieses Geschlecht geknüpft».

Nous ne sommes pas d'accord sur plusieurs point avec Völcker, mais dans ce cas il semble avoir parfaitement compris que Pandore est l'expression d'un nouvel ordre social, que ce n'est pas une Eve de la légende payenne.

Aussi voyons-nous dans ce mythe de Pandore un récit indigène, une protestation contre l'influence envahissante des Grecs, protestation qui a un caractère beaucoup moins politique que social; c'est une indignation de voir les lois antiques de la famille et de la subordination de la femme à l'homme, débordées et détruites par on ne sait quelles doctrines nouvelles et un profond chagrin de voir un nouvel ordre de choses, haïssable pour les hommes, prendre place du vieil ordre de la vie. C'est un désespoir enfin de voir comme les boissons funestes déciment la population et donnent à la femme le courage de se révolter.

Aussi disent-ils, c'est le funeste don de Zeus, la femme grecque qui ouvrit la jarre de vin.

Nous terminerons cette étude par une remarque, que si nous trouvions des traces des mêmes coutumes et des mêmes lois sociales chez les populations indigènes de la Grèce et chez les Romains, nous ne pourrions y voir autre chose que les restes des coutumes antiques, communes à tout ce flot pélasgique qui

1) Nous transcrivons Völcker, parce que ce livre est déjà assez raro (Giessen, 1824).

se divisa en deux courants pour inonder les péninsules de la Grèce et de l'Italie.

Les antiques coutumes pélasgiques entrèrent dans la péninsule Italique, la violation de ces coutumes en Grèce donna le jour à Pandore.

Rappelons-nous que la femme n'osait goûter de vin dans le monde antique romain. Comparez là-dessus l'histoire naturelle de Pline (éd. Littré) L. XIV, 14, §§ 2 et 3; et voyez Nietsch's Zustand der Römer v. I, p. 323. (Erfurt 1806—7); comparez Athénée le Banquet des Sophistes (dans l'édition Schweighäuser, Strassbourg, 1801—6) v. I, p. 440.

XIV. La légende des siècles.

(Oeuvres et Jours v. 106—173).

Nous commencerons par remarquer avec Völcker (Op. cit. p. 257) que dans la légende hésiodique des âges tous les hommes se divisent en ceux qui habitaient sous Cronos et ceux qui vivaient sous le règne de Zeus.

Les hommes qui vivaient sous Cronos sont les hommes du premier âge, tous les autres vivaient sous «Zeus et les Olympiens».

Ce sont seulement les premiers qui goutent une béatitude parfaite, et leurs âmes déviennent gardiens de la justice sur la terre.

Voici un court aperçu du texte du poëme les Oeuvres et les Jours [1].

---

[1] Nous devons remarquer que dans les versions postérieures de la légende que nous retrouvons dans les auteurs latins la légende parait altérée et tronquée. Ainsi dans les Métamorphoses d'Ovide livre I. il ne dit mot de la quatrième génération ou période dite héroïque, quoique du reste il donne des détails de haut intérêt, et d'une antiquité incontestable que nous retrouvons dans cette étude. Virgile dans les Géorgiques I. v. 125 et 136 et dans l'Enéide livre VIII, v. 314, sq. ne parle que de deux âges.

«Dans le commencement (πρίν, prius) vivaient sur la terre des générations d'hommes sans maux et sans travail pénible» (v. 90—92); et plus loin 109 et suiv.: «La première race était une race d'or; ces hommes existaient quand Cronos regnait au ciel (v. 111). Ils vivaient au milieu de jouissances continuelles et mouraient en s'endormant (115—116). Quand cette génération s'éteignit, ils devinrent des esprits (des daimons) bienfaisants, gardiens de la vérité et de la justice sur la terre (121—126). Ils parcourent la terre habillés d'air (125). Mais ils devinrent des daimons bienfaisants par la volonté de Zeus (v. 122) pas de Cronos.

Dans la partie didactique du poëme de Hésiode les Oeuvres et les Jours v. 252—255, nous retrouvons probablement les mêmes esprits bienfaisants de cette légende quand Hésiode dit:

«Il y a sur la terre trente mille gardiens (ou inspecteurs, custodes) des hommes, auxquels Zeus a ordonné d'observer les bonnes oeuvres et les crimes des hommes. Ils marchent sur la terre habillés d'air».

Il parait que Hésiode rapporte dans la partie didactique de son ouvrage une croyance populaire de son temps, qui dut être basée sur la partie de la légende que nous venons de citer.

Pour nous expliquer cette croyance à un âge d'or[1]), regi par Cronos, il faut se rendre avant tout compte de la légende de Cronos, roi des béats. Nous devons remarquer que dans la mythologie grecque, telle que nous la connaissons dans son développement ultérieur nous trouvons des traces de deux courants différents au sujet de Cronos.

Dans un de ces courants Cronos est le roi des béats, il règne sur les bienheureux dans les champs Elysées, comme il règnait sur les hommes de l'âge d'or.

---

1) Pour tout ce qui se rapporte aux anciennes traditions de l'humanité sur l'âge de bonheur et la succession des âges voyez Lenormant dans les origines de l'histoire v. II, p. 58, sq. et dans l'histoire ancienne de l'orient (9me ed. 1881) pp. 27—28. Du reste consultez encore notre Appendice B.

Ce courant semble appartenir au système théologique Crétois qui comme le dit Alfred Maury (Hist. des Rel. etc., I, 264, 352, comp. Diodore V, 66) fut un compromis entre les divinités crétoises et les divinités pélasgiques.

Nous voyons un tout autre courant hostile à Cronos dans le système homérique, que nous nommons grec par excellence, qui soutenait que Cronos et Japet sont tenus prisonniers aux confins de la terre et de la mer, où ils sont entourés du Tartare profond et ne peuvent jouir ni du soleil, ni de l'action rafraichissante des vents (Iliade VIII, 478—481).

Dans la légende des âges Hésiode suit certainement la légende pélasgique, ou Crêto-Pélasgique[1]), c'est-à-dire indigène d'origine, quoique — le repétons nous à satiété, — transcrite déjà par les Grecs, qui semblent dans un travail syncrétique avoir fondu la légende indigène avec leurs propres réminiscences d'un âge de bonheur parfait dans une antiquité reculée.

Il n'y a pas de traces dans cette légende des âges de la punition de Cronos, de Japet et des Titans jétés dans l'abîme. Au contraire Cronos n'est que le dieu qui regnait dans ces temps bienheureux et qui règne encore sur les âmes des héros de l'âge héroique. De même la légende ne prononce pas le nom de Japet, qui dans la légende de Prométhée est le père de la famille poursuivire par Zeus, le tyran.

Mais cependant nous ne saurions douter que la légende raconte le passé traditionnaire de cette race de Japet tel qu'il s'est conservé dans les souvenirs non seulement des Pélasges, mais aussi des Grecs védiques: c'est une tradition commune à tous les Aryas que les Grecs avaient relévée en venant sur le sol de la Grèce et qui répondait parfaitement à leurs propres traditions[2]).

---

1) Dans la Theogonie v. 851. Cronos semble être au Tartare avec les Titans, c'est-à-dire appartient à la légende grecque.

2) Nous nous raillons par ce point de vue aux idées du grand généralisateur Lenormant qui a tracé dans les Origines de l'Histoire etc. v. I, p. 58, sq., et

Cependant, faut-il remarquer, les âmes de cette race de l'âge d'or deviennent esprits bienfaisants et sont revérés comme daimons, par la volonté de Zeus, non par la volonté de Cronos: ce qui semble indiquer que ces esprits ne furent acceptés dans le culte védique que plus tard, ne formant pas un dogme fondamental de la croyance des races qui revéraient Zeus, mais que cette croyance aux esprits et aux âmes des ancêtres fut un culte emprunté aux races indigènes, qui avaient gardé les croyances et les traditions les plus anciennes.

Nous savons que ce culte des esprits formait et forme encore de nos jours la base des croyances de tous les peuples qu'on embrasse dans une seule dénomination des races touraniennes [1]): il est très probable que dans une haute antiquité il existait chez tous les Aryas, mais il semble que les nouvelles religions de cette race, le Mazdéisme, le Brahmaisme, le Védisme, dont les origines à ce qu'il parait devraient être toutes ramenées à l'Asie centrale au nord du Hindou-Koush, firent oublier cet ancien culte des âmes des ancêtres et des esprits élémentaires pour faire place à des systèmes religieux d'une catégorie plus haute

---

dans l'Histoire ancienne de l'Orient pp. 27—28 (ed. de 1881) ce grand tableau des origines communes des idées et des traditions de l'humanité. Nous nous permettons cependant d'observer que la légende des âges de Hésiode ne se rattache que par l'âge d'or au fond commun des traditions humaines: tout le reste de la légende semble appartenir en propre aux Grecs qui retraçaient dans cette tradition leurs souvenirs. Du reste voyez là dessus Appendice B.

1) Quoique le terme Touran, Touranien, a été en butte à de nombreuses attaques, il est cependant le seul qui exprime nellement la pensée de ceux qui veulent séparer les races sémitiques et indo-européennes à langues à flexion, du reste de l'humanité qui parle les langues agglutinatives. Touranien veut donc dire homme, race, tribu ou peuple, qui n'appartient ni à la race sémitique, ni à la race indo-européenne dont il diffère par le mécanisme de ses langues (voir Max Müller Lectures on the sc. of Languages I, pp. 35, 277, 383 etc. 7th ed.; et Languages of the Seat of War, p. 86); et par ses croyances religieuses (voir Lenormant, Magie; éd. franç. 1874, p. 185, sq.) Les Touraniens sont la partie de l'humanité qui du berceau commun se lancèrent à la recherche de l'inconnu, avant que le développement de la langue humaine fut arrivé à la forme que prirent les idiomes semitiques et indo-européens, et avant pour ainsi dire que l'éducation de l'humanité fut complétée par l'agriculture et la famille monogame.

et plus rapprochés du dogme de l'unité divine, ou au moins d'une divinité supérieure du panthéon. Les Pélasges qui n'avaient pas pris part à ce mouvement religieux des Aryas, semblent être restés avec leurs croyances d'autrefois et les Grecs védiques retrouvèrent leurs frères dans la péninsule, vivant au milieu de ce monde d'esprits qui forme le monde religieux de toutes les races nomades de la haute Asie. Nous avons vu plus haut que peut-être le Zeus Pélasgique à Dodone, ou le Pan de l'Arcadie sont un essai de systématiser et de régulariser ce monde d'esprits, mais il fut coupé court à ce mouvement religieux des races soi-disant autochtones de la Grèce, par un autre mouvement beaucoup plus important qui imposait aux indigènes de la Grèce un système religieux tout fait qui embrassait dans son développement tout un ordre de société et des lois de famille. Cependant ce système religieux large dans sa conception put aussi s'assimiler et absorber tout ce monde des esprits des Pélasges, en le soumettant au roi suprême des dieux, le Zeus védique.

En revenant à Cronos comme roi des bienheureux dans les champs Elyséens, nous devons remarquer que si le Cronos qui règne sur les peuples de l'âge d'or, — est la divinité d'une légende fort antique, le Cronos roi des champs Elyséens est peut-être une légende plus jeune, ou peut-être inconnue parmi les Ioniens de l'Asie Mineure, et qui semble être déjà un compromis du Nord de la Grèce avec les traditions indigènes. Homère en décrivant dans l'Odyssée le monde souterrain connait les champs Elysées, mais le roi de ces contrées est Rhadamante (Odyssée IV, 563—564) et le juge de l'enfer est Minos (XI, 568).

Rhadamante ainsi que l'indique Alfred Maury[1]) a une ressemblance incontestable avec Yama le dieu des morts, qui plus tard devint l'Hermès psychopompe. Nous nous permettons

1) Hist. des Rel. etc. v. I, pp. 172, 336 et renvoi à Windishman's Ursagen der arischen Völcker.



encore d'attirer l'attention du lecteur sur ce, que dans l'Odyssée Rhadamante est blond ou plutôt aux cheveux de couleur d'or ou aux reflets d'or, ξανθός, flavus. Il appartient sans contredit à la race blonde aux yeux bleus des Aryas et nous croyons qu'en général il faut faire attention aux traits de la physionomie des dieux, car souvent ils revèlent l'origine du dieu[1]).

En revenant à la légende de Cronos, qui d'après une tradition est précipité dans l'abîme, et d'après une autre tradition règne et regnait toujours sur les bienheureux, nous devons conclure que ces récits contradictoires durent apparaître dans deux systèmes de croyances, qui certainement étaient ennemis et antagonistes, avant de se fondre dans une doctrine conciliante, dont un des dogmes principaux est certainement exprimé par Pindare quand il dit «Et cependant Zeus libera les Titans»[2]). Pindare est évidemment le représentant de l'école qui cherhait à transiger entre la Théogonie homérique et les légendes des races qui regardaient Cronos comme leur dieu et racontaient qu'il regnait et avait regné toujours sur les bienheureux, légendes qui furent recueillies par Hésiode.

Quand la première génération dite de l'âge d'or mourut, ou comme dit Hésiode (v. 21) «après que la terre cacha cette génération», apparut la seconde génération dite d'argent, creée par les «habitants de l'Olympe» (v. 127—128). Cette race d'hommes était inférieure à la première par sa beauté, son esprit (129) et par sa longévité (132—134); cependant parmi cette race «un garçon était élévé près des genoux de sa mère pendant cent ans» (v. 130—131).

---

1) Zeus comme Apollon, comme Dionysos etc. sont toujours blonds parce qu'il sont d'origine Aryas. Poseidon a la chevelure noire; il est κυανοχαίτης (comp. Théog. d'Hésiode v. 278) et il est sans contredit un dieu des populations maritimes des côtes de la Méditerannée comme l'a très-bien vu Gladstone Juventus Mundi, pp. 248, sq.

2) Voyez la IV Pythique v. 291; comp. l'Olympique II, v. 75, sq., Antistrophe 4 sur la vie des bienheureux dans les champs Elysées.

Les hommes de cette race étaient d'un caractère violent; ils ne revéraient pas le dieux, et ils ne leur offraient pas de sacrifices.

A cet endroit nous ferons la remarque qu'ayant en vue que la rédaction de la légende appartient certainement aux Grecs à l'éducation védique et que Zeus ou Dius est déjà roi de l'univers, il est très-probable que nous nous trouvons devant une réminiscence antique des Aryas, qui parlent d'un peuple non-védique qui habitait dans leur voisinage quand ils n'avaient pas encore quitté leur patrie dans l'Asie centrale, mais quand les premiers hymnes védiques étaient déjà composés.

Si l'âge d'or est l'expression d'un passé lointain de la vie heureuse des Aryas, quand ils ne connaissaient pas la distinction entre les Aryas en général et les Aryas ennoblis par le culte des hymnes védiques; du temps quand leurs parents les Pélasges ne s'étaient pas encore mis en mouvement vers l'Occident; peut-être même quand les Aryas ne différaient pas de leurs voisins les tribus touraniennes au culte des esprits et des âmes des ancêtres, — l'âge d'argent au contraire semble rappeler au souvenir des Aryas védiques un passé antique il est vrai, mais pendant lequel l'Arya voyait dejà une immense différence entre sa race sacrée et pieuse et ses voisins les Dasyous. Hésiode en parlant de cette race dit (v. 135 — 137) «neque immortales colère volebant, neque sacrificare beatorum sacris in aris, uti fas est hominibus ex-more».

Remarquons que les Aryas védiques parmi d'autres épithètes injurieuses qu'ils appliquaient à la race ennemie, employaient les qualificatifs méprisants Avratah, sans oeuvres réligieuses, Amanyamânâh sans prières, Devanidas, contempteurs ou destructeurs des dieux; Açraddhâh, sans foi, Adêvâh, athées, etc.[1]). Est-il possible de ne pas rapprocher la légende hésiodique

1) Voyez Vivien de St Martin, Géographie du Véda, pp. 108, sq.; voyez Marius Fontane, l'Inde védique, p. 397 et les renvois à E. Bournouf, Schoebel, etc.

de l'âge d'argent avec les épithètes caractéristiques des Dasyous dans la bouche des Aryas.

Cependant quoique Zeus irrité «cacha sous la terre cette génération d'hommes, parce qu'elle ne voulait pas rendre hommage aux dieux» (138—139), mais cependant on les nomme, dit Hésiode, les bienheureux du monde souterrain, et ils jouissent de quelques honneurs». (140—142).

Nous arrêtons l'attention du lecteur sur cette curieuse distinction, que ce ne sont que les âmes des deux races de l'âge d'or et d'argent qui deviennent esprits divisés en deux catégories, les esprits supérieurs et les esprits secondaires ou inférieurs. Nous croyons que cette distinction entre les deux premières races et les races postérieures n'est pas un effet du hasard, et il devient presque certain que nous devons ramener les deux premières races à leur berceau dans le fond de la haute Asie, là précisement où florissait l'antique culte des âmes des ancêtres, tandis que la troisième race et la race héroique doivent être cherchées déjà sur le sol de la péninsule Grecque.

Nous remarquerons encore que peut-être dans les deux catégories des esprits nous pouvons trouver un rapprochement avec le culte des esprits des Accads de la Mésopotamie[1]).

Nous n'entrerons pas dans ce sujet, nous remarquerons seulement que dans la Babylonie nous avons le resultat de la fusion du culte des Couchites et des Accads, tandis que dans Hésiode nous avons probablement le souvenir du même culte à l'origine, mais coloré d'une teinte védique.

Au fond de l'un et de l'autre système est la croyance généralement repandue que le monde est peuplé soit d'esprits invisibles, élémentaires ou locaux, soit enfin des âmes des morts. — Ces croyances repandues dans l'Asie restaient à l'état simple tant

---

1) Voyez au sujet des Mas, Lammas, esprits bienfaisants et les Outouqs et autres esprits malfaisants de la démonologie babylonienne, Lenormant, Magie, (éd. française de 1874) pp. 22—24, 39, etc. Comparez de même Les premières Civilisations, v. I, p. 113, etc.

qu'elles avaient cours au milieu des peuples qui ne possédaient pas et ne possèdent pas l'esprit de synthèse et de généralisation. Mais dès que ces croyances furent en contact avec les croyances des races absorbantes, si on nous passe cette expression, le culte des esprits ne devint qu'une partie du système général (ayant toujours un point central et une teinte monothéiste[1]) de ces grands généralisateurs les Semites, les Coushites et les Aryas.

La troisième génération de la légende des siècles présente un grand intérêt sous plusieurs points de vue. Cette race est surement un race non-védique, elle semble parente aux Nymphes Méliaques (v. 187 de la Théog. d'Hésiode) et semble être identique aux Géants, aux Phlégyas, et aux autres débris des races antiques qui habitaient la péninsule Grecque.

Cette troisième génération, dite de bronze, fut créée comme le dit Hésiode (O. et D. v. 145) des frènes (μελιά, fraxinus) ce qui la rapproche des Géants qui tenaient en main quand la terre les enfanta des lances dont le bois était toujours fait en frène[2]).

Nous rapprochons donc la troisième génération de la légende des siècles de ces races guerrières qui luttèrent contre les Grecs dans la péninsule de la Chalkidide (remarquons le nom de la péninsule de cuivre ou de bronze) et dans d'autres contrées de la Grèce, et qui sont toujours représentées comme foudroyées par Zeus, ou dédruites par la peste. Ces tribus comme nous l'avons vu, — ne connaissaient pas les dons de Déméter et vivaient du produit de la chasse et de glands doux.

Cette race de bronze, qui d'après la légende d'Hésiode sortit des frènes, qui était terrible, dont l'occupation principale était les actes de violence, qui était forte et invincible et qui ne con-

---

1) Nous voyons dans cette centralisation de l'idée dans les races plus développées, et dans cette tendance à donner un chef suprême au monde et aux dieux une réminiscence de la première révélation.

2) Sur les Geants v. Théog. v. 186 ils tiennent à la main il est vrai des ἔγχεα dans le texte, mais la lance portait ordinairement le nom de μελιά. Comparez Iliade XIX, 390; XX, 277; Odyssée XXII, 259 et voyez Pline Hist. Nat. (édition Littré) XVI, 24.

naissait pas le pain fait du grain[1]), doit certainement dans la pensée des Grecs qui composent la légende, correspondre sous le nom de la troisième race aux tribus autochtones, qu'ils trouvèrent en Grèce.

Nous avons du reste une autorité directe à l'appui de cette assertion, c'est celle du mythographe très-estimé, Ovide, dans ses Métamorphoses (lib. I, c. c. II, III, IV) qui en parlant de la race dite de bronze (v. 125 du 1er livre) passe sans transition aucune à la guerre des géants contre les dieux (v. 151, sq.).

Plus loin (v. 163, sq.) il rattache à cette race maudite le cannibale Lycaon de l'Arcadie dont nous avons cité la légende. Ce fut cette troisième race de bronze, dit-il, qui fut détruite par le déluge de Deucalion. (L. I, ch. V[2]).

Nous nous arrêtons encore sur une indication de haute importance de la légende hésiodique (v. 150—151):

> Ces hommes, dit Hésiode, «avaient seulement des armes de bronze et des maisons en bronze, et ils exécutaient tous leurs travaux au moyen du bronze, car il n'y avait pas encore de fer noir».

La légende connait évidemment un peuple ou une race qui possédait l'art de travailler les métaux, mais ne connaissait pas le fer ou peut-être manquait seulement de fer. En tout cas cette race excellait dans l'art de travailler le bronze[3]) et dut faire son apprentissage dans la haute Asie parmi ces metallurges nomades,

---

1) O. et D. v. 143—149.

2) Il faut avoir en vue, que le travail postérieur des mythographes put faire des rapprochements entre la tradition antique sémitique du déluge universel comme punition des hommes, avec le déluge de Deucalion. Il est même possible que le déluge grec, dont nous ne trouvons aucune trace, ni dans Hésiode, ni dans Homère fut une invention postérieure fondée sur la tradition biblique, quand cette dernière tradition arriva jusqu'en Grèce. Le fond de la légende purement grecque est simplement que la race impie fut détruite par le Zeus védique.

3) Telle doit-être la signification du mot chalkéos, car il n'est pas probable que les armes et les instruments fussent fait en cuivre pur. «Cependant le travail de cuivre pur a précédé dans quelques pays l'introduction du bronze» dit

qui commencèrent à exercer leur art dans les montagnes de l'Altaï, du Tien-Shan ou de l'Oural[1]).

Cependant les tribus védiques durent connaître de bonne heure le fer, ce qui est évident par la comparaison du terme sanscrit ayas, avec l'ais gothique, l'allemand er et er-z, l'anglo-saxon âr et l'ore et iron anglais. Le ayas sanscrit ou le syamam-ayas a dans le sanscrit la seule signification de fer, quoique ce mot put avoir à l'origine la signification général de métal[2]). Mais M-r Bergaigne (Religion Védique, v. I. introduction, p. VII et suiv.) à prouvé par les Védas mêmes et par les comparaisons qu'elles emploient que le fer dut-être connu des Aryas.

Du reste le rapprochement seul de la légende du troisième âge et du quatrième, prouve que si Hésiode trouve nécessaire d'expliquer que l'âge de bronze ne connaissait pas le fer, c'est qu'il sousentend que le siècle des héros de Thèbes et de Troie était en possession de ce métal, ce qui du reste ressort clairement de plusieurs passages des poëmes d'Homère.

«Les hommes de la troisième race disparaissent, dit Hésiode, tombant sous les coups de leurs propres mains et descendent dans l'habitation putride de l'horrible Aidès» (v. 152—153). Cette race violente disparait donc en punition de ses crimes;

Lenormant dans «les premières civilisations» v. I, p. 126 (l'Epoque néolithique et l'invention des métaux). Schlieman a aussi trouvé dans les débris de la seconde Troie à Hissarlick des ustensils fait en cuivre pur. Cependant ce ne fut probablement qu'une époque transitoire, peut-être due quelquefois au manque d'étain. Il est encore très-possible que dès la plus haute antiquité on employait le zinc à défaut d'étain pour rendre le cuivre dur. Il est vrai que le zinc n'était pas connu comme métal, mais le minerai contenant le zinc autrement dit la calamine dut-être connu dans les temps les plus reculés. Comparez à ce sujet dans le Dictionnaire anglais des Antiquités grecques et romaines de Smith l'article Orichalcum.

1) Voyez l'Epoque néolithique etc. dans les Premières Civilisations de Lenormant, v. I, pp. 81 et suiv; 101 et suiv; 127 etc. Comp. Hist. anc. de l'Orient (1881) pp. 103 sq.

2) Voyez Max Müller Lectures on the Science of Languages (7 ed. 1873) v. II, p. 256, sq. and note 42.

elle n'a droit à aucun culte, autrement dit, les hommes de cette race semblent laisser seulement un souvenir de haine parmi les Grecs, comme celle que laisseraient des ennemis irréconciliables et de fraîche date.

Les derniers deux vers (154—155) des O. et J. qui ont rapport aux hommes de cette race de bronze rappellent des expressions védiques.

«La mort noire s'empara de ces hommes terribles, ils furent privés de la resplendissante lumière du soleil».

La religion des Aryas védiques était avant tout la religion de la lumière et de la lutte de la lumière contre le ténébres[1]). L'horreur que ressentait l'Aryas devant les ténébres semble avoir jété son reflet sur les expressions de la descente aux enfers de la troisième race.

Mais voici que surgit une race nouvelle: cette fois-ci il est impossible de se tromper sur la signification de cette race: ce sont les Grecs qui envahissent la péninsule.

«Après que la troisième race, dit la légende, fut recouverte (cachée) par la terre, Zeús forme une génération d'hommes, meilleure et plus juste que les précédents: c'est la race des héros, descendants des dieux, qu'on nomme demi-dieux». (156, sq).

Cette race est décimée par des guerres continuelles, parmi les quelles Hésiode nomme la guerre contre Thèbes et la guerre contre Troie (162—165). Nous avons vu plus haut que nous regardons ces deux guerres comme des coups nécessaires de la politique des Aryas védiques de la période Achéenne, portés aux deux centres principals de la ligue des peuples autochtones (Pélasges et autres) qui s'étaient ligués pour offrir une résistance

---

1) Comp. Alfred Maury, Légendes et Croyances de l'antiquité, la religion des Aryas pp 19, 55, 96. Sur les hymnes védiques, v. p. 56, sq. et autres, et le rapprochement entre les croyances grecques et les hymnes des Védas, pp. 49, 52; 63—74 etc. Sur l'horreur des ténébres des Aryas et sur le soleil de nuit Varouna, v. p. 55. Varouna dont le nom est parent à l'Ouranos des Grecs peut-être cependant rapproché de Yama et de Cronos comme dieu des morts.

les noms prédominants des héros de la race védique qui ont toujours un caractère semi-historique. Quelquefois ces héros reçoivent une teinte solaire ou astronomique, mais c'est un travail postérieur, du à l'influence des cultes étrangers surtout Syriens, et un travail de symbolisme qui n'appartient pas au peuple proprement dit, il appartient aux poëtes, qui sont déjà en dehors de la légende populaire.

Le peuple en général incarne dans les héros sa propre force, ses propres actions, sa lutte avec des forces ennemies, ses aventures, ses voyages, ses migrations ses guerres, etc. Le héros est, comme nous l'avons déjà dit, la force collective du peuple, et jamais il n'est dans la légende populaire des Aryas un mythe solaire ou astronomique: ces derniers sont très-souvent les dieux du peuple, mais jamais ils ne sont des héros humanisés. Sous ce point de vue les Védas nous donnent d'utiles enseignements. Ni Indra, ni Agni, ni Varouna, ni Souria, ni Savitri, ni Roudra, ni les fils d'Adyti, ni les Marouts, ni Ouchas (l'Eos des Grecs) n'ont aucun point de ressemblance avec les héros ou demi-dieux humains, que nous distinguons facilement des forces de la nature divinisée. Aussi Manou, l'inventeur du feu comme Prométhée (Maury. Leg. pp. 43, 44) est homme, ce n'est pas un dieu.

Les héros, ancêtres de Grecs, les demi-dieux, comme les nomme Hésiode, ne sont pas placés dans l'assemblée des dieux[1]). Zeus les fait habiter après leur mort sur les confins de la terre «loin des immortels» (O. et J. v. 166 — 169). Ils vivent sans soucis et sans douleur sur les îles des bienheureux près de l'Océan. Ils se nourissent de fruits délicieux et le champ fertile donne

---

Hermes en prophétisant sur le dieu qui doit mourir dit qu'il doit descendre dans les sombres profondeurs du Tartare ou l'Hadès enténébré.

1) La seule exception, que nous connaissons d'un héros (force collective du peuple) admis dans la société des dieux, est Hercule. Mais il faut tenir compte de la fusion entre l'Hercule Grec et l'Hercule Phénicien; ce dernier étant un mythe astronomique. V. p. 207 note 2.

trois fois par an ses fruits. Leur roi est Cronos. (v. 169—173. O. et D.).

Il nous parait que nous sommes au milieu de reminiscences védiques, entées sur l'antique tronc Pélasgique des traditions sur Cronos, le dieu de Japet, que nommaient leur père surtout les races antiques de la Grèce.

On ne peut douter que les Aryas croyaient à l'immortalité de l'âme. Plusieurs hymnes en font foi[1]). Voici un de ces hymnes, adressé au Soma que nous empruntons à Max Müller (Chips, v. I, pp. 46—47; Rig-Véda IX, 113, 7):

«Là où est la lumière éternelle, dans le monde où est placé le soleil, dans ce monde immortel, impérissable, établis-moi, o Soma!»

«Là où règne le roi Vaivasvata, là où est l'endroit secret des cieux, où sont ces eaux immenses, là fais-moi immortel!»

«Là où la vie est libre, dans le troisième ciel des cieux, où les mondes rayonnent, là fais-moi immortel!»

«Là où existent des souhaits et des désirs, où se trouve la coupe du Soma brillant, où il y a de la nourriture et des réjouissances, là fais-moi immortel!»

«Là où il y a bonheur et délices, où vivent la joie et le plaisir, où les désirs de notre désir sont accomplis, là fais-moi immortel!»

Nous avons choisi exprès cet hymne entre beaucoup d'autres qui parlent de l'immortalité, parce que, ainsi que le lecteur l'aura remarqué, il contient certaines idées et tableaux qui rappellent le tableau tracé par Hésiode de la vie des bienheureux habitants des îles fortunées près de l'Océan, qui correspond comme nous le pensons aux «eaux immenses» du hymne védique.

---

1) Voyez dans Les légendes etc. d'Alfr. Maury les renvois au Rig-Véda, p. 39, etc.; v. Max Müller's Chips of German Workshop (1868) v. I, p. 45, etc.

d'Aryas dans le Sapta Hindou, et quand une partie des chants des Védas étaient déjà composés. Cette nouvelle troupe d'émigrants Aryas semble comme nous l'avons déjà dit avoir marché vite les armes à la main ne s'arrêtant pas en route, ne s'alliant pas aux tribus nomades, n'acceptant rien de leur science, mais gardant purement sa couleur védique. Il est plus que probable que plusieures tribus de ces émigrants Aryas restèrent en arrière dans la Scythie, tandis que le gros de l'armée envahissait la Thrace et la Macédoine, roulait jusqu'à l'Olympe et en faisait une seconde montagne sacrée, un second Merou. L'avangarde de ces Aryas védiques, probablement les races et les familles les plus illustres, se jetèrent en avant et occupant une partie de la péninsule lévadique et du Péloponèse, fonderent des états et commencèrent à civiliser les indigènes, comme nous avons taché de le démontrer dans cette étude, tandis que le gros du peuple védique (et comme il semble avec une tendance plus démocratique) restait en Macédoine où il s'alliait aux montagnards de l'Epire et de la Macédoine, restant rudes guerriers mais gardant des moeurs pures et simples. Ce fut cette réserve de l'armée védique qui sous le nom du retour des Héraclides ou des Doriens vint frapper un second coup védique sur la Grèce, quand les Achéens sous l'influence délétère des cultes de la Phénicie, de la Syrie, des superstitions indigènes et d'un mélange de sang avec des races étrangères [1], semblent avoir perdu peu à peu la pureté de leurs moeurs; être tombés même jusqu'à pratiquer au moins éventuellement le cannibalisme et les sacrifices humains (comme la famille des Atrides) et semblent avoir perdu le sentiment reli-

quand arrivèrent ces Aryas védiques qui bouleversèrent toute la vie des peuples qui occupaient la péninsule. Les Ioniens de l'Asie Mineure (probablement ayant passé le Bosphore après avoir passé la Thrace) semblent avoir dans une haute antiquité subi l'influence des religions de cette partie de l'Asie.

1) Nous avons dit plus haut que ce nom des Eoliens les mêlés donné aux Achéens semble un sobriquet presque meprisant. Dans Homère nous n'avons pas d'Eoliens, il parle seulement d'Eole, dieu des vents (Odyss. X, 5, sq.). Quant aux Grecs il les nomme Danai, Argaei, Achai, Panhellènes. Il semble que les Eoliens est un nom beaucoup plus récent.

gieux des Aryas védiques en descendant jusqu'à l'idolatrie simple et les rites infames des religions de la Syrie [1]).

Nous avons dit plus haut que quelques tribus védiques durent rester en arrière dans la Scythie. Nous sommes amenés à le croire pour expliquer les traditions dont nous avons parlé plus haut sur les Hyperboréens vertueux, sur les dons qu'ils envoyaient aux dieux de la Grèce à Délos, sur le chantre Olenus et ses compagnons qui arrivèrent à Delphes où l'oracle commença à parler en hexamètres grecs [2]). Qui étaient ces Hyperboréens? en tout cas des tribus védiques qui n'avaient pas rompu leurs relations avec leurs frères de la Grèce: nous n'en savons pas plus.

En terminant la légende de la quatrième race, Hésiode se plaint de vivre au milieu de la cinquième race [3]), race corrompue, dit-il (O. et J. v. 174, sq.). Mais dès ce moment le récit légendaire se termine brusquement, le poëte commence à parler cette

---

1) Nous avons entendu une objection à notre point de vue sur l'arrivée tardive des Aryas védiques, qui se résumait à indiquer que les Akaiouasha qu'on regarde comme une transcription du nom général des Achéens, sont mentionnés déjà dans l'inscription de Minepta II, Chotephima de la XIX dyn. des Pharaons, à Thèbes, à Karnak (voyez Rougé, Revue Archéol. Juillet et Août 1867 «Mémoire sur les attaques»; comp. Brugsh Bey's Gesch: der Pharaonen p. 578, sq.). Brugsh place cet événement vers le commencement du 13me siècle. Gladstone vers la fin du 14me. Nous ne sommes pas sûrs premièrement que le nom Achai ne fusse pas un terme connu sur le littoral de la Grèce avant l'arrivée de la troupe des Aryas védiques qui purent l'accepter. De plus rappelons nous que les Védas purent naître au nord du Hindou-Koush, comme dut naître à cette époque le Mazdéisme, ce qui denote une fermentation religieuse qui poussa les Aryas à se diviser et à quitter le pays. Par conséquent des Aryas à l'éducation védique purent sortir vers la fin du XIV siècle du Pamir pour effectuer sous le nom des Achéens ou chevaliers védiques la première conquête de la Grèce.

2) Abaris, le prêtre hyperboréen (Paus. III, 13, § 2; comp. Strabon VII, 3, § 8, f. 301) est une légende plus récente; cependant elle prouve qu'on croyait à des rélations ininterrompues avec des frères qui habitaient quelque part au Nord Le voyageur scythe du VI siècle Anacharsis semble avoir fait partie de ces tribus parentes restées au Nord. Comp. Strabo loco cit. et Paus. I, 23, § 8 et le fragm. 28 (26) du neuvième livre de Diodore.

3) Voy. Appendice B. La génération à laquelle appartient Hésiode semble une race nouvelle. Les héros sont transportés après leur mort dans les champs Elysées, tandis que la race qui vit au temps d'Hésiode n'a pas ce bonheur.

langue didactique surchargée d'allégories qui lui est si familière et que tous les peuples jeunes aiment tant.

En nous résumant, nous croyons que la légende des siècles fut tracée par les Aryas à l'éducation védique, qui s'emparèrent cependant des légendes indigènes en y joignant leurs propres traditions sur les temps heureux de la plus haute antiquité[1]). Ceci est incarné dans la légende de l'âge d'or.

Dans cet heureux passé de l'âge d'or il n'y a pas encore de division entre les hommes d'après les tribus les races ou les croyances religieuses. Il n'existe qu'un seul peuple qui vit en paix et heureux.

Le second âge dit d'argent semble indiquer une division d'après les cultes. La légende dit, il est vrai, que l'âge d'or dut finir avant le commencement du siècle d'argent, mais il semble qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à cette succession des âges dans la bouche du Grec qui arrangeait les légendes de l'antiquité la plus réculée.

Il est certain que les deux âges représentent un état de la société dans la période première de laquelle il n'y avait pas de luttes et dont la seconde partie se distingue par un antagonisme de deux cultes hostiles. Ce qu'il y a encore de certain, c'est que ces deux siècles représentent un passé lointain pendant lequel le culte des âmes des ancêtres prévalait; il y a la seule différence, que les Aryas purs donnent à leurs ancêtres une position dans le monde des esprits beaucoup plus élévée que celle des âmes de l'âge d'argent. Nous avons dit plus haut que sous le nom des hommes de cet âge, nous soupçonnons devoir comprendre les voisins des Aryas au Nord de l'Hindou-Koush.

Les races suivantes semblent nous transporter brusquement sur la péninsule de la Grèce.

---

1) Ces réminiscences des Aryas en général sur un temps heureux se retrouvent aussi dans le 1r Fahrgard § 1 du Vendidad-Zadé des Aryas Zoroastriques de l'Iran.

On dirait qu'entre les réminiscences de l'Asie centrale et les luttes de la péninsule lévadique et du Péloponèse il y a une lacune, du reste facilement expliquée, car le peuple ne garde pas de souvenir des temps calmes; ce sont les grands événements, les luttes, l'installation victorieuse dans une contrée nouvelle qui laissent des traces dans les souvenirs des peuples qui n'ont pas encore d'histoire.

Les hommes du troisième âge, dit de bronze, violents et cruels, qui combattaient avec des armes de bronze, sont ainsi que nous le croyons les tribus indigènes d'origine diverse qui luttent contre les Grecs dans la péninsule, et qui sont détruits par la colère du Zeus védique, si elles ne se soumettent pas aux Grecs. Ce sont ces races de serpents détruites par les foudres, la peste, par Hercule, Thésée et les autres héros.

Dans les hommes du quatrième âge nous voyons l'avangarde des tribus védiques qui se ruèrent sur la Grèce Pélasgique, et qui sont les hommes de l'âge héroïque, qui se termine par une brusque secousse d'une nouvelle invasion de leurs frères védiques qui descend de la Macédoine.

Du reste ces deux flots successifs védiques doivent être envisagés sous le point de vue de l'influence qu'ils exercèrent sur la population de la péninsule, comme une seule invasion védique, car la seconde troupe dorienne ne fit que renouveler le sang des Aryas Achéens, peu nombreux, prèts à être noyés dans le flot des populations qui les entouraient, et qu'ils gouvernaient[1]).

Ce que nous devons noter ici c'est l'action absorbante de ces races douées d'un génie supérieur qui s'assimilent toutes les légendes, toutes les croyances, toutes les traditions et en forment ce magnifique système mythologique qui sut les embrasser toutes en restant fidèle aux grands principes de leur première éducation védique.

---

1) «I find abundant evidence to sustain the opinion of Damm, that the Achaian name frequently leans towards designating t h e c h i e f s i n p a r t i c u l a r» (Gladstone's Synchronism. p. 130 sq. et comp. son Juventus Mundi p. 68, sq. (1870).

Ce sont ces races qui en se mêlant aux races indigènes et aux races venues des bords de la Méditerranée, surent fonder un seul peuple qui semble avoir pillé toutes les races et tribus qui entrèrent dans sa composition de toutes leurs sciences, de tous leurs arts et de toutes leurs meilleures facultés pour créer cette grande civilisation et cette grande nation que nous connaissons sous la dénomination des Grecs.

Si nous tâchons de rapprocher la légende des siècles dont nous venons de donner l'aperçu avec la légende de Prométhée nous remarquerons qu'on devrait pouvoir trouver un lien entre elles, quoique ni Hésiode, ni les mythographes n'aient jamais tenté de le faire. Cependant, si ces deux légendes sont authentiques, c'est à dire, si elles sont les débris d'antiques récits du peuple, et non la création d'un poëte, nous devons tâcher de trouver une place à Prométhée, à sa revolte contre Zeus, à sa punition et son pardon et enfin à Pandore dans le système des âges de Hésiode.

Certes, nous n'avons aucun appui dans les auteurs classiques, excepté quelques passages peu concluants pour faire ce rapprochement. Cependant nous nous permettrons quelques conjectures.

Nous rappellerons avant tout que Lenormant dans ses Origines de l'histoire (v. II, p. p. 41 et 56—57) d'accord avec Rénan indique la vraisemblable origine de l'épithète **mérops** que donne Hésiode à l'homme en général dans la légende des siècles (v. 109. O. et D).

Il croît que ce mot[1]) peut être dérivé du mont Mérou, et peut être voulait dire originairement: «**les hommes issus du Mérou**».

Quand nous rencontrons cette épithète dans l'âge d'or, nous pouvons supposer que la tradition se souvenait des légendes les plus antiques des Aryas, mais nous n'y trouvons pas encore de

---

1) Qui plus tard avait la signification de «divisant les mots» ou simplement doué de la parole, **loquentius** (voyez la trad. d'Hésiode de Lehrs).

place à la légende de Prométhée, quoique comme semble l'indiquer son nom il est identique comme nom au Pramantha védique.

La légende du géant enchaîné au Caucase semble être née au sein de cette vaste et haute chaîne de montagnes, opinion qui a été soutenue avec beaucoup de talent par le professeur russe M-r Oreste Müller à un congrès archéologique à Tiflis au mois d'Octobre 1881. Le savant professeur avait énoncé son opinion après avoir étudié avec soin les légendes des tribus Caucasiennes. Nous adhérons d'autant plus à ce point de vue que non seulement nous avons passé notre vie nous-même au Caucase au milieu de ces races qui conservent le souvenir des légendes, des géants enchaînés dans des cavernes[1]) mais encore parce que c'est un fait général qui se repète partout, savoir que les montagnards sont toujours superstitieux et enclins à croire aux agences supernaturelles.

C'est un fait qui se repète depuis les montagnes d'Ecosse jusqu'au Himalaya et les montagnes rocheuses de l'Amérique Septentrionale. Le mystérieux des sombres vallées et des pics inaccessibles, les échos des montagnes, le jeu de l'ombre et de la lumière, aidé d'une vive imagination des montagnards, tout concourt à créer des formes mystérieuses visibles mais insaisissables, qui forment le fond des légendes montagnardes depuis le spectre de Broken et l'ombre de Napoléon I dans les Alpes, jusqu'à Prométhée, ce géant né à ce qu'il parait dans les montagnes sublimes du Caucase, — et dont les gémissements retentissent jusqu'à nos jours sur les cimes et dans les bois séculaires qu'on voit de loin quand on approche en naviguant les rivages de cette terre si antique par ses souvenirs, si jeune par son aspect.

Aussi est-il très-probable que le Pramantha védique ne prit le corps de Prométhée qu'en Grèce, après que la légende antique

---

1) La variante est très-caractéristique. Quelquefois au lieu de géants ce sont des serpents ou des dracons enchaînés dans les montagnes.

des races non-védiques qui avait rapport à leur bienfaiteur, fut connue des Grecs qui lui appliquèrent comme à l'inventeur du feu le nom de Pramantha [1]), mais de plus incarnèrent dans sa personne et la lutte des indigènes contre les Grecs (ou le Zeus védique) et par un rapprochement très-compréhensible lui appliquèrent la légende des géants enchaînés au Caucase, légende qui avait voyagé jusqu'en Grèce.

Tout ce que nous avons dit dans le cours de cet étude, nous amène à croire que la personne de Prométhée, n'est définitivement dessinée par les Grecs que pendant leur lutte avec les indigènes. Quant à son pardon, il ne peut être placé — (et ceci est d'une grande importance pour notre sujet) — que vers la fin du quatrième âge dit héroïque, ou de l'âge des héros de Thèbes et de Troie, après que la Grèce au moins en partie ne fut partagée parmi les nobles familles Achéennes, et que la fusion des races et des cultes commença à s'effectuer. Nous rappelerons que les Argonautes (Apollon. Rhodius, II, vers 1250—1257) qui apparaissent au commencement de cet âge héroïque, entendent encore en s'approchant du Caucase les gémissements de Prométhée enchaîné au Caucase.

Ajoutons encore que Welcker (die Aesch. Trilogie Prometheus, Ss. 8—9, 15, 157, sq.) rattache la légende de Prométhée le larron du feu au culte des Cabires à Lemnos et à l'art de la métallurgie dont il est l'expression. Sous ce point de vue la légende du feu peut prendre un nouvel aspect: ce ne serait que l'art de forger le fer que n'avaient pas les hommes de l'âge de bronze, art qu'ils auraient emprunté ou volé aux Aryas védiques (à Zeus) qui connaissaient le πολιός σίδηρος, qu'ils donnaient en recompense aux combattants aux jeux. (Iliade, XXIII, 261, 826, etc.) quoique la rareté de ce métal (comp. Il. XXIII, 834—5) les faisaient combattre avec des armes de bronze.

1) Nous soupçonnons que le véritable nom de Prométhée chez les Pélasges était Manou, l'homme, ce même Manou qui ainsi que l'indique Lenormant dans son Hist. anc. de l'Orient (1881) p. 108 a du passer en Crète sous le nom de Minos avec les Pélasges de Crète.

Certainement tout ceci ne sont que des conjectures, car il est très-difficile d'affirmer que tel est le véritable sens de la légende du feu ravi aux hommes par Zeus et rapporté par Prométhée, mais cependant nous croyons pouvoir insister sur deux points, notamment, que la véritable légende indigène semble être celle de Phoronée, (Manou?) simple homme, inventeur du feu, légende primitive qui dut voyager au Péloponèse et en Crète sans avoir été altérée par les Grecs; et que la légende du Nord de la Grèce sur Prométhée, le larron du feu, semble être la même légende avec les additions et les altérations que les Grecs, qui s'emparèrent de la légende, y apportèrent.

Peut-être, ajouterons-nous, cette dernière dans la version grecque parle déjà non de la première invention du feu, mais de la renaissance au milieu des indigènes de l'art de la métallurgie, appliqué surtout au travail du fer, art que les indigènes qui l'avaient possédé pendant leur migration dans la haute Asie, avaient oublié sur le sol grec et qui venait de renaître parmi ces races grâce à l'influence de la Syrie, dans les îles qui se trouvent près des bords de la Thrace, comme Thasos, Samothrace, Imbros, Lemnos et la célèbre «péninsule de cuivre» Chalcidice, où les géants luttèrent contre les dieux (grecs) — ou autrement les hommes de l'âge de bronze luttèrent contre les héros de l'invasion védique.

Mais la fusion des races et des cultes s'accomplit. Il n'y a plus de races diverses sur le sol grec: il n'y a qu'ne seule nation **les Grecs.** Prométhée est reconcilié avce Zeus.

———·———

Appendice A.

La Gigantomachie.

Nous n'avons pas le droit de passer sous silence un point de vue éminemment contraire à celui qui nous sert de point de départ pour expliquer le symbolisme employé pour dessiner la lutte des races sur le sol grec.

Nous devons relever les paroles d'un savant illustre qui à propos de la Gigantomachie des Hellènes dit[1]):

«Ce dernier mythe est exclusivement naturaliste; le génie plastique de la Grèce a beau étendre aux personnages des Géants nés de la terre son anthropomorphisme habituel, ils demeurent absolument étrangers à l'humanité, ne cessent pas d'être uniquement des représentants des forces de la nature et aucun mythologue sérieux n'a jamais eu l'idée de rapporter la Gigantomachie au cycle des traditions sur les origines de l'histoire humaine».

Plus loin Mr Lenormant d'accord avec Mr Maury (H. des R. I, 544) compare le mythe des géants à la lutte des Asouras contre les Devas ou dieux célestes. Du reste ni Mr Lenormant, ni Mr Maury ne rejettent pas complètement l'idée qu'il put y avoir un souvenir historique dans le mythe des géants, seulement d'après notre opinion ils le reportent trop loin vers les origines humaines (v. Origines de l'histoire, etc., v. I, pp. 356, 357) et tâchent de le relier aux réminiscences qui trouvent écho dans la Bible, tandis que d'après notre conviction le mythe du combat des géants contre les dieux, quelle que fut son origine première, nous présente **en Grece** le débris d'une chronique poétique

1) Histoire ancienne de l'Orient, 9me édit. v. I, p. 50. (1881).

locale, un chant de victoire des Grecs qui avaient terrassé les populations indigènes, non-védiques.

Il y a certainement beaucoup de mythes qui prirent commencement dans la langue poétique et figurée des Aryas, quand ils habitaient encore leur patrie commune ou l'Aryana Vaedjio; peut-être plusieurs de ces mythes peuvent être rapportés aux origines communes de l'humanité comme par exemple la tradition du paradis dont les souvenirs ont été retracés avec une si grande éloquence et une érudition si profonde et si brillante par l'illustre maitre dans son ch. IX du vol. II des Origines de l'histoire d'après la Bible: «l'Ararat et l'Eden».

Ce que nous nous permettons d'ajouter, c'est que tous ces mythes (ou même traditions) transportés sur un sol nouveau et surtout en Grèce sont remaniés de manière à ne plus rappeler leur origine.

Le même tableau poétique qui servait à peindre les luttes des éléments et des forces de la nature fut certainement appliqué en Grèce à reproduire des faits appartenant à un tout autre ordre d'idées. Ainsi sans aucunement relier le récit de la Gigantomachie ni aux traditions antédiluviennes, ni au récit biblique de la tour de Babel, nous insistons sur le fait que la Gigantomachie, quelle que fut son origine, prit en Grèce un caractère purement éthnique.

Nous devons encore ajouter que l'illustre savant, qui est toujours notre guide principal dans nos travaux, sauf peu d'exceptions, où nous nous permettons de différer de son opinion, semcle d'un autre côté pencher vers l'opinion que la Titanomachie a une teinte éthnique[1]), tandis que d'après notre ferme conviction c'est un mythe purement naturaliste, sans aucun mélange de traditions éthniques.

---

1) Hist. ancienne de l'Orient, v. I, p. 51. Il est curieux que par un malentendu incompréhensible un autre savant de premier ordre a confondu les Titans et les Géants en disant que les uns comme les autres sont nés du sang. V. Hist. des Rel. de la Grèce etc., v. I, pp. 141 et note 2 — les Géants seuls (voir le v. 182—186 de la Théogonie) sont nés du sang — d'Ouranos.

Le plus ancien récit de la guerre des Titans est celui d'Hésiode et il a un caractère tellement naturaliste qu'il est impossible d'y retrouver la moindre teinte d'une lutte de races.

Nous sommes convaincus que l'illustre savant dont nous parlons aurait partagé nos convictions, si il n'avait pas été arreté par les noms de Japet et de ses fils qu'il a trouvé parmi le groupe des Titans énumérés dans la première légende d'Hésiode (Théog. v. 133—136). Pour ce qui est de Japet et de ses fils il n'y a pas à y douter que ce sont des mythes éthniques ou plutôt des personnifications de certaines sociétés, de certains cultes, de certaines civilisations antiques très-distinctes du type greco-védique et hostiles à ce dernier. Mais nous ferons deux observations: premièrement, que la légende qui raconte la guerre des Titans dans la Théogonie d'Hésiode (v. 617—735) semble avoir une toute autre origine et être une toute autre conception que celle de la légende cosmogonique. Dans cette dernière les Titans sont des êtres doués de raison (nous en parlerons ci-dessous), des principes d'ordre, tandis que dans la Titanomachie ce sont des forces brutes[1]. Mais en supposant que ces Titans fussent les mêmes que ceux qui sont nommés dans la légende cosmogonique, nous ferons la seconde observation que ce groupe de Titans n'est pas homogène, c'est un faisceau lié par Hésiode, le poëte compilateur, ce n'est pas le produit net et simple d'une tradition.

Dans ce groupe nous croyons pouvoir distinguer (comme nous le faisons dans notre ouvrage en russe sur Hésiode) des personnages qui appartiennent à des mythologies différentes.

---

1) Voici les Titans de la légende cosmogonique (vv. 134—137 de la Théogonie): Okéanos, Coeos, Créios, Hyperion, Japet, Thia, Rhea, Themis, Mnemosyne, Phoebe, Téthys et Cronos. Zeus après la guerre des Titans — quand ils sont déjà refoulés au Tartare — se marie à Themis et à Mnemosyne (vv. 901 et 915 de la Théogonie); Okéanos aussi n'a jamais été relégué au Tartare. Il est évident que la légende cosmogonique et la Titanomachie sont deux légendes différentes. La Titanomachie ne nomme aucun des Titans. Il n'y a que deux Titans (et encore ce n'est pas dans Hésiode, mais dans Homère) qui se trouvent dans le Tartare, c'est Cronos le dieu et Japet (Titanomachie antiques), mais ils ne paraissent pas dans la Titanomachie.

Ainsi Coeos ou Coios et Crios semblent appartenir à la mythologies astronomique babylonienne; Hypérion semble appartenir à la religion solaire des Phéniciens, Thémis et Mnémosine semblent des conceptions purement grecques des facultés humaines etc.

Tout ce groupe est tellement hétérogène qu'il ne faut pas s'étonner d'y trouver Japet et ses fils avec un caractère purement éthnique: ce groupe de Titans formé par Hésiode n'étant qu'un résumé de toutes les légendes qu'il avait recueillies de toute part et qui avaient cours dans diverses parties de la Grèce. Aussi les noms de Japet et ceux de ses fils appartiennent-ils à un cycle particulier de légendes dont le caractère marqué est la haine contre Zeus le tyran.

En revenant à la Gigantomachie nous insistons avant tout que les traditions grecques arrivées jusqu'à nous ne portent qu'une empreinte très faible des traditions dites primordiales et communes à toute l'humanité; elles sont toutes tellement localisées et grécisées depuis l'âge d'or et les déluges d'Ogygès et de Deucalion jusqu'à la Gigantomachie qu'il est très-difficile de comparer les traditions grecques aux traditions bien plus fraichement conservées en Asie, dont l'ensemble est tracé de la main de maître par l'auteur des Origines de l'histoire d'après la Bible, et de l'histoire de l'Orient.

Et du reste où sont donc les indices qui permettraient de voir dans la Gigantomachie un mythe naturaliste? Hésiode n'en parle pas du tout et nous trouvons le combat des Géants contre les dieux seulement dans Apollodore[1]) qui intercale le récit du combat des Géants entre la Titanomachie et le combat de Zeus contre Typhoeus. Mais le récit que nous lisons dans Apollodore a un caractère purement éthnique.

---

1) Apollodore (I, 6, §§ 1, 2) semble avoir suivi dans son ensemble le récit de Hésiode, mais il puise à quelque autre source son combat de Géants. Si cette source est Phérécyde de Syros alors le combat des Géants pourrait se relier directement aux traditions babyloniennes ou phéniciennes: peut être même aux traditions de la Palestine sur les géants comme nous le verrons ci-dessous.

Le rapporterons-nous aux mythes naturalistes parce que les géants ont des queues de serpent au lieu de pieds et des cheveux épais à la tête et au menton, ou parce qu'ils sont localisés à Phlègre ou Pallène dans la péninsule Chalcidice ou parce qu'ils étaient mortels?

Nous trouvons une exception en faveur d'Alcyoneus qui était immortel, mais à condition qu'il ne quitterait pas la contrée où il était né.

Les géants sont-ils des forces naturelles parce que les dieux ne pouvaient les vaincre et les exterminer qu'à condition qu'un mortel prendrait part au combat et combattrait pour les dieux?

Ne serait-ce pas plutôt une présomption d'y voir une guerre de races et de cultes, guerre où les Grecs védiques sous la forme de Hercule firent triompher leurs propres dieux.

Les Titans, forces de la nature, étaient immortels par leur nature même et ne pouvaient être exterminés; ils ne sont que relégués dans le Tartare. Mais alors quel serait donc dans la Gigantomachie le sens du mythe que la Terre-Gaea voulait rendre ses fils les géants immortels, mais que Zeus s'empressa de couper toutes les herbes? Ne serait-ce pas plutôt une allusion à cette science de la médecine qui était une spécialité des races nomades et qui était détestée par Zeus qui craignait que les hommes ne devinsent immortels (Apollod. III. 10, § 4) comme nous l'avons vu dans le cours de cette étude (§ IV).

Pourquoi Alcyoneus meurt-il dès qu'il est transporté (lisez chassé) hors de la contrée qui l'a vu naitre? Une épisode pareille pourrait-elle avoir lieu dans l'épopée du combat des forces immortelles titaniques contre Zeus? — Mais les Géants sont mortels, c'est une race qui disparait, qui est exterminée, qui meurt quand elle est chassée des lieux qu'elle habitait.

Qu'est ce que ce détail du combat des Géants qu'un d'eux Porphyrion désire posséder Héra? Nous ne comprenons pas un mythe naturaliste qui en parlerait, mais nous comprendrions

parfaitement un mythe éthnique qui (comme dans la fable des Aloades) se rappellerait d'une razzia indigène qui aurait pour but de s'emparer des belles filles grecques [1]).

Comment se fait-il encore qu'un mythe naturaliste, — ou s'il était regardé comme tel, — puisse introduire une Amazone parmi les Géants pour combattre contre les dieux, comme par exemple dans le tableau du vase depeint par l'auteur de l'Histoire ancienne de l'Orient à la page 51 (9[me] éd. de 1881). La présence de l'Amazone au milieu des Géants combattant contre les Grecs serait parfaitement expliquée, si le mythe est éthnique, car comme nous l'avons vu dans le cours de cette étude[2]), l'Amazone semblerait représenter cette partie de la population indigène qui était régie par le droit du ventre et parmi laquelle l'homme portait le nom de sa mère[3]) et le père disparaissait complètement.

Pourquoi encore Hecate se trouve-t-elle dans la peinture du vase parmi le dieux: c'est une divinité de basse date, qui ne remonte pas au dela des mystères orphiques.

Qu'est ce sous le point de vue naturaliste la peau qu'enlève à Pallas Athène pour s'en couvrir? Pallas dans la légende astronomique se rattache, il est vrai, aux mythes naturalistes par Crios, son père (Théog. v. 376) mais d'un côté il est certain d'après le silence d'Hésiode que la Gigantomachie est une tradition plus récente que sa Théogonie, et d'un autre côté il est certain que ce n'est pas le Pallas de la légende astronomique d'Hésiode qui figure dans la Gigantomachie. Nous rappelerons au lecteur ce que nous avons dit dans l'analyse de la légende des siècles qu' Ovide dans son premier livre rattache le cannibale Lycaon de l'Arcadie à cette race maudite qui fut détruite par

---

1) Voyez l'attentat des Pélasges en Attique dans Hérodote (IV, 137). Ce récit nous fait comprendre que la concupiscence était un trait caractéristique des races indigènes.

2) Voir § XII, Pandore.

3) Comme Chiron le Philyride. Remarquons que la polyandrie qui existe de nos jours parmi plusieures tribus de l'Inde, engendre quelque fois la suprématie de la femme.

Zeus soit par le déluge soit par ses foudres ou la peste. Mais d'après un fragment d'Hésiode conservé par Etienne de Byzance (Fr. 198 de l'éd. Lehrs[1]) Pallas était fils de ce cannibale Lycaon, qui appartenait sûrement à cette race, et n'oublions pas que le combat des Géants contre les dieux eut aussi lieu en Arcadie, près de Trapézus (Paus. VIII, 29, § 1)[2] comme en Chalcidice. Tout cela nous fait certainement présumer que le Pallas de la Gigantomachie est un héros indigène, fils de Lycaon, et sa peau est un trophée de la victoire remportée par les Grecs, et certainement pas un mythe naturaliste.

Sont-ce aussi de forces des la nature qu'Agrius et Thoon, qui combattent avec des massues d'airain et qui nous ramènent certainement à cet âge de bronze qui dans la légende hésiodique des âges, représente l'ensemble des populations qui luttaient contre les Grecs envahisseurs.

Nous repetons que la Titanomachie nous dessine certainement des bouleversements soit cosmogoniques, soit vulcaniques et géologiques: la guerre de Géants nous représente la lutte des races en Grèce sans aucun renvoi aux antiques traditions communes à l'humanité toute entière. Typhoeus est le symbole des phénomènes vulcaniques récents qui eurent lieu sous les yeux des redacteurs de la légende ou plutôt de leurs parents, qui transmirent le récit de certaines éruptions qu'ils avaient vu, avec toutes les amplifications et les couleurs ardentes auxquelles est si enclin l'homme du midi.

Si nous traitions les Géants comme forces de la nature, nous serions obligés d'envisager sous ce point de vue Eurimédon, le roi des géants exterminés (v. Odyssée VII, 58—60) qui marie sa fille à Poseidon: mais alors il n'y aurait pas de raison de ne pas enve-

1) Comp. Paus. VIII, 3, § 1. Pausanias n'en refère pas à Hésiode mais il dit aussi que Pallas fut le fils de Lycaon.

2) Ce chapitre de Pausanias est très-instructif pour l'intelligence de notre sujet en ce que les Géants sont certainement une race. (Comp. encore Paus. VIII, 47, § 1, sur le surnom Alea donnée à Athene qui se lança sur un char contre le géant Enclade).

lopper dans ce symbolisme les Phéaciens. Rappelons nous encore que les Géants sont parents des Cyclopes (Odyssée VII, 206) et pourtant ces derniers sont acceptés par l'auteur de l'histoire antique de l'Orient (p. 154. [1881]) comme tribus sauvages[1]). Et les Lestrigons dont parlé l'Odyssée (X, 119—120) et Pausanias (VIII, 29) apparentés aux Géants, sont ce aussi des forces de la nature?

Et pourquoi l'Arcadie porte-t-elle le nom de Gigantis chez Etienne de Byzance (qui semble avoir une grande connaissance des traditions) si ce n'est parce que dans cette contrée les Pélasges demi-sauvages, gardèrent longtemps leur nationalité, quand toute la Grèce était déjà complètement grécisée[2]).

Et Macrobe[3]) qui ramène tous les mythes au soleil, ne dit-il pas cependant à propos des Géants:

«Gigantas autem, quid aliud fuisse credendum est, quam hominum quandam impiam gentem, deos negantem?»

Pour lui Hercule le soleil est le vengeur des dieux qui extermine les Géants impies qui osent nier les dieux (grecs).

Nous devons rappeller encore ce que le savant auteur de l'histoire ancienne de l'orient dit (v. I p. 310) à propos «de ces «peuples primitifs qui habitaient la Palestine avant l'invasion «kenânéenne et dont tant de tronçons isolés subsistaient encore «au milieu des nations de Kenâan à l'époque où les Benê Yisrael «firent la conquète de la terre promise, ces Enaquim, Emim, «Rephaim, Zomzommin, Horim, Zouzim». — «Ces peuples dit-il «dont la stature etait beaucoup plus grande que celle des He«breux et des Kenânéens (on les représente quelquefois comme «des géants)... parlaient un langage absolument différent de «celui de ces derniers venus, et qui leur paraissait une sorte de «balbutiement barbare et inintelligible.»...

1) Nous en avons parlé plus au long dans notre étude, v. § IX les Cyclopes constructeurs.

2) Voyez dans notre étude.

3) Saturn. I, 20.

«Jamais on ne les relie à la genéalogie d'un des fils de Noah..
«il en est de même du peuple de Amalek que le livre des Nom-
«bres (XXIV, 20) appelle «l'origine des nations». [1])

En souscrivant à toutes les conclusions de l'illustre maitre, et en acceptant les suppositions qu'il énonce en voyant dans tous ces peuples que Mosché avait laissé en dehors de son tableau éthnographique des débris des populations qui descendaient des enfants de Qain, et qui purent se sauver du déluge sur les versants septentrionaux du Himalaya et de l'Indokousch, en commençant par les métallurges de Kachtan et les pasteurs nomades du Tibet jusqu'à ce peuple mystérieux d'Ad, qui rappelle la femme de Lamech et que nous retrouvons dans le midi de la péninsule arabique, en acceptant toutes ces vues disons-nous, il nous sera permis de faire de notre côté une supposition. Ces peuples, qu'on regarde comme des géants et qui du reste devaient certainement avoir une stature bien au dessus des peuples, pour ainsi dire nouveaux, qui venaient les attacquer [2]), demeuraient-ils seulement dans la Palestine et l'Arabie? N'est il pas raisonnable de supposer que les débris des populations antédiluviennes, (s'ils existaient), melés aux tribus des races jaunes altaïques [3]) furent aussi les premier occuppant du sol de la Grice, et que les Pelasges

---

1) Il faut cependant remarquer que c'est l'expression de la version des Septante: «ἀρχὴ ἐθνῶν Ἀμαλήκ». Dans la traduction d'Osterwald la phrase hebreuse est rendue «Hamalek (est) un commencement de nations». Dans une traduction verbale du hebreu dans l'édition hebraico-russe du Pentateuque par une société hebraique (Vilno 1875) le texte est rendu: «le premier des peuples Amalek» et c'est la traduction que suit notre excellente traduction russe de la Bible du St Synode.

2) Pour ne pas multiplier les citations nous indiquerons le passage du livre des Nombres XIII, 33, 34 où les envoyés de Moïse racontent qu'ils avaient vu «les fils de Hanak (de la race) des géants» (trad. d'Osterwald) et le passage du Deuteronome III, 4, 5 qui parle des villes de Bashan et de ses constructions qui ont un caractère enorme, cyclopique.

3) Et encore pourrait on supposer que les races altaiques entrèrent dans la péninsule plus tard que les peuples à stature gigantesque que nous ne nous refusons pas à nommer Qainites, Ken des Nombres XXIV, 21, 22 et comp. Juges IV, 11, 1 Sam XV, 6 et p. 311 de l'Hist. ant. de l'Orient.

Aryas en furent les seconds comme les Aryas védiques en furent les troisièmes. Mais il nous semble que dans la péninsule Chalcidice, et dans un point de l'Arcadie, là ou la tradition indique le combat des géants contre les dieux nous avons devant nous une épisode de l'occupation du sol de la Grèce, qui traite exclusivement da la rencontre des Grecs avec les populations à stature gigantesque qui occupaient la peninsule Chalcidice, une partie de l'Arcadie, et en Italie les lieux ou la légende de la gigantomachie etait racontée, comme à Phlégra près de Pozzuolo. Il est même probable que tous les géants du monde classique, les Lestrigons, les Cyclopes etc., qu'on peint sous des traits repoussants et bien autrement que toutes les autres nations ennemies des Grecs, — peuvent se rattacher a ce fond antique des populations antédiluviennes à stature gigantesque et aux moeurs cruelles. Si la victoire remportée sur les géants racontée dans les livres de Moise, avait laissée une impression si profonde que le peuple d'Israel l'avait célébrée par des chants qui sont inscrits dans les livres sacrés[1]) comment ne trouverions-nous pas un chant de victoire parmi les Grecs, si ces derniers se trouvèrent en face de ces populations antiques, chant qui dut être empreint du caractère particulier de ce peuple à imagination vive et brillante, et qui certainement dut être cette gigantomachie qui a un caractère purement éthnique.

Nous revenons encore aux Titans, pour poser plus distinctement leur caractère universel pour ainsi dire, tel qu'il est tracé dans la première légende cosmogonique de Hésiode, que nous séparons complètement de la Titanomachie qui a un tout autre caractère quoiqu'elle se relie par la pensée aux vers 207—210 de la première légende.

Dans notre travail sur Hésiode (en russe) en analysant la

1) V. l. v. 11 du ch. III du Deuteronome qui offre le debris d'une chanson. «Voila ne voit-on pas le lit d'Og qui est un lit de fer dans la ville de Rabba» etc. V. encore le psaume 135, v. 11, 136, v. 20; et les recits nombreux du Talmond.

légende cosmogonique de la Théogonie v. 116—210[1]), nous disons au sujet des Titans:

«Si nous jetons un coup d'oeil général sur l'ensemble des noms qui forment le groupe des premiers Titans que Hésiode a réuni dans les vers 133—138 de la Théogonie, nous remarquerons que ces mythes quoique arrivés en Grèce de diverses contrées sont déjà liés entre eux par le fil d'une pensée qui a été filé par le poëte et le philosophe, compilateur des traditions, non par la tradition même. Cette pensée généralisante a incarné dans ce groupe de Titans les germes ou les origines premières de tout ce qui devait se développer dans les périodes suivantes dans le ciel et sur la terre.

Dans ce groupe de Titans nous trouvons pour ainsi dire les parents de tout ce qui existe, peut-être même l'idée abstraite des phénomènes qui sont censés recevoir plus tard une forme concrète. Ainsi nous voyons les parents:

1. Des astres et des constellations: Coios et Crios (voyez Théog. la première légende astronomique v. 371—382 et la seconde légende astronomique, v. 404—410).
2. Du soleil et de la lune: Hypérion, Théa, Phoebe; (v. les mêmes légendes et de plus le v. 918 de la Théogonie).
3. Des rivières, des fontaines et de toute humidité qui fructifie le sol: l'Océan et Tethys (vers 337—370 de la Théogonie).
4. Des dieux: Cronos et Rhéa tous deux avec la signification du temps qui ne s'arrête jamais (v. 453—506 de la Théogonie).
5. Des hommes: Japet et ses fils (v. 507—520; 535—557 de la Théogonie).

---

1) La légende d'Aphrodite (v. 188—206) est une légende séparée mais qui est enclavée pour ainsi dire dans la légende cosmogonique, au moyen des derniers vers (207—210) de la grande légende.

Et enfin les parents ou germes

6. Des facultés morales de l'humanité, facultés sur lesquelles sont basées les sociétés humaines, savoir Thémis comme sentiment du devoir, de l'ordre, de la justice et Mnémosine le souvenir, qui devient mère des Muses qui embellissent la vie. (v. 53—54 de la Théogonie et comp. le second mariage mystique[1]) de Zeus v. 901—906 de la Théog.)».

Plus loin la légende cosmogonique nomme comme fils d'Ouranos et de Gaea des phénomènes purement physiques[2]) qui n'ont pas le caractère abstrait du premier groupe: ce sont les Cyclopes célestes et les Hécatonchires qui symbolisent les phénomènes électriques et les nuages ou peut-être les tempêtes et les inondations[3]). Peut-être ne sont ils frères des Titans que parce qu'ils sont censés exister de toute éternité?

Mais il nous suffit de nous arreter au premier groupe des Titans aînés pour saisir l'idée d'Hésiode et sa manière d'agir en groupant ensemble les principes des phénomènes physiques et les souvenirs pour ainsi dire titaniques des hommes.

Aussi n'hésitons nous pas d'affirmer que l'apparition de Japet entre les Titans[4]) n'entrave en rien notre point de vue

1) Nous arrêtons l'attention du lecteur que dans les vers 876—923 de la Théogonie Hésiode enumère sept mariages de Zeus qui ont un caractère symbolique et mystique: 1. avec Metis la sagesse; 2. Thémis l'ordre; 3. Eurynomé, la mère des Grâces; 4. Demeter la terre productive, le sol fertile; 5. Mnémosyne dont nous avons parlé; 6. Leto, une conception du beau ciel du midi, mère d'Apollon et d'Artémide; 7. Héra, sous le point de vue de la déesse de la famille légitime.

2) Q'on remarque l'expression du v. 697 de la Théogonie Τιτῆνας χθονίους; titanes terrestres Donc dans la Titanomachie il ne s'agit pas des titans célèstes, mais de forces terrestres.

3) Maury, Histoire des Religions, etc., v. I, p. 354, comparez p. 84 et voyez Creuzer's Symbolik, v. III, pp. 58—59, 98. (1842).

4) Nous avons vu dans le ch. XIV qu'une légende faisait de Cronos le roi des béats, une autre le relegnait au Tartare. Hésiode au v. 851 de la Théogonie semble releguer Cronos dans l'abîme (mais ne parle pas de Japet) et dans la légende des âges le fait roi des béats. Du reste nous nous rendous compte de ce que Cronos est relegué dans l'âbîme dans la Titanomachie: là c'est une force naturelle; mais comme dieu de l'antique race, comme force raisonnable et morale il est le roi des bienheureux. Dans l'âbime c'est le temps.

qui est que la Titanomachie est une lutte des forces de la nature contre le principe de l'ordre dans la nature représenté par Zeus, mais que la Gigantomachie n'a pas ce caractère et est purement une légende éthnique[1]).

Il n'y a aucun doute que les Romains avaient certainement confondus les Titans et les Géants; il suffit d'ouvrir Hyginus à sa préface généalogique des ses fables pour voir comme les Titans et les Géants sont entremélés, car les Géants et Encelade se trouvent à côté de Coeus qui est censé être leur frère et Japet est nommé deux fois parmi les fils de l'éther et de la terre, et les fils de la terre et du Tartare. On voit bien que le sens du mythe est perdu.

Ovide dans les Fastes (v. 35 du livre V) donne mille bras aux géants et dit qu'ils voulaient entasser les montagnes, quand Jupiter les foudroya. Ceci ressemble certainement à un symbolisme des forces de la nature, mais Hésiode ne connait pas de Géants Hiliochires, ce ne sont dans la Théogonie que des hommes à haute stature armés de lances et Apollodore en racontant le combat de Géants ne dit pas autre chose qu'ils avaient au lieu de pieds des queues de serpent, ce que nous ramenons dans cette étude au symbolisme des races indigènes nées de la terre.

Est-ce la Gigantomachie (ou ce qui nous en reste) d'un écrivain Alexandrin du IV siècle de notre ère, qui écrivait à Rome, Claudien qui pourrait changer notre manière d'envisager le mythe des Géants, quand ses précurseurs avaient déjà perdu l'intelligence du mythe.

Et cependant même Hyginus dans son Astronomica[2]), — (quand il cite Eratosthène qui florissait au III siècle avant notre

---

1) Pour ne pas nous repeter nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit, au § IX de cette étude à propos de Méduse qui apparait dans la guerre des géants comme alliée de ces derniers, envoyée par sa mère la Terre. Comparez notre citation de l'Ion d'Euripide dans le § VII et voyez encore ce que dit au sujet des serpents Maury, Histoire des Religions I, pp. 140—141.

2) Astronomica, l. II, § XXIII, Cancer; v. p. 66, ligne 6 de l'édition de Bunte; Leipzig, 1875.

ère, en racontant le rôle que joua l'ânon dans la guerre des Géants) n'avait pu avoir en vue un mythe naturaliste, où l'ânon serait complètement déplacé.

Quoique nous n'aimons pas à citer Diodore de Sicile nous devons néanmoins indiquer que dans son livre IV, § 21 il parle du combat d'Hercule contre les géants des champs Phlégréens en Italie, combat qui du reste n'est qu'une répétition de la légende de la péninsule Chalcidide, de Pallène près d'Athènes (sur la route de Marathon), et de l'Arcadie.

Si en Italie elle prend une teinte vulcanique, ce n'est que grâce à la contrée qu'on désigne comme lieu du combat, la Solfatara près de Pozzuoli. Nous insistons sur le point que la Titanomachie n'a jamais voyagé, or la légende qui voyage est un fait qui se reproduit à plusieurs endroits, et ce fait est facile à comprendre, c'est la lutte de la race civilisatrice aux prises avec les indigènes qui sont toujours des géants nés de la terre.

Pour en finir avec tous les géants, nous ajouterons que pour nous les Aloades, comme nous le disons au ch. VIII de cette étude sont aussi des représentants des races indigènes pillardes, qui entouraient les Grecs et non des réminiscences lointaines dont nous ne trouvons que de faibles indices.

Peut être Japet (mais non ses fils) et l'âge d'or dans le Gan-Eden, sont-ils les seuls souvenirs qui furent apportés du haut du Pamir. Les autres traditions bibliques purent arriver assez tard par la voie de la Phénicie et de la Palestine, et nous avons vu dans le cours de cette étude que la tradition du déluge en Grèce était certainement copiée du texte hébreu, car un Grec, Apollodore (I, 7, § 2) n'aurait jamais dit caisse, λάρναξ au lieu de dire navire, s'il n'avait pas religieusement copié quelque texte (probablement dans Phérecyde).

Nous terminerons par une observation générale que la Grèce était comme une coupe dans laquelle se déversaient des idées et des formes nées dans des mythologies très-diverses. Mais le Grec avec son imagination vive, sa conception facile, son esprit sys-

tématique, généralisateur et raisonneur, n'a jamais su conserver les traditions et les mythes dans un état de pureté primitive. Il dut toujours y mettre de son esprit et en tirer ses propres déductions. Aussi trouvons nous en Asie parmi les peuples moins doués que les Grecs des réminiscences beaucoup plus pures et plus vivaces des traditions primordiales.

L'esprit lent, paresseux, une vie inchangeable pendant des siècles ou pendant des milliers d'années, l'immobilité de l'état de la société, voici ce qui sauvegarde les traditions et ce n'est pas en Grèce que nous trouverions ces conditions de la transmission des traditions et des mythes dans toute leur pureté.

Appendice B.

Nous différons encore de l'illustre savant par les mêmes raisons que celles que nous avons données dans l'appendice A.

Nous ne saurions adherer à l'opinion que les âges d'Hésiode fussent la même tradition, ou même descendus de la même tradition qui passa dans l'Inde sous le nom des quatre âges du monde.[1])

Il faut commencer par dire qu' Hésiode ne parle pas de quatre âges ou de quatre races d'hommes successives, mais de cinq âges ou de cinq races, car la race à laquelle il appartient est une race distincte de celle des héros. Si on veut bien ouvrir le poëme les Oeuvres et le Jours on verra que les hommes des quatre âges sont successivement détruits, et pour dessiner cette déstruction de la race, Hésiode emploie invariablement le verbe καλύπτω, cacher, couvrir.

Ainsi il dit des hommes de l'âge d'or (vers 121. O. et D.):

«Αὐτὰρ ἐπειδὴ τοῦτο γένος κατά γαῖα κάλυψεν»

Verum postquam hoc genus terra abscondit.

1) V. Histoire ancienne de l'Orient, p. 27.

De l'âge d'argent, v. 140:

«Αὐτὰρ ἐπεὶ καὶ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψε»

«At postquam hoc genus terra occultavit.»

Pour l'âge d'airain (vers 156) il emploie verbalement la même expression.

Enfin pour l'âge des héros il dit (vers 166):

«Ἔνθ' ἤτοι τοὺς μέν θανάτου τέλος αμφεκάλυψε»

«Ibi sane eos quidem mortes exitium occultavit:» alors, ajoute-t-il, ils furent transportés dans un lieu de délices, etc.

Le lecteur voit que l'âge des héros n'a pas, strictement parlant, des descendants. Si les familles régnantes de la Grèce rattachaient leur lignée aux héros de cette période, c'est comme ils les rattachaient souvent aux dieux, mais la masse des mortels, le peuple auquel appartenait Hésiode, ne rattachait aucunement sa descendance aux héros de Troie et de Thèbes. Ce n'étaient pas les fils de la race d'héros, c'était une race nouvelle, comme toutes celles que la légende des siècles enumère.

Aussi le poëte s'écrie-t-il au vers 174:

«Pourquoi ne suis-je pas mort avant, pourquoi ne suis-je pas né plus tard».

Et plus loin il dit vers 176:

«νῦν γὰρ δὴ γένος ἐστὶ σιδήρεον»

«nunc enim jam genus est ferreum!»

Il n'applique pas cette épithète et ne saurait l'appliquer par le ton du récit aux héros du quatrième âge: donc c'est un cinquième âge qui prit place du quatrième, qui est complètement terminé. Du reste il suffit de citer l'Iliade V, 304; XII, 381, 447; XX, 287 et la comparaison qu'elle fait aussi entre les hommes de l'âge des héros et les contemporains de Homère, pour voir que dans la pensée des poëtes ce sont deux races distinctes.

Tout ceci nous amène à croire que si une tradition quelconque d'une succession d'âges fut importée en Grèce par des emigrants du Pamir, ce ne dut être qu'une vague réminiscence, que

nous ne saurions rappocher du système indien, et qui en tout cas prit une couleur parfaitement locale, et incarna des souvenirs Greco-Pélasgiens, mais n'a qu'un très-faible rapport aux traditions primordiales, sauf peut-être l'âge d'or comme nous l'avons vu plus haut.

Pour ce qui est des autres âges nous renvoyons le lecteur à notre essai sur ce sujet § XIV.

Quant aux réminiscences des peuples de l'Asie, nous le répétons, ils ont toujours beaucoup plus fidèlement conservé les traditions que les Grecs, car un livre de basse date comme le Boundehesch a plus de souvenirs bibliques que tous les anciens poëtes de la Grèce, qui vivaient près de douze siècles avant la rédaction du Boundehesch.

Addenda et Errata.

page 71. Il faudrait ajouter en s'appuyant sur Herodote IV. 33 que les dons envoyés à Delos sont enveloppés dans la paille de froment.

page 71 et 127. Il est utile d'attirer l'attention du lecteur que dans le hymne de Callimaque à Délos les blonds Arimaspes sont identiques aux Hyperboréens. Comparez vers 280 au v. 291 et suiv.

page 89. Peut-être faudrait-il ajouter au sujet de l'εἶ de Delphes que Wyttenbach, Bähr et autres en s'appuyant de l'autorité d'Eusthatius, pensent que l'inscription sur le temple de Delphes n'était qu'un ε, qui est la cinquième lettre de l'alphabet et dont la valeur numérique était cinq. Il était d'usage de prononcer cette lettre **eī**. Ceci est conforme à ce que dit dans ce traité Plutarque (en plaçant ces paroles dans la bouche de son frère) § 3 vers la fin:

.... «ils resolurent de consacrer (au dieu Apollon) la lettre qui est la cinquième dans les rangs et qui représente le nombre cinq».

page 134—135, 162. Herodote IV, 189 prétend que l'égide vient de la Lybie et que Athèné avait emprunté les habits et la peau de chèvre des femmes de la Lybie. Nous sommes loin d'adopter toutes les vues de Herodote qui prétend (II, 50) que tous les dieux grecs viennent de l'Egypte. Mais nous croyons que la dernière forme de la déesse Athèné se ressent de l'influence de la déesse Neith, adorée en Egypte comme en Lybie. Aussi l'égide des temps d'Herodote qui se rapprochait parait-il des boucliers des femmes guerrières de la Lybie n'est pas l'égide de Homère et encore moins l'égide de Hésiode. Tous les chapitres 180—189 du livre IV de

Herodote sont très instructifs. Les femmes guerrières des Auséens de la Lybie appartiennent (v. ch. 180) à une tribu où le hétérisme était l'organisation sociale et où la famille n'était pas constituée. Rapprochez les paroles de Herodote de ce que nous disons sur les tribus avec le droit du ventre, auxquelles nous rattachons les Amazones. (v. pp. 162—164). Voici les paroles de Herodote sur les Auséens:

IV, 180. «Caeterum promiscue cum pecudum more coeunt, non una habitantes.».... et sur l'égide:

IV, 189. Vestem vero et aegides quibus instruuntur Minervae imagines, a Libyssis adoptarunt Graeci».

Qu'on nous permette encore d'ajouter au sujet de la Méduse que Pausanias II, 21 raconte la légende sur sa beauté incomparable, est-ce la Γοργείη κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου, δεινήτε, σμερδνή τε de l'Iliade V 741?

Lapsus calami. A la page 26 à la ligne 20 au lieu du renvoi à Apollodore I, 7, § 2, lisez:

«Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes lui donne aussi» etc.

La même citation d'Apollodore I, 7, § 2 à la ligne 26 de la même page est juste.

Nous prions de corriger partout où au lieu des Erinnyes il est écrit Erynnies.

Corrigez à la page 10 et lisez au lieu de Thétis le nom de la déesse-mére épouse de l'Ocean Tethys.

Nous ne croyons pas devoir relever toutes les fautes d'impression qui se sont glissées dans l'ouvrage car le sens nullepart n'est alteré et le lecteur les corrigera facilement: comme p. ex.: atteller au lieu d'atteler (p. 24); pris au lieu de prit (p. 30); charmé pour charmés (p. 34) emportées pour emportés, p. 179 etc. Peut-être la faute la plus grave est celle qui se trouve à la première ligne de la page 117 où au lieu du verbe est, se trouve la conjonction et. Corrigez encore la dernière ligne de la p. 224 «les premiers occupants du sol de la Grèce».

INDEX.

